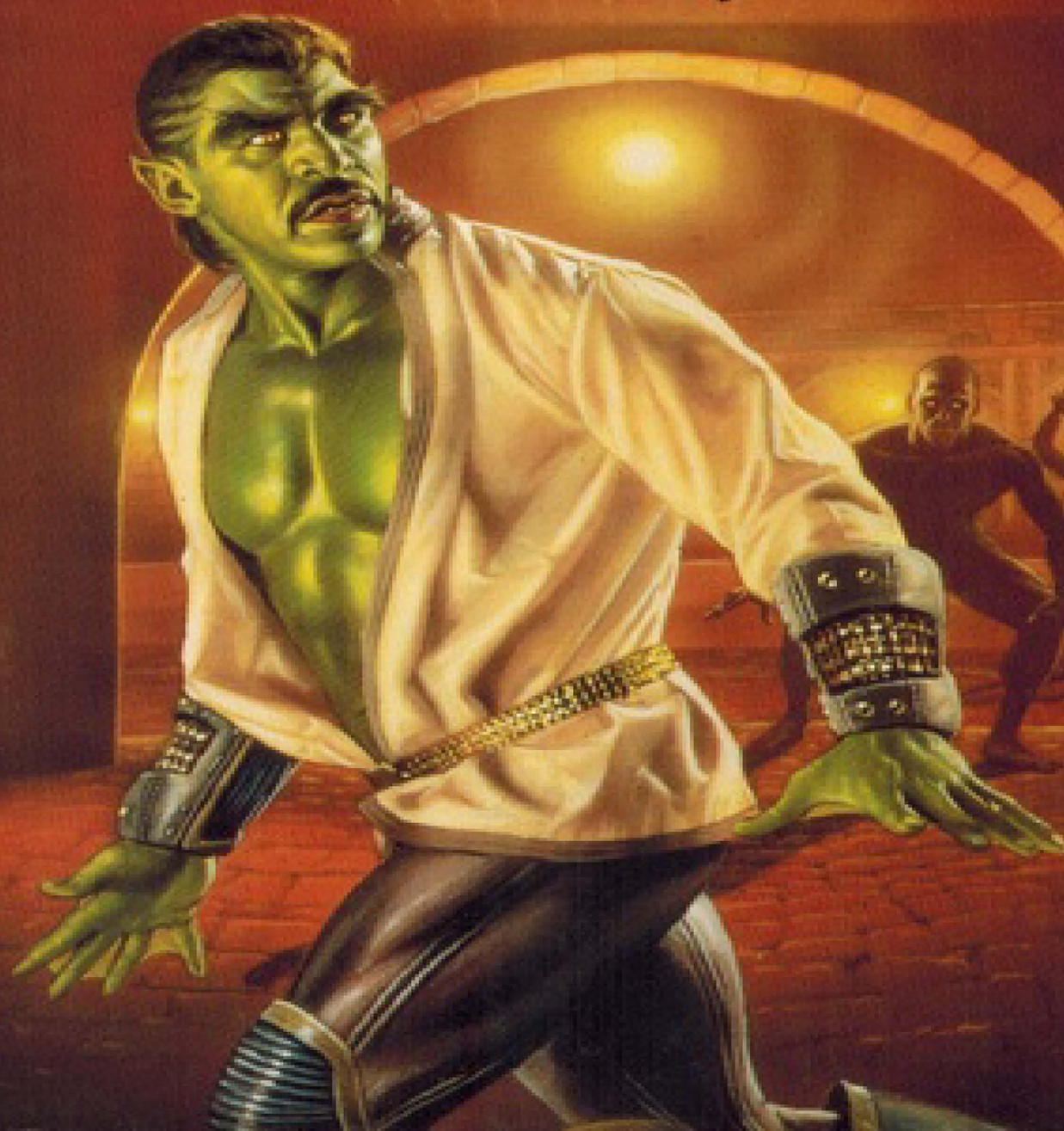


CHRISTOPHER

KUBASIK

Métamorphose





MÉTAMORPHOSE

CHRIS KUBASIK

Fleuve Noir

Titre original :
Changelling

Traduit de l'américain
par Grégoire Dannereau

Collection dirigée par Patrice Duvic
et Jacques Goimard

© 1992, FASA.

© 1995 by Le Fleuve Noir
pour la traduction en langue française

ISBN : 2-265-05143-8

PREMIÈRE PARTIE

SEPTEMBRE 2039

CHANGER

1

Une chambre.

Une chambre blanche.

Une chambre stérile.

Il essaya de se rappeler son nom.

Un drap couvrait des pieds au cou son corps retenu par les lanières qui le maintenaient allongé. De brèves images traversèrent son esprit embrumé : Hansel et Gretel, un abandon dans la forêt. Il y avait une porte devant lui. Mais qu'y avait-il *derrière* ?

Ses poignets étaient attachés ; il ne pouvait pas les voir.

Le drap blanc brillait d'une faible luminescence rouge au contact de son corps. Il tenta de parler, émettant un croassement douloureux.

Dehors, il faisait nuit. Un grand immeuble illuminé se découpait derrière les rideaux. Cela lui rappelait quelque chose. La chambre était petite. Il y avait un lit d'hôpital à côté de la fenêtre.

C'était là qu'ils l'avaient conduit une nuit.

Toute une installation palpitait à sa droite. Des boîtes métalliques, qui, comme le drap, luisaient d'une lueur écarlate. Un point rouge jouait aux montagnes russes sur un petit écran rond.

Des tubes sortaient d'un autre appareil et pénétraient sous ses draps. Peut-être dans son bras.

Devait-il réagir ? Appeler ? Parler à quelqu'un ? Comment était-il arrivé là ?

Une autre vague de souvenirs le submergea. Une chambre, il se lève, il est en sueur, il trébuche dans le noir et tombe... Rien de plus.

Tout allait de travers. Cela au moins, il le savait. Le monde était trop rouge. Il avait du mal à penser. Quelque chose avait dû se passer.

Épuisé, il ferma les yeux.

Réveil.

Il était dans un hôpital. Il s'était déjà réveillé plusieurs fois.

Il s'appelait Peter.

Peter avait un père.

Ils habitaient Chicago. Mais où était donc son père ? Il ne se souvenait pas à quoi il ressemblait. Il n'était même pas sûr de savoir où il était.

Il perçut un mouvement de l'autre côté de la pièce et tourna la tête lentement. C'était une femme. Comme les draps, son uniforme blanc brillait lorsqu'il touchait son corps. Elle l'entendit et se retourna. C'était un ange de lumière.

Son visage s'illumina encore, vibrant de peur. Elle essayait de le cacher, mais son recul instinctif la trahit.

Elle sourit nerveusement et gagna la porte.

Qu'avait-elle pu voir ? Il essaya de lever une main vers son visage, mais les courroies l'en empêchaient.

Il tenta de fouiller sa mémoire. Il avait quinze ans.

Quelque chose avait dû se produire.

Il se souvint de son père.

Ils étaient tous deux dans la limousine blindée, de retour d'une fête, quelque part. Son père regardait le paysage défiler.

Un panneau de plastique les séparait du chauffeur.

« — J'ai rencontré quelqu'un pendant la soirée », dit Peter.

« — Hum », répondit son père.

« — Elle s'appelle Denise. Denise Lewis. »

« — Elle devait être là avec ses parents. Il n'est pas déraisonnable que vous vous soyez rencontrés. »

« — Nous nous sommes parlés et nous nous entendons bien. Nous allons nous revoir, je crois. »

Son père se retourna vers la fenêtre :

« — Hum. »

« — Tu sais, se revoir. Sortir ensemble. (Son père ne pouvait-il pas sourire ? Dire quelque chose ?) Je l'aime bien, elle est intelligente. (Toujours pas de réponse.) Et je crois qu'elle m'aime bien aussi. »

Ils roulèrent silencieusement quelques instants. Peter laissa à son père le temps de répondre, puis il finit par craquer :

« — C'est mon premier flirt, papa. Ça me fait tout chose. »

« — N'en attends rien, répondit simplement son père, sans lui accorder un regard. »

« — Quoi ? »

« — Je l'entends dans ta voix. Tu te fais des illusions. »

La voix de son père vibrait d'une émotion que Peter n'avait jamais ouïe.

« — Je suis juste heureux de l'avoir rencontrée et j'espère la revoir. C'est tout. »

« — C'est ce que je dis. Tu es heureux. Tu attends quelque chose. Tu n'es pas forcé de m'écouter et je ne crois pas que tu le feras. Tu es jeune. Mais le bonheur n'est pas... essaye de ne pas t'y habituer. » Comment son père pouvait-il lui dire ça ? Peter n'avait jamais été aussi ému, et maintenant il prétendait qu'il n'y avait aucun espoir...

Il s'enfonça dans la banquette, serrant les poings. Il avait envie de se jeter sur son père, de hurler, de le secouer pour le faire réagir. Il aurait voulu le frapper, faire quelque chose, n'importe quoi pour attirer son attention, pour lui montrer combien ses paroles l'avaient blessé. Mais Peter ne dit rien.

Au fond de son cœur, il craignait que son père n'ait raison.

Le bonheur n'est pas... Vrai ? Durable ?

La mère de Peter était morte à sa naissance.

Son père avait ravalé sa tristesse et il conseillait à son fils d'en faire autant.

Peter ouvrit les yeux.

Il y avait un homme au-dessus de lui. Son corps brillait, sa blouse blanche était éclairée de l'intérieur par la chaleur de son corps.

Son père ?

Non.

Son père se tenait de l'autre côté du lit et le regardait. Une lueur chaude émanait de lui, mais son visage froid et clinique lui donnait une apparence démoniaque.

— Papa ?

Il avait du mal à articuler et ne put émettre qu'un râle. Son père ne répondit rien et continua à l'observer, les yeux cernés de fatigue.

— Peter ? demanda l'homme à la blouse.

— Oui ?

— Peter, le mois passé a été dur pour toi...

Le mois ?

— ... Et je ne veux pas t'épuiser. Mais le pire est derrière toi. Il faut que tu comprennes cela.

— Je... je ne peux pas bouger...

— Nous avons dû t'attacher, dit le médecin. Tu as été très violent durant les dernières semaines. Pour ton propre bien, nous nous sommes assurés que tu ne puisses pas faire de mal à quelqu'un.

— Papa, est-ce que je vais aller mieux ? demanda Peter.

— Je ne sais pas, répondit son père après un long moment de silence.

Peter entendit le médecin s'étrangler :

— Professeur Clarris...

— Je ne sais pas ! aboya le père de Peter.

— Papa...

— Excusez-moi, dit le professeur.

Il quitta la pièce d'un pas décidé comme si son fils n'existait pas.

— Je reviens, souffla le médecin, se précipitant derrière lui.

— Non, ce n'est pas la peine..., commença à dire Peter.

Mais ils avaient déjà tous deux disparu.

Peter leva les yeux au plafond. Il sentit ses joues trembler, mais il refusa de pleurer. Il essaya de raviver ses souvenirs. Il vit une image de sa maîtresse près d'un écran... Il ne se souvenait pas de ce qu'il faisait à l'école. Il apprenait, il en était sûr. Mais qu'apprenait-il ? Des mots, des nombres, des grenouilles, des cellules. Il ne se souvenait que des images. Tout le reste s'était évanoui.

— Me revoilà, Peter, dit le médecin, souriant. Il est temps que nous parlions de certaines choses.

— Et mon père ?

— Il est parti se promener. Il s'est beaucoup inquiété pour toi et il avait besoin d'air. Il reviendra un peu plus tard. Peter, sais-tu ce qui t'es arrivé ?

Peter secoua la tête.

— Hum. Tu viens de subir ce que nous appelons dans notre jargon une *ingénétisation*. C'est-à-dire que ton corps a finalement exprimé son génotype. Tu as ressemblé à un Homo Sapiens Sapiens toute ta vie, mais tu es en fait un Homo Sapiens Ingentis.

— Ingentis ?

— L'appellation courante est « troll », Peter, dit le médecin. Tu te souviens de ce mot ?

Les trolls. Des personnes énormes, grises et vertes. Des dents massives... De grands yeux...

— Te souviens-tu de l'historique des Expressions Génétiques Inexpliquées ?

— C'était avant que je naisse. La magie, c'est ça ? Les gens qui ont changé ?

— Les premiers cas sont apparus il y a quelques décennies. Des enfants, nés de parents humains, ont commencé à se transformer en d'autres espèces. Certains étaient petits et trapus, d'autres grands et minces. Les médias les ont tout de suite appelés « nains » et « elfes ». C'étaient pourtant des Homo Sapiens : de nouvelles sous-espèces. Homo Sapiens Pumillonis pour les nains et Homo Sapiens Nobilis pour les elfes.

— Et Homo Sapiens Robustus et Homo Sapiens Ingentis..., les orks et les trolls.

— Oui. Ils sont tous humains. Les médias les appellent métahumains.

Le silence de Peter fit sourire le médecin.

— Ne t'inquiète pas, reprit-il, tu iras mieux bientôt. Quand ton corps a changé, ton cerveau a suivi le mouvement. Durant ce processus, tu as perdu des souvenirs. Mais la plupart sont encore là, et tu vas les retrouver. Quant au reste, tu devras le réapprendre... Tu en es capable.

— Je suis un Sapiens Ingentis ? demanda Peter.

Les mots du médecin commençaient à atteindre sa conscience.

— Tu es toujours toi, c'est l'important. Tu dois te raccrocher à ça. Des cas comme le tien sont très rares. Depuis vingt ans, les métahumains naissent directement avec leur génotype. Les elfes de parents elfes, les trolls de parents trolls. Les gens comme toi, qui changent de phénotype pendant l'adolescence... pensent qu'ils deviennent quelqu'un... quelque chose d'autre. Ce n'est pas vrai. Tu es toujours toi.

— Je me sens quelqu'un d'autre. Ma tête. Mes pensées... Je suis... plus lent...

— Oui, il y a des différences.

— Tout est rouge.

— C'est normal. Tes yeux voient différemment. Ils sont sensibles aux infrarouges. En conjonction avec ta vision normale, tu perçois la chaleur comme une gamme de rouge. Tu vas t'y habituer très vite.

— Je suis un troll.

— Non ! Tu es un être humain.

— Je suis monstrueux.

— Ce n'est que physique.

Même son père ne pouvait supporter sa vue.

Des tréfonds de Peter, un cri commença à monter. Sortir ! S'en aller ! Il se tordit dans tous les sens en hurlant. Il voulait s'échapper et mourir. Il désirait souffrir à en mourir.

Le médecin sortit une seringue hypodermique de sa blouse. L'aiguille était énorme. Peter essaya de lui mordre la main.

— Infirmiers ! hurla-t-il en reculant vers la porte.

Peter sentit la courroie qui maintenait sa main droite prête à lâcher. Il se concentra.

Il y eut une cavalcade et le médecin revint avec deux colosses. La courroie lâcha enfin et il envoya valser l'infirmier d'un revers de la main. Peter se retourna sauvagement vers le second. Il n'avait pas de plan, il voulait juste faire mal à quelqu'un. Il sentit l'aiguille lui piquer l'épaule. Il tourna la tête et vit le médecin et l'infirmier reculer vivement.

Peter se redressa, attrapa la courroie qui lui retenait encore la main gauche... et se figea.

Son bras droit était énorme, aussi épais que la cuisse d'un homme normal. Sa peau grise et verte, couverte de verrues, rayonnait de chaleur.

Peter se regarda. Même sous les blouses de l'hôpital, il se rendit compte qu'il mesurait près de trois mètres.

L'anesthésique commençait à faire effet. Sa vision se brouillait.

Il regarda à nouveau sa main, à la fois horrifié et fasciné qu'elle soit sienne.

Tout devint noir et il se noya dans un sommeil sans rêves.

Il rêvait qu'il était de retour à la maison.

Les crampes l'avaient pris en plein milieu de la nuit, le pliant en deux. Réalisant qu'il frissonnait, il avait pensé que c'était l'hiver et que quelqu'un avait laissé la fenêtre ouverte. Puis il s'était souvenu que c'était l'été, et qu'il ne faisait pas froid...

Ses draps étaient trempés de sueur. Il se sentait mal, mais il avait peur d'avoir encore plus froid s'il se levait.

« — Papa ? »

Il tenta de crier, sans résultat.

Il repoussa les draps, sentant ses muscles raides et douloureux. Il passa ses doigts sur sa poitrine... et retira sa main, horrifié. Sa peau paraissait dure, rugueuse. Il jeta un œil à son torse, illuminé par la vague lueur des réverbères.

Tout paraissait normal... à l'exception des plaques calleuses qui couvraient une partie de son thorax. À peine visibles... mais bien présentes. Il s'étreignit les mains. La même chose s'était produite sur ses paumes. Les épidémies avaient ravagé la Terre au début du siècle... Et si c'en était une ? Si...

Il se leva. Il devait réveiller son père. Il lui fallait de l'aide...

Un étourdissement le frappa avant qu'il n'ait fait trois pas. Ses jambes lâchèrent.

« — Papa ? » dit-il faiblement.

Il rampa vers la porte de la chambre. Une silhouette apparut dans l'encadrement de la porte.

« — Peter ? »

Son père s'agenouilla près de lui, tâta le visage de Peter, sa peau, ses mains.

« — Gobelinisation. (Il se releva.) Je reviens. Il faut que j'appelle une ambulance. »

Son père disparut.

Peter se réveilla en sursaut, et mit un moment à reconnaître ce qui l'entourait. L'infirmier était assis sur une chaise, dans un coin de la pièce, le regard fixé sur l'écran où défilaient des images d'immeubles en feu. Les mots « En direct de Seattle », « Émeutes raciales » punctuaient les images. Devant un bâtiment, des humains jetaient des bouteilles et des pierres sur les orks, les elfes et les nains qui tentaient d'échapper aux flammes. La police anti-émeute lançait des grenades lacrymogènes dans la foule.

— Que se passe-t-il ?

L'infirmier se tourna vers Peter, puis marcha lentement vers le lit.

Une alarme sonna dans l'esprit de Peter. L'homme était dangereux. Il ignorait pourquoi il le savait, mais il le savait.

L'infirmier se pencha vers Peter :

— Je ne sais pas exactement. On dirait que la ville de Seattle a essayé de rassembler ses métahumains pour les emmener dans des camps, et que ces imbéciles se sont débrouillés pour foutre le feu. Il y a des émeutes partout, maintenant...

— Oh.

— Au fait... Tu as fait très mal à un de mes amis, hier...

— Je...

L'infirmier frappa de toutes ses forces la joue droite de Peter. Les courroies le maintenaient solidement.

Puisqu'il ne pouvait rien faire, l'adolescent décida de se taire. Que l'homme se défoule.

L'infirmier frappa encore. Quand il leva le poing pour frapper une troisième fois, Peter tenta d'esquiver en détournant la tête, mais l'homme ajusta son coup et fit de nouveau mouche.

— Arrêtez... S'il vous plaît...

— Et pourquoi j'arrêteraï, sale troll ?

— Vous ne comprenez pas... Je viens de me transformer. J'étais normal, avant...

L'infirmier leva le poing ; Peter tenta de se jeter en arrière, au grand amusement de son agresseur.

— Je m'en fous. Tu es un troll et tu agis comme un troll...

Et comment agis-tu ? eut envie de dire Peter.

Mais il se retint.

Le médecin apparut dans l'encadrement de la porte et s'immobilisa. Il se tourna vers l'infirmier :

— J'avais ordonné qu'on me prévienne dès qu'il serait réveillé.

— Désolé, doc.

— Est-ce que tout va bien ?

— Tout est O.K. Le patient et moi, nous...

— Ce n'est pas à vous que je parle.

— Oui, dit doucement Peter. Tout va bien.

L'infirmier traversa la pièce et éteignit l'écran.

— Laissez-nous, s'il vous plaît, demanda le médecin d'une voix lasse.

L'homme sortit.

— Il serait bon que nous parlions, Peter.

— Allez-y.

— Ce qui est arrivé hier... C'est tout à fait compréhensible, dans ton état. Mais il faut que tu apprennes à contrôler ta colère. Tu ne peux plus te permettre de perdre ton calme, à présent. Tu as subi un choc terrible... mais ce n'est pas une excuse. Les gens ont encore peur des êtres comme toi. Il faudra du temps pour que les choses s'arrangent.

— Il y a des émeutes à Seattle.

— Oui.

Qu'est-ce qui vous fait penser que les choses vont s'arranger ?

Le médecin sourit.

— Tu es sans doute plus sage que moi, mais je préfère avoir foi en l'avenir.

— Quand pourrai-je rentrer à la maison ?

— C'est ce dont je voulais te parler, Peter. Tu sortiras demain. Ton père a loué les services d'un spécialiste qui va t'aider à t'habituer à ton corps. C'est un des meilleurs, et...

— M'habituer à mon corps ? Que voulez-vous dire ?

— Ton poids a augmenté d'une centaine de kilos. Tu mesures au bas mot un mètre de plus. Il y a des semaines que tu n'as pas fait fonctionner tes muscles. Tout cela va prendre du temps...

— Et qui s'occupera de ce que je pense ?

— De ce que tu penses ?

— De ce que je pense, oui ! (La joue de Peter le brûlait encore.) Je ne peux pas me permettre d'être en colère ? Et si je *suis* en colère ? Si je suis furieux d'être un troll ? Parce que je ne suis pas un troll, et que ça me rend fou de ressembler à un troll !

— Écoute, Peter... Écoute. Est-ce que tu te souviens de l'ADN..., de la génétique ?

Peter fouilla sa mémoire, sentant la frustration monter. Il était déjà assez affreux de savoir qu'il avait oublié tant de choses. Et de...

Soudain, quelque chose lui revint.

— C'est une sorte de code..., c'est ça ? Des lettres... qui *épellent* quelqu'un ? (Puis il se sentit très bête.) Je suis désolé. Je ne me souviens pas vraiment...

— Non ! C'est bien. Tu es sur la bonne piste. L'ADN est un code. Un code composé de quatre lettres. Les lettres correspondent aux quatre bases de l'ADN : A pour Adénine, G pour Guanine, C pour Cytosine, et T pour Thymine. Les quatre bases – les quatre lettres –, sous diverses combinaisons, forment un gène. Il peut y avoir des dizaines de milliers, des centaines de milliers, des *millions* de lettres pour former un gène.

Peter sentit l'excitation le gagner. Le concept lui revenait par bribes, et il voulait le retrouver entier...

— Et les gènes... font quoi ?

— Ils définissent les caractéristiques d'une personne. La couleur des cheveux, la taille du squelette, la couleur de la peau...

— Oui... Oui ! Je me souviens...

— Ainsi, les scientifiques ont pu faire « la carte » des êtres humains..., lister tous les gènes. Mais parmi ceux que nous répertorions, certains restaient inconnus... Nous arrivions à les déchiffrer, mais sans savoir à quoi ils servaient.

— Et certains étaient les gènes métahumains...

— Oui. Ils ont toujours été là, inactifs, mais présents. Nous pensons que c'est la magie qui les active.

— Ce que vous tentez de me faire comprendre... c'est que ces gènes font partie intégrante de moi. Je suis un troll parce que mes gènes le disent. Et je devrais l'accepter.

— Oui.

— Mais le diabète est une maladie, n'est-ce pas ?

Le médecin fronça les sourcils.

— Oui...

— Le diabète est inscrit dans les gènes... Pourtant, les scientifiques ont quand même trouvé un moyen de le soigner ?

— Le diabète est une maladie, Peter. Tu es en parfaite santé.

Peter détourna la tête. Il n'arrivait pas à trouver les termes adéquats pour exprimer sa pensée. Mais il se sentait piégé dans un corps trop étroit.

Non. Pire. Il se sentait piégé à l'intérieur du corps d'un autre. Il jeta un coup d'œil au drap qui le couvrait. Il était trop gros, trop grand, trop dur. À l'intérieur de ce corps de troll, quelque part, se trouvait celui d'un garçon de quinze ans...

— Il y a cette chose sur moi... Et je veux qu'on l'enlève.

— Peter. Nous ne pouvons pas faire ça. Nous ne savons pas comment manipuler les gènes à ce niveau...

Peter serra les poings.

— Je trouverai.

— Peut-être, soupira le médecin. Qui sait ? (Il se leva lentement.) Il faut que j'y aille. Ton père viendra te chercher demain matin. Avec le thérapeute dont je t'ai parlé.

Peter ferma les yeux et se laisser aller. Demain, son père viendrait pour le ramener à la maison.

Le matin suivant, le médecin était accompagné par un individu que Peter supposa être le thérapeute en question.

— Bonjour, Peter, dit-il. Voici Thomas... Thomas, Peter.

Thomas était un homme de haute taille au visage large, rond et naïf. Peter l'ignora, observant la porte, s'attendant à voir entrer son père derrière lui. Mais l'encadrement resta vide et Peter attendit des explications ; peut-être son père était-il tout simplement en retard. Cependant, aucun commentaire ne vint. Les larmes montèrent à ses yeux, mais il les refoula.

— Bonjour, répondit-il d'une voix neutre.

Thomas s'approcha du lit, et le médecin sortit.

— Alors, comment ça va ? demanda le nouveau venu.

— Bien.

— Vraiment ? Quelqu'un qui a vécu tout ça aurait le droit de se sentir un peu... bouleversé.

Peter ne répondit rien, Thomas se pencha vers le lit, enlevant une à une les courroies. Sur le poignet droit de Peter, légèrement commotionné, une avait laissé une large bande bleu-gris. Thomas massa la peau avec ses paumes. Peter n'avait pas envie d'être touché. Il eut un geste de recul. Sa main écrasa un des montants métalliques du lit.

— Détends-toi, dit doucement Thomas.

Peter n'osa plus bouger, de peur de casser encore quelque chose. Au bout d'une poignée de secondes, d'ailleurs, il n'en avait plus envie, tant le massage de Thomas était agréable.

Lentement, le thérapeute passa ses mains sur les poignets et les chevilles de son patient. Puis il s'attaqua à son corps, descendant lentement de la nuque aux jambes. Par des mouvements sûrs et précis, il massa chaque muscle, faisant disparaître tension et nervosité. Quand il arriva au bas de sa colonne vertébrale, Peter ronronnait presque de plaisir.

Le massage fini, Thomas se releva en claquant des mains.

— C'est bon ? Prêt à rentrer à la maison ?

Peter hésita. Furieux contre son père, il craignait plus que tout sa propre colère.

— Tu viens avec moi ?

— Oui. Ton père a prévu une chambre. Allez, c'est le moment de se lever...

Peter roula sur le dos, se hissa avec les bras, aidé par Thomas, puis se retrouva assis sur le lit.

— Je suis grand.

— On peut le dire... O.K. On va passer quelques fringues.

Thomas sortit des sous-vêtements, un énorme tee-shirt et un short d'un grand sac en plastique vert.

— Taille troll ?

— Absolument. Ton père t'a constitué une nouvelle garde-robe.

Peter s'allongea pour passer le short, puis s'aperçut qu'il n'arrivait pas à se relever. Sa ceinture abdominale n'était pas assez solide pour soutenir le poids de son corps. Après l'avoir aidé, Thomas sortit de la chambre. Il revint avec un fauteuil roulant.

— C'est pour moi ? demanda Peter.

— Ordre de l'hôpital. Il va d'abord falloir que tu t'habitues à ton nouveau corps. Ne t'inquiète pas : quand je te laisserai, tu seras plus en forme qu'avant ta transformation.

Le mot « transformation » sonnait si naturel dans la bouche du thérapeute. Peter réalisa que Thomas devait voir tous les jours des humains se transformer en métahumains. Pour lui, c'était une phase normale de la vie...

Thomas approcha le fauteuil du lit.

— Bien ! Maintenant, debout...

Peter se rapprocha de bord du lit et posa ses pieds par terre.

— Je ne peux pas, Thomas. Je ne peux pas bouger...

— Si, tu le peux. Détends-toi. (Il passa un bras autour des épaules de Peter.) Prêt ? Un... deux... trois...

Peter tenta de nouveau de se relever... et se retrouva sur ses pieds.

Il dépassait Thomas de presque soixante-dix centimètres. Celui-ci le regardait en souriant.

— Belle taille...

— Je suis énorme.

— Et tu n'as pas encore fini de grandir ! Certains trolls peuvent atteindre jusqu'à trois mètres. Allez... Assis...

Peter pivota vers le fauteuil, et posa ses mains sur les accoudoirs. Comme il commençait à s'asseoir, cependant, il sentit le sol pencher vers la gauche. Son corps bascula vers la droite, tentant de compenser ; les carreaux gris du parquet se précipitèrent à sa rencontre...

Il s'écrasa par terre.

Thomas s'agenouilla à côté de lui.

— Ça va ?

Peter eut soudain envie qu'il s'en aille.

— Je ne veux pas y aller, dit-il doucement.

— Quoi ?

— Je ne veux pas rentrer à la maison. Je refuse que les gens me voient comme ça. Je ne me relèverai pas...

— Pourquoi ?

— Par terre, je ne risque pas de tomber.

— Vrai. Mais tu ne pourras rien faire d'autre.

Peter resta immobile, hésitant. Il ne voulait pas bouger, mais il se sentait ridicule. Finalement, il commença à se lever, tendant ses bras au maximum. Aidé par Thomas, il atteignit le fauteuil.

— Pas si mal, dit Thomas d'une voix joyeuse.

Poussant le fauteuil, il sortit dans le couloir.

Les bruits de l'hôpital assaillirent Peter.

Sa chambre était un refuge, où il avait oublié combien le monde était bruyant. Dehors, les médecins discutaient, les infirmières faisaient leur rapport sur de petits enregistreurs. Il aperçut trois autres trolls, des orks, et quatre elfes, également sur des fauteuils roulants, se diriger vers la sortie. Certains avaient les bras où les jambes plâtrés.

— Ils viennent de se transformer, comme moi ?

— Non. Ils sortent de l'aile des métahumains. Ils sont là pour soigner diverses blessures...

— On dirait qu'ils quittent tous les lieux ?

— C'est le cas. Les émeutes se sont propagées dans les UCAS, en Californie, dans les États confédérés... Même dans certaines nations indiennes. L'hôpital a été victime de plusieurs alertes à la bombe, les terroristes exigeant que les métahumains soient chassés des lieux. Et ce genre d'histoires se passe sur tout le continent...

— Pourquoi ?

— Par bêtise ? Par ignorance ? Je ne sais pas, Peter. Certaines personnes pensent encore qu'on peut devenir métahumain par contagion... Ils se souviennent des dernières épidémies – le SIDA, le VITAS...

Ils attendirent l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent, révélant une jolie femme avec un enfant dans les bras. Thomas poussa le fauteuil à l'intérieur pendant qu'elle observait Peter avec des yeux inquiets. Finalement, au moment où les portes allaient se refermer, elle se jeta à l'extérieur.

— Ne t'en fais pas, dit Thomas. C'est juste de la peur...

3

Thomas conduisit Peter jusqu'à une Superkombi noire Volkswagen. Il fit le tour de la voiture pour aller ouvrir la portière passager ; Peter en profita pour observer son reflet dans la vitre.

À l'hôpital, personne ne lui avait proposé de miroir... Il comprit pourquoi.

Ses dents étaient énormes – deux gigantesques canines sortaient de sa gencive inférieure et recouvraient sa lèvre supérieure. Il avait de gros yeux jaunes, une tête monstrueuse avec de larges oreilles pointues. Malgré ses efforts, Peter n'arriva pas à se faire à l'idée que c'était *lui* qu'il voyait. Il était sûrement victime d'une sorte de truc. D'une illusion d'optique.

Thomas réapparut derrière lui.

— Allons-y.

Quelques secondes plus tard, Peter était installé dans le siège passager. Thomas alla mettre le fauteuil roulant dans le coffre, puis démarra. Pendant quelques minutes, ni l'un ni l'autre ne parlèrent. Thomas était concentré sur la route, et Peter pensait à son reflet.

Par deux fois, des passants le repérèrent et jetèrent des bouteilles sur le véhicule.

— J'étais plus en sécurité à l'hôpital.

— C'est pour cela que la nature t'a doté d'une peau si épaisse. Pour que tu puisses supporter ce genre d'attaque. Nous sommes sur Terre, et sur cette Terre, il y a des imbéciles. C'est comme ça.

— Mais pourquoi devrais-je les supporter ? Il y a des lois...

— Et qui fait les lois, Peter ? Les gens. La nature est là, et la nature a dit : il y aura des imbéciles... qui feront les lois aussi bien que les gens

tolérants. De plus, même les bonnes lois peuvent être ignorées. On ne peut pas instituer la bonté par décret.

— Le docteur disait que les gens allaient devenir plus intelligents.

— Peut-être a-t-il raison. Peut-être serais-je de son avis dans quelques années. Je suis encore jeune, j'ai le temps de changer...

Le van se gara dans une allée qui conduisait à une petite maison de bois et de métal, au *look* un peu antique.

— C'est là que je vis ?

Thomas tira un carnet de sa poche.

— C'est l'adresse que l'on m'a donnée.

— Je... Si. C'est là que je vis. Désolé, j'avais oublié. Je suis si stupide à présent. J'ai l'impression de penser à travers du coton...

Thomas se tourna vers Peter et l'observa avec attention.

— Tu n'es pas stupide, Peter. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je suis un troll. Je suis plus bête qu'avant.

— Ton cerveau s'est reconstruit en même temps que ton corps. Il est différent. Oui, les trolls ont tendance à être intellectuellement plus lents que les hommes. (Il se remit à feuilleter son carnet.) Mais quand tu étais humain, Peter, tu avais un Q.I. de 184. Tu seras moins intelligent qu'avant, c'est certain, mais nous ne savons pas encore dans quelle mesure... Et tu es loin d'être stupide.

Les mots de Thomas remuèrent quelque chose en Peter. Il s'était habitué à l'idée d'être bête, de n'avoir plus grand-chose à attendre de la vie. Comme le pensait son père. Un avenir déplaisant, certes, mais tout tracé.

— Maintenant, reprit Thomas, tu as deux choix devant toi. Tu peux décréter que tu sais exactement comment tu es – et ne pas évoluer. Ou tu peux décider de vivre, d'observer, de découvrir. D'apprendre. (Il sourit.) Ce n'est pas une décision urgente. Tu as toute la vie devant toi.

Quand Peter remonta l'allée sur le fauteuil, poussé par Thomas, les voisins sortirent de leurs maisons et l'observèrent silencieusement.

À l'intérieur, Peter remarqua de nouveaux meubles, solides, froids, renforcés de métal. Juste ce qui lui fallait.

Thomas descendit avec d'autres vêtements : pantalons et chemises, taille troll. *Ils ont dû coûter très cher*, pensa Peter.

— Comment font les trolls qui n'ont pas d'argent ?

— Bonne question. Le marché n'est pas assez vaste pour que les fabricants produisent des lignes spécialisées. Les moins fortunés s'arrangent en cousant ensemble des vêtements de petite taille. Ce qui n'arrange pas leur allure. (Il frappa joyeusement dans ses mains.) Bien. Tu veux travailler ou te reposer ?

— Travailler.

Ils travaillèrent.

Peter marcha et marcha encore. Il monta un escalier, le descendit, le remonta. Thomas était gentil mais résolu, poussant son patient dans ses derniers retranchements, comme s'il en attendait toujours plus. Le travail continua tard dans la soirée. Peter était fatigué, mais à chaque fois qu'il pensait ne plus pouvoir faire un geste, il découvrait qu'il avait encore des réserves.

La nuit était tombée depuis longtemps quand il réalisa qu'il attendait son père. Il espérait qu'il allait rentrer, qu'il verrait comme il travaillait dur pour faire des progrès.

Quand minuit sonna, Peter comprit que William Clarris n'allait sans doute pas venir cette nuit-là.

Il lui arrivait souvent de travailler très tard à ses recherches.

— Je suis fatigué, Thomas, dit Peter. Je vais aller me coucher.

Thomas observa le visage du garçon, qui détourna les yeux.

— D'accord, tu as mérité du repos.

Après l'avoir accompagné au lit, Thomas lui fit un dernier massage. Peter entendit au loin, des bruits de verre brisé et des sirènes. Le vacarme mourut très vite. Les habitants de Hyde Park payaient cher, mais la sécurité était efficace.

Ce n'étaient pas les vigiles, cependant, qui insufflaient à Peter un sentiment de bien-être. C'était Thomas, dont le toucher magique lui donnait l'impression, pendant quelques courtes minutes, de se sentir bien dans la peau d'un troll.

Peter ouvrit les yeux. Devant lui, sur les étagères, s'épalaient des livres et une série de puces optiques. Il lui fallut un moment avant de les reconnaître. Des puces d'histoire, de littérature, de biochimie et de génétique. Il avait du mal à se souvenir précisément de leur contenu.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entre, dit Peter joyeusement, pensant qu'il s'agissait de son père.

Mais ce fut Thomas qui entra.

— Bonjour ! dit-il.

Peter ne cacha pas sa déception :

— Où est mon père ?

— Il est parti très tôt. Il a dit qu'il ne voulait pas te réveiller.

Peter se leva lentement. Thomas jeta un coup d'œil sur les étagères.

— Tu lis beaucoup.

— Je suppose... mais je ne m'en rappelle pas.

— La plupart des gens ne lisent plus, de nos jours.

Peter se souvint de ses premières années à l'école, où les enfants se moquaient de lui parce que son père voulait qu'il sache lire et écrire, pas seulement utiliser les symboles et les mots clés.

— Je me demande si j'aimais ça ?

— Je suppose que oui, vu le nombre d'ouvrages présents sur cette étagère.

— Peut-être que je le faisais juste pour plaire à mon père ?

Thomas s'approcha des livres, en feuilleta quelques-uns.

— Je parie que tu aimais ceux-là. *L'Île au trésor... Le magicien d'Oz...*

— Les autres se moquaient de moi parce que je lisais tant. Ils disaient que les tridéos étaient mieux.

— C'est différent. Est-ce que tu vas continuer à lire ?

— Thomas, je... je crois que je ne sais plus lire. Que j'ai oublié.

Il sentit ses lèvres trembler. Même si les autres enfants se moquaient de lui, même si sa jeunesse avait été solitaire..., lire était quelque chose qui le rendait... spécial.

— Tu peux réapprendre.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Tu y arriveras. N'importe quel troll peut y parvenir, et je soupçonne que tu es beaucoup plus intelligent que la moyenne. Parce que tu étais un génie quand tu étais humain.

— Mais si je n'y arrive pas quand même ?

— Si tu préfères ne pas lire, ne le fais pas. Tu peux te débrouiller très bien sans. Regarder les tridéos pour les infos et les films, contrôler les ordinateurs vocalement ou par icônes... Les seules personnes qui ont vraiment besoin de lire sont celles qui font marcher les choses. Qui doivent savoir comment le monde fonctionne, pour l'améliorer. Mais elles sont rares. Tu n'auras qu'à apprendre quelques termes simples, comme « STOP »...

— Tu es fort, dit doucement Peter.

Thomas sourit.

— Que veux-tu dire ?

— Tes mots sont rassurants en surface. Mais dessous... tu essayes de me convaincre que je devrais apprendre à lire.

— C'est vrai. Je suis un fervent partisan de la lecture. Quand les ordinateurs sont passés en mode « vocal », tout le monde croyait qu'il suffisait d'en apprendre assez pour faire son travail correctement. Mais ce que les gens ne comprennent pas, c'est que pouvoir mettre les choses en perspective implique d'en savoir plus que ce dont on a besoin. De nos jours, les gens apprennent un mot, et c'est tout. Pas de contexte. Pas d'approche. Pourquoi les humains jettent-ils des pierres aux orks et aux trolls ? La

réponse est « racisme ». Un seul mot, qui pourrait aussi bien être une icône. Un mot, une idée, brève, rapide, incomplète. Ils montrent des images d'émeutes à la télévision... « Racisme », dit l'écran. Mais personne n'en sait plus qu'avant. (Il s'interrompt.) Désolé pour le sermon, ajouta-t-il en souriant. Prêt pour un massage ?

Peter s'allongea confortablement, anticipant avec plaisir la séance. Thomas attaqua le dos et il soupira d'aise. Arrivé aux pieds, Thomas lui demanda de se retourner. Peter se laissa bercer, les yeux fermés. Il les ouvrit brièvement quand les mains de Thomas atteignirent ses épaules... et sursauta. Les yeux de Thomas étaient d'un jaune profond avec des pupilles verticales et noires. Son visage restait sans expression, et sa peau, d'une pâleur verdâtre, avait une consistance écailleuse. Peter poussa un cri étouffé et tenta vainement de reculer.

Thomas resta quelques secondes le regard dans le vide, puis le halo vert disparut et son visage reprit son aspect habituel.

— Peter ? Que se passe-t-il, Peter ?

— Que... Qui es-tu ?

Thomas cligna des yeux.

— Je suis un chaman. Du totem Serpent. Ton père ne te l'a pas dit ?

La respiration de Peter se calma.

— Mon père... Cela fait des jours que je ne lui ai pas parlé.

— Je suis désolé, reprit Thomas. Je te l'aurais dit. Quand il m'a appelé pour me prévenir qu'il ne pourrait pas venir te chercher, il a affirmé que tu étais au courant de tout.

— Seulement du fait que tu allais venir.

Thomas étudia Peter avec attention.

— Il t'avait prévenu qu'il ne serait pas là ?

— Heu, oui. Oui. Bien sûr.

— Hum. Bien. Je suis désolé de t'avoir fait peur.

— Je n'ai pas eu peur...

Thomas sourit, puis reprit :

— C'est un rituel que j'ai mis au point moi-même. Il détend les muscles, les renforce sans les tendre.

— Pourquoi ressemblais-tu à ça ?

— Mon totem est Serpent. Quand j'utilise la magie, je prends l'aspect de Serpent, parce que je... je tire ma magie de lui. Et si j'ai l'air différent à ce moment-là, c'est que je *suis* différent.

Peter commença à se détendre. Il n'avait jamais rencontré de chaman auparavant, mais Thomas paraissait réglo. Le concept de chamanisme l'avait toujours effrayé. Les chamans étaient encore plus étranges que les mages, dont le pouvoir avait au moins un semblant de fondement scientifique...

Le regard de Peter erra sur sa chambre. Il y avait tant de choses étranges dans le monde. Ses yeux se posèrent sur une de ses anciennes chemises, qu'il avait portée à la soirée...

La soirée...

Denise...

— Oh non !

Il retomba lourdement sur le lit.

— Qu'y a-t-il ?

— Quelqu'un que j'ai oublié d'appeler. J'étais trop occupé à me transformer en troll.

Thomas se mit à rire.

— Je suis sûr qu'il comprendra.

— Qu'elle.

— Ah... même dans ce cas.

— Non, dit Peter.

— Non quoi ?

— Non, je ne vais pas l'appeler.

— Parce que tu lui as posé un lapin ?

— Parce que je suis un troll.

— Tu sais, Peter...

— Quoi ! coupa-t-il, furieux.

Tout d'un coup, la sagesse tranquille de Thomas commença à lui porter sur les nerfs.

— Rien. Si nous nous mettions au travail ?

Ce qu'ils firent.

Pendant la pause déjeuner, Thomas mit la tridéo pour suivre les émeutes. En direct de State Street dans le Loop, au cœur de Chicago, une présentatrice résumait les événements de la nuit précédente :

« — Dans toute la ville, des humains purs ont organisé une chasse aux métahumains, pénétrant dans leurs maisons, les battant à mort. En retour, certains métahumains ont tué des humains. »

Humains purs, pensa Peter. *Avec quelle facilité elle utilise ce terme.*

« — Les forces de sécurité ont, pour la plupart, tourné leurs armes contre les métahumains. La mairie a déjà annoncé qu'une enquête était ouverte sur la manière dont certains éléments incontrôlés avaient utilisé de façon illégale les moyens mis à leur disposition... »

La bouche de Peter était sèche. Il reposa son sandwich sur la table.

— Peter ?

— Ça aurait pu être moi. J'aurais pu être tué...

— Sans aucun doute, dit Thomas en mordant dans son poulet-crudités.

Il avait l'air d'apprécier son repas, mais Peter avait perdu l'appétit.

Soudain la maison se mit à trembler, un petit peu au début, puis avec plus de force. Cela ne dura que quelques secondes, puis ils entendirent les hurlements qui venaient de la tridéo. Sur l'écran, ils virent que la caméra tressautait violemment pendant que la présentatrice cherchait l'origine des explosions. Soudain, elle fit face à l'objectif et regarda en l'air, très pâle.

« — Mon Dieu... »

La caméra fit demi-tour pour suivre le regard de la journaliste.

Des explosions ravageaient les façades des deux gigantesques tours IBM. Devant le regard effaré de Peter, les gratte-ciel commencèrent à se désintégrer.

L'effondrement fut instantané. Les neuf sections qui composaient la tour glissèrent les unes contre les autres, prirent de la vitesse, puis disparurent au milieu des bâtiments de State Street. Quelques secondes plus tard, les flammes jaillirent du point où les structures s'étaient effondrées, et les explosions attaquèrent les immeubles voisins.

La présentatrice se remit dans le champ. Son visage trahissait sa panique, mais elle luttait pour garder sa voix sous contrôle :

« — Les explosions se succèdent... »

La caméra tomba sur le sol, tournant toujours. Le son fut coupé.

— Les conduites de gaz, dit Thomas. (Peter se tourna vers lui, et s'aperçut que sa peau était devenue grise.) Les conduites de gaz vont détruire le quartier...

Quand Peter regarda de nouveau l'écran, il vit le Loop ravagé par les flammes. Des gens sautaient par les fenêtres, se précipitaient hors des bâtiments, leurs vêtements et leur corps en flammes. Puis l'image disparut, remplacée par de la neige. Tournant son regard vers la fenêtre de la cuisine, Peter s'aperçut qu'un nuage de fumée noire se formait au-dessus du centre-ville.

— Il faut que j'y aille, dit Thomas.

— Quoi ?

Thomas se leva.

— Il faut que j'y aille. On a besoin de moi.

— S'il te plaît, Thomas, ne me laisse pas seul...

— Tout ira bien. Verrouille les portes.

Il sortit de la cuisine.

Peter se leva et trébucha.

— Tu dois rester ici ! C'est ton travail !

— Une clause de mon contrat me permet de partir en de telles circonstances, répondit-il d'une voix sombre. Je l'ai prévue. Reste ici. Ferme les portes. Reste calme. Je reviendrai.

Peter revint devant la tridéo, qui s'était remise à diffuser à partir du studio principal :

« — Diverses organisations anti-métahumaines, dont *La main des cinq*, *Le chevalier de l'humanité* et *Metawatch* ont revendiqué la destruction des tours IBM, affirmant vouloir punir la corporation de son habitude d'engager des métahumains. Les terroristes exigent que toutes les corpos licencient leurs employés métahumains sous peine de subir des actes similaires... »

Peter passa sur télécom, choisissant le mode « son seulement », puis il tapa le code du bureau de son père à l'université. Une réceptionniste, polie mais froide, demanda si elle pouvait prendre un message. Peter lui dit que c'était très important... Elle revint quelques minutes plus tard, affirmant que le professeur Clarris était occupé, et qu'il rappellerait dès que possible.

Peter fulmina, se sentant impuissant et malheureux. Il n'avait personne d'autre à appeler... excepté, peut-être, le professeur Landsgate.

Le professeur Landsgate était l'unique individu avec qui Peter se sentait en confiance dans le domaine des sciences. Comme les seules personnes qu'il connaissait travaillaient dans ce domaine...

Il monta dans sa chambre et tapa le code de Landsgate, choisissant toujours le mode « son seulement ».

Laura répondit :

— Allô ?

— Heu... allô, madame Landsgate ? C'est Peter. Peter Clarris.

La jeune femme resta quelques secondes silencieuse.

— Bonjour, Peter, dit-elle finalement. Comment vas-tu ?

Il comprit qu'elle savait, et décida de ne pas en parler.

— Bien, merci. Le professeur Landsgate est là ?

Une autre pause, puis :

— Je vais le chercher.

Quelques minutes plus tard, Landsgate était au bout de la ligne :

— Peter... cela me fait plaisir de te parler. J'ai su ce qui t'était arrivé. Je voulais te dire que j'étais désolé que cela te rende la vie plus difficile. Mais il faut que tu saches que je suis à tes côtés. Tu peux compter sur moi.

Peter se tut un moment, savourant le plaisir que lui apportaient ces mots.

— Merci.

— Comment vas-tu ?

— J'ai un peu peur.

— Tu es en danger ?

— Non... mais les tours IBM...

— Oui, nous venons de voir ça. Où est ton père ?

— Au travail.

Peter entendit Landsgate soupirer. Son menton se mit à trembler.

— Professeur Landsgate... Mon père, pourquoi... pourquoi est-ce qu'il ne m'aime pas ?

Landsgate baissa d'un ton de voix. Peter devina qu'il ne voulait pas que Laura entende.

— Je crois qu'il t'aime. Simplement, il le fait à sa manière.

— Il m'ignore...

— Oui, je sais. (Après un court silence, il reprit :) Peter, j'aimerais te voir.

— Je ne pense pas que ça soit une bonne idée.

— J'aimerais vraiment. C'est comme si tu te cachais de moi...

— C'est le cas.

— Je ne le veux pas.

Peter hésita, puis se dit qu'il serait peut-être bon de connaître la réaction de quelqu'un d'autre que son père ou un thérapeute. Il tapa un code et l'écran s'alluma, révélant le visage de Landsgate. Celui-ci s'éclaira vite d'un large sourire.

— Je pensais que tu serais très différent...

— Je suis différent.

— Oui, bien sûr... mais il y a des parts de toi que je reconnais. Tu es différent, mais tu es quand même Peter. Est-ce qu'il y a quelqu'un avec toi ?

— Non. J'avais un thérapeute..., un chaman, mais il est parti aider les victimes de l'explosion.

— Un chaman ! On ne peut pas reprocher à ton père de ne pas dépenser son argent pour toi.

Peter entendit la voix de Laura. Elle disait que des chamans et des mages étaient en train de lancer des sorts pour arrêter le feu.

— Je viendrai te voir un de ces jours, reprit Landsgate. Sans doute la semaine prochaine.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, dit Landsgate en riant. Et j'appellerai demain. Pour voir si tout va bien.

— D'accord.

L'écran s'éteignit. Avec un soupir, Peter repassa sur tridéo. Les explosions avaient transformé le Loop en champ de bataille. Quelques immeubles brûlaient si fort que personne ne pouvait s'en approcher. Travaillant en équipe, des mages tentaient d'invoquer des élémentaux d'air et d'eau pour calmer l'incendie.

Le présentateur reprit la parole :

« — D'ores et déjà, on peut craindre que le nombre de victimes se monte à plusieurs milliers... »

Thomas ne revint pas cette nuit-là.

Peter se fit à dîner en continuant à regarder la tridéo. Le feu était éteint, mais les équipes de secours poursuivraient leur travail pendant des jours. Il était tellement absorbé qu'il n'entendit pas son père rentrer. Il leva les yeux et l'aperçut, debout, dans l'encadrement de la porte. Ils s'observèrent mutuellement. *Je t'en prie, dis quelque chose*, pensa Peter. *Dis quelque chose...*

— Comment vas-tu ?

— Ça va. Thomas est parti sur le site. Dans le Loop. Il n'est pas revenu.

— Hum. Il reviendra ou ne reviendra pas. On peut te trouver quelqu'un d'autre.

— J'aime beaucoup Thomas.

— Je n'y peux rien.

Peter frappa du poing sur la table.

— Je ne te demande pas d'y pouvoir quelque chose ! Je te dis simplement que j'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Le visage de son père resta figé.

— Ils m'avaient prévenu que cela risquait de se produire.

— Quoi ? cria Peter, exaspéré.

— Les accès de colère.

— Je suis inquiet ! En quoi est-ce mal ?

— Ça ne me gêne pas.

Peter se retourna, réprimant sa rage.

— Bonne nuit, dit son père d'une voix glaciale.

— Bonne nuit.

Peter resta assis devant la table de la cuisine, immobile, pendant une bonne demi-heure. Puis il se leva et partit se coucher.

Trois jours passèrent et Thomas ne revint pas.

Peter appela les hôpitaux, mais Thomas – vivant ou mort – n'était listé nulle part. Il eut des conversations quotidiennes avec le professeur

Landsgate, chacune d'elles lui faisant un peu plus de bien.

Chaque nuit son père rentrait de l'université et le saluait d'un petit signe de tête. Il ne demanda pas de nouvelles de Thomas, et Peter n'aborda pas le sujet.

Pendant la journée, il continuait à marcher.

La troisième nuit après le départ de Thomas, Peter descendit son ordinateur portable de l'étagère. Il l'installa sur le lit et utilisa ses ongles pour le mettre en marche. La machine semblait petite et fragile à côté de son nouveau corps.

Retournant à l'étagère, il observa les puces optiques. Il reconnaissait certains des mots – les plus courts – mais de la plupart, il ne parvenait pas à comprendre le sens.

Il essaya de retrouver la sonorité des plus longs, mais c'était difficile, comme si sa mémoire était obscurcie par d'épais rideaux. « Biologie », dit-il au bout d'un moment. Il reconnaissait le mot... mais il ne savait pas ce qu'il voulait dire, incapable de reconstituer la logique des syllabes. Soudain il comprit ce que Thomas avait voulu dire par « icônes ». Si quelqu'un lui avait demandé de sortir toutes les puces ayant le mot « Biologie » écrit dessus, il aurait réussi. Mais il n'en connaissait pas le sens pour autant.

Ce n'était pas seulement un problème de mémoire. Sa manière de penser avait évolué. Peter mesurait pleinement la différence. Quelle qu'ait été son intelligence en tant qu'Homo Sapiens Sapiens, tout – ou presque – avait disparu.

Son propre corps l'avait trahi.

Il sentit que quelqu'un l'observait, et se retourna. Son père était à la porte de sa chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je regarde mes optiques.

— Pourquoi ?

— Je voudrais les étudier. Les réapprendre.

Son père entra dans la pièce, comme s'il était prêt à se lancer dans une conversation, puis s'arrêta.

— Peter... pourquoi ?

Peter eut envie de lui faire confier son intention de trouver un traitement, puis hésita.

— Je voudrais... Je voudrais juste...

Le visage de son père prit une expression d'infinie tristesse.

— Peter, je... je suis désolé. Fais comme tu veux. (Il repartit vers le couloir puis s'immobilisa, regardant le sol. Son visage était très pâle et très ridé, bien qu'il n'eût pas plus de quarante ans.) Tu ne comprends sans doute pas complètement ce qui t'est arrivé...

Une rage soudaine saisit Peter :

— Papa, cela m'est arrivé à moi ! Comment veux-tu que je ne comprenne pas ?

— Parce que tu es jeune. Et parce que... Je ne sais pas ce que tu peux comprendre. Tu étais exceptionnellement intelligent. Quoi qu'il se passe, tu pouvais compter là-dessus. Et maintenant, que te reste-t-il ?

Moi, papa, il reste moi..., eut envie de dire Peter. Mais il ne savait pas si cette réponse valait quelque chose, aussi s'abstint-il.

— C'est pourquoi je veux étudier les puces optiques. Pour réapprendre ce que j'ai oublié.

— Peter, tu n'es plus ce que tu étais. Tu ne peux pas.

— Pourquoi ?

Son père secoua la tête tristement, et se tourna vers la porte.

— Je vais trouver un traitement ! s'écria Peter. Je veux étudier pour découvrir comment redevenir humain !

La main de son père se posa sur la poignée.

— Cela, Peter, c'est impossible. C'est complètement hors de notre portée en ce moment, et personne ne sait si c'est envisageable...

— Mais ce n'est pas impossible.

Son père se retourna, pointant sur lui un doigt accusateur :

— Voilà ce que je craignais. Tu es jeune, et tu dis n'importe quoi. « Pas impossible » ! Qu'est-ce que ça veut dire, « pas impossible » ? Oui, peut-être qu'un jour quelqu'un trouvera. Mais ça ne sera pas toi, tu m'entends ! Pas toi.

Il sortit rapidement de la chambre. Peter se lança à sa poursuite.

— Et qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais faire du reste de ma vie ?

Son père s'arrêta au milieu de l'escalier et lui jeta un coup d'œil étonné.

— Tu vas rester là. Rester là, en sécurité.

— Rester là... pour faire quoi ?

— Peter, qu'est-ce que tu peux faire ? Partout dans le monde, les corporations licencient leurs employés métahumains. Ils ont peur des gens comme toi. Le monde ne veut pas de toi. Je sais que je n'ai pas été un très bon père, mais je ferai ce que je peux. Je prendrai soin de toi.

Peter le regarda partir, puis courut se réfugier dans sa chambre, claquant la porte derrière lui. Sous l'impact, la poignée sauta et tomba par terre. Il resta debout à regarder ses mains, sa colère croissant. Il lui montrerait... Il lui montrerait ce qu'il pouvait faire. Il n'allait pas rester là toute sa vie.

Il s'imagina dans la maison, année après année, attendant la mort. Est-ce qu'il allait subir ça ?

Non.

Il prouverait sa valeur à son père.

De son placard il sortit un vieux sac de gym que lui avait offert le professeur Landsgate et commença à le remplir. Il y fourra quelques-uns de ses nouveaux vêtements, et, à la dernière minute, ajouta des puces et son ordinateur portable.

Un peu plus tard cette nuit-là, Peter se pencha sur l'écran télécom de la cuisine.

Doucement, il tapa un message pour son père :

« *Quand tu me reverras, je serai humain.* »

Il relut la phrase, et la trouva froide. C'était exactement le genre de message que son père aurait pu écrire. Il voulait y mettre quelque chose de plus.

« Je t'aime. Je te rendrai fier de moi. »

Il quitta la maison paternelle et partit dans la nuit.

Peter prit le Rail vers le nord et descendit à la station Wikson Avenue. Il avait entendu dire que l'endroit était délabré. Ça signifiait peut-être qu'il aurait une chance de trouver un logement.

Il descendit l'escalier de la station et se retrouva dans la rue. Bien qu'il fût à peu près deux heures du matin et que les trottoirs fussent vides, il avait l'impression que la vitalité du quartier était palpable, comme si l'asphalte noir, les murs taggués de la station, les boutiques fermées palpitaient d'une vie propre. Il avait l'impression d'avoir pénétré dans le ventre d'une créature – une créature énorme et endormie, qui pouvait se réveiller à tout moment.

Au loin, une enseigne clignotait irrégulièrement. *Hôtel*. Le bâtiment avait l'air assez décrépit pour qu'il ait une chance.

Il avança, découvrant en marchant qu'il n'était pas seul dans le ventre de la rue. Il remarqua d'abord une forme humaine entre deux poubelles, recroquevillée sous un tas de haillons. Puis une femme et un homme parlant doucement dans l'ombre des piliers de la gare. Ils lui accordèrent peu d'attention. Peter se sentit nerveux ; c'était la première fois qu'il voyait une prostituée et son mac. Puis il réalisa que c'était sans doute lui qui les rendait nerveux. Après tout, il était un troll de deux mètres soixante-dix.

Il continua à avancer, remarquant d'autres individus. Une vieille femme fumait une cigarette sur les marches d'un proche. Deux adolescents étaient en train de rire doucement. Ce n'était pas que ces gens se cachaient, non, mais on ne s'apercevait de leur présence que si on approchait vraiment. Ils étaient camouflés. Comme si la rue leur offrait sa protection.

Cela avait un nom...

Symbiotisme.

Ils étaient des organismes vivant dans et par la rue, qui leur offrait ses ombres, ses refuges, un endroit auquel appartenir. En échange, ils lui donnaient la vie, une raison d'exister.

Arrivé devant l'hôtel, Peter poussa les portes en plastique transparent. Assis autour des tables et des fauteuils fatigués du salon, deux hommes à l'air épuisé observaient les fissures du plafond.

Peter s'approcha de l'accueil et sonna. Une porte s'ouvrit, et un jeune garçon pas plus âgé que Peter en sortit. Il avait les cheveux noirs et la peau mate.

Il jeta un coup d'œil sur son client et une expression de terreur se peignit sur son visage. Plus rapide que l'éclair, il retourna en courant dans la pièce et referma la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il derrière le battant.

Les deux hommes n'avaient pas bougé.

— Une chambre, répondit Peter.

— Désolé. Pas de chambre.

— La pancarte dit que vous en avez.

— Pas pour vous.

Le désespoir envahit Peter.

— Parce que je suis un troll ?

— C'est ça. Regardez le panneau.

Il était accroché au-dessus du guichet : « Pas de métahumains ».

Peter baissa la voix :

— J'ai de l'argent. Je peux payer. J'ai juste besoin d'un endroit où dormir ce soir. Je partirai dès demain matin.

La porte s'ouvrit et le gamin en sortit, un fusil à pompe dans les mains. La terreur le faisait trembler.

— Partez, articula-t-il, la voix hésitant entre l'ordre et la supplication. (Peter n'avait jamais vu d'arme à feu auparavant ; pas dans la vraie vie, pas si près. Et le canon du fusil était énorme.) C'est la règle. Même si vous étiez mon meilleur copain, je ne pourrais pas vous laisser vous installer ici, vous

comprenez ? Mon patron dit que les métahumains ne causent que des ennuis.

Craignant que le jeune garçon panique et tire, Peter leva lentement les mains et recula.

— Très bien. Merci de m’avoir répondu.

L’adolescent garda son fusil pointé vers Peter. Une goutte de sueur coula de sa tempe sur sa joue.

Peter recula à travers le hall, arriva à la porte, l’ouvrit et descendit les marches quatre à quatre. Il s’appuya contre le mur en pierre du bâtiment, respirant lourdement.

Est-ce qu’il était vraiment passé si près de la mort ? La plus ridicule des morts, juste parce que quelqu’un avait peur ?

Oui.

Il marcha lentement le long de la rue. Arrivé à Clark Street il vit les lumières d’un fast-food appelé le *C&E Grill*. D’après l’enseigne, il était ouvert en permanence.

Des carreaux blancs impeccables couvraient les murs, le sol, le plafond. Dispersés autour des tables, les clients jacassaient bruyamment. Il fallut quelques minutes à Peter pour réaliser que la plupart parlaient dans le vide, à des compagnons invisibles.

Il se sentit perdu, comme s’il venait de pénétrer dans un monde qui avait ses propres règles, et que le moindre faux pas puisse causer sa mort. Un jeune serveur d’origine orientale passait de table en table, adressant à chacun un petit mot.

Les humains purs étaient majoritaires, mais Peter repéra quelques elfes dans un coin, groupés comme une bande d’anarchistes. Seul à une autre table, dos contre le mur, se tenait un ork. Il portait de lourdes bottes et un ensemble composé de plusieurs pièces d’uniformes. Peter se dit qu’un *look* paramilitaire ne lui ferait sans doute pas de mal non plus... Mais il ne parviendrait sûrement pas à imiter le regard glacial de l’ork. Ce devait être un shadowrunner. Peter n’en avait entendu parler que sur la tridéo. Les shadowrunners étaient les agents invisibles des corporations. Ils faisaient

effacer leur identité, de manière à ne pas apparaître dans les banques de données.

Peter s'aperçut que plusieurs personnes l'observaient. Il serra les poignées de son sac. Un petit homme maigre et nerveux sourit à ce geste, comme s'il trouvait ça mignon.

L'Oriental approcha de sa table :

— Vous voulez un menu ?

— Oui. S'il vous plaît.

À quelques tables de là, une vieille femme parlait toute seule. Puis elle se leva, sortit du restaurant et alla fouiller dans la poubelle, près de l'entrée. Un homme bien habillé discutait avec une femme encore jolie, qui portait des boucles d'oreilles en argent. Un homme vêtu d'un costume magnifique, chemise blanche, cravate rouge et pantalon noir, vint s'installer à une table.

— Voici, dit l'Oriental, apparaissant soudain devant Peter. (Il lui tendit un menu.) Comment allez-vous ?

— Heu... Bien, répondit Peter.

— Parfait. Je reviens.

Un homme se leva et se mit soudain à hurler :

— Les jeunes ne croient plus à rien. Ils ne croient plus. Même à Halloween ! Mais ils vont voir ! Les fantômes reviennent à Halloween ! Ils reviennent !

— Ta gueule ! cria l'homme en chemise blanche.

Une femme à la peau très pâle, aux cheveux d'un roux flamboyant, habillée d'une jupe courte et d'un tee-shirt décolleté, s'assit en compagnie d'un homme à la peau sombre et aux traits délicatement ciselés.

— Alors, que prendrez-vous ?

Peter sursauta, puis leva la tête vers le serveur.

— Un cheeseburger et un Coca.

L'homme pressa deux touches sur sa plaque de commande et repartit. Quelques minutes plus tard, il revint avec un plateau et installa le tout sur la table de Peter. Au moment où celui-ci se préparait à prendre sa première

bouchée, l'homme sec et nerveux qui avait souri au moment où Peter serrait son sac se leva, avança jusqu'à la table et s'assit en face du jeune ork.

— Bonjour ! dit-il avec enthousiasme.

Puis une sorte de tremblement parcourut son corps, sa tête s'inclina deux fois et il répéta : « Bonjour ! Bonjour ! »

— Bonjour, dit Peter, incertain de la démarche à suivre et pas très sûr de vouloir entamer une conversation.

— Eddy. Eddy le Rapide, dit l'homme en tendant une main vers Peter. (Peter la serra avec délicatesse, de peur de l'abîmer. Des sortes de câbles très fins rampaient sous sa peau, sous ses doigts, ses poignets, ses bras et jusqu'à ses tempes.) Tu t'appelles ?

— Peter.

— Ah. Tu es tu es O.K.

Les répétitions faisaient penser à un disque rayé.

— O.K. ?

— O.K. Tu sais : en règle. Légal.

— Eh bien...

— Tu as un job, un endroit pour vivre. Tu n'habites pas dans la rue.

La femme aux boucles d'oreilles en argent s'assit à une table proche. Elle se mit à parler, le regard dans le vide :

— Bill, tu te souviens quand tu étais dans ton cercueil ?

Eddy haussa les épaules et jeta un coup d'œil amusé à Peter.

— Je t'aime, Bill, dit la femme avec une grande conviction. Tu sais ce que c'est que le bonheur ? C'est quand on meurt et qu'on part pour le paradis.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas, répondit Eddy. Les puces. La solitude.

— La solitude ?

— Oui. Ça t'est déjà arrivé d'être vraiment seul ?

— Oui, dit lentement Peter.

— Et est-ce que tu n’as pas, un jour, commencé à te parler à toi-même ? Juste une fois, pour entendre, entendre, le son de ta voix, pour tester le fil de tes tes idées.

— Oui.

— Maintenant imagine que personne – personne – ne vienne jamais parler avec toi. Mais tu as toi-même comme interlocuteur. Et tu t’y habitues au point de ne plus trouver ça étrange. Finalement, ça devient la seule manière dont tu parles. Et les gens te trouvent étrange. Et ils ne viennent plus te parler. Alors alors qu’est-ce qui te reste ?

Peter secoua la tête, ne voulant plus entendre un mot sur la solitude.

— Est-ce que vous connaissez un endroit où je puisse passer la nuit ?

— Eh bien j’ai un petit coin, au fond d’une impasse...

— Non. Un hôtel.

— Tu as de l’argent ?

— Un petit peu, souffla Peter.

— Aucun hôtel ne t’acceptera. Tout le monde a peur.

— Je sais.

Peter jeta un coup d’œil à la femme. Allait-il finir comme elle ? Est-ce que ce n’était pas pour cela qu’il avait quitté la maison ? Pour cesser d’être seul ?

Fallait-il qu’il revienne chez son père ?

Non, pas comme ça. Pas après la magnifique proclamation qu’il avait laissée dans la cuisine. Il ne pouvait pas revenir la même nuit, la queue entre les jambes...

Le professeur Landsgate ?

Non. Il fallait qu’il se débrouille tout seul. Il ne voulait pas être faible. Ou plutôt, il ne voulait pas que son père ou le professeur Landsgate le voient faible.

— Écoute, petit, dit Eddy. Tu es nouveau ici ? Nouveau ici ? Hein ? Tu ne sais pas comment les choses marchent. Moi je sais. Je peux t’aider, si tu

m'aides ? Hein ? (Eddy tressauta nerveusement, puis se calma.) Tu es fort, tu es solide. J'ai besoin de quelqu'un de fort. De fort.

— Je ne pense pas que...

— Tu as sans doute remarqué, remarqué, mon problème. Un mauvais câblage. Des réflexes. J'ai été été un des premiers à avoir les réflexes câblés, il y a trente ans ans. Un prototype, déniché au marché marché noir. J'avais vingt ans et j'étais le meilleur ; j'étais le meilleur. Le plus rapide. Personne ne me voyait voyait passer. Quelqu'un quelqu'un venait et hop j'étais parti. Mais l'année dernière le câblage a commencé à déconner. Les connections neurales sont fatiguées, on m'a dit. On m'a dit. Je suis pas une lumière, tu vois. Je connais pas tout ça. Je veux juste me servir de ce truc. Mais l'année – l'année – dernière, je me suis fait avoir par des gardes d'Ares Sécurité. Mon corps s'est mis à trembler, à trembler, et ils m'ont trouvé par terre, en train de me taper taper la tête par terre. Je te dis ça pour que tu saches où tu mets les pieds. Je disjoncte pas pas souvent, et je crois qu'on ferait une bonne équipe.

— Je ne pense pas, dit Peter. Je ne cherche pas à... à voler. J'ai du travail à faire.

— Du travail ? Après la chute des tours ? Où ?

— C'est un travail personnel. De la recherche.

Eddy le regarda curieusement.

— De la recherche ?

— Oui.

— Bien sûr. Bien sûr. Bien sûr.

— Quoi ?

— Rien. Je ne savais pas – pas – qu'ils engageaient des trolls maintenant. Comme scientifiques, j'entends. Si si c'est ça que tu veux dire. (Ses yeux s'élargirent et sa tête partit soudain à droite, puis à gauche.) Ah ! Tu veux dire qu'ils font des expériences sur toi. Bon job. À condition condition qu'ils enfoncent pas trop les scalpels.

Peter posa lentement ses mains sur la table.

— Non. Je poursuis mes propres recherches. Maintenant, s'il vous plaît, partez. Je veux manger mon dîner.

Eddy dévisagea Peter.

— O.K., professeur. Je pars pars. Je serais dans le coin. Si tu veux un partenaire, viens me voir. Viens.

Eddy se leva et se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit, se retourna pour lancer un dernier coup d'œil à Peter, puis se mit à trembler violemment. Quelques secondes plus tard il était parti, disparu dans la chaude nuit d'automne.

Peter ne dormit pas de peur de se faire voler ou tuer. Il resta au *C&E* toute la nuit. Quand l'aube pointa, il était de retour dans la rue. Un vol d'oiseaux passa en piaillant dans le ciel. Il se dirigea vers le lac, ne sachant quoi faire en attendant l'ouverture des agences d'intérim. Il attendit sur la rive, observant le soleil darder ses rayons dorés sur les nuages grisâtres.

Il resta toute la journée dans le coin, arpentant le quartier pour trouver du travail. Au coin des rues, des camions venaient ramasser des groupes d'ouvriers, les emmenant dans d'autres coins de la ville. Mais de larges pancartes indiquaient qu'aucun métahumain ne serait accepté. Les hommes jetaient des coups d'œil effrayés à Peter... Toute personne qui se tenait trop près d'un métahumain risquait de prendre une rafale de mitrailleuse.

Certaines boutiques cherchaient des employés. Même si la pancarte « Pas de métahumains » n'était pas affichée, le regard effrayé des propriétaires quand il entra dans leur établissement indiquait que les temps avaient bien changé.

Il marcha et marcha encore, et ne trouva rien.

Après deux jours, il fut assez fatigué, bien que toujours aussi apeuré, pour s'endormir sous une porte cochère. Cinq jours plus tard, l'inquiétude s'était dissipée et dormir dans la rue lui paraissait normal.

Le soir, il s'installait près du lac, assis contre un arbre, et allumait son portable. Il commença par les principes de base de la lecture. Les leçons

avançaient lentement, et à chaque nouvelle étape, il avait l'impression d'oublier tout ce qu'il avait appris. Mais peu à peu, il avançait.

Un soir, assis sous un jeune saule, il observa le soleil se noyer à l'ouest. Devant lui les lumières de la ville s'allumaient, leur éclat artificiel aussi puissant qu'un second soleil.

La luminosité de l'écran était faible, mais dans le noir, elle l'appelait comme un phare au cœur de la nuit. Il étudia les caractères et sentit soudain que le déclic avait eu lieu. Les pixels formaient des lettres, les lettres formaient des mots, les mots des phrases, les phrases des paragraphes et le tout des pages. Vingt-six lettres, multipliées par deux si on comptait les capitales, plus les symboles de ponctuation... Voilà ce qui tenait lieu de passeport pour un univers infini d'idées, de sciences et de philosophie. Soixante symboles, au total, et il pourrait lire, apprendre, étudier tout ce qui avait jamais été pensé.

Un jour, avec ces soixante symboles, il rédigerait les résultats de ses recherches. Il exposerait les détails du traitement qui le ferait redevenir humain.

Il se sentit curieusement heureux. Quoi qu'il arrive, il pouvait apprendre. Il avait assez d'argent pour survivre quelque temps. Il avait aussi ses puces, et la nuit. Pendant des heures, il lut les mots et les phrases, se sentant porté par une vague de logique et de compréhension.

Puis un rayon de lumière jaillit. Il se retourna pour chercher son origine, aveuglé par la clarté.

Se protégeant les yeux de la main, il réussit à distinguer les silhouettes de deux flics de la Métro Police. L'un avait une lampe torche à la main et la braquait sur Peter.

— Et qu'est-ce que nous avons là ? dit-il d'une voix rauque et amusée. Un troll qui se *culture* ? On ne t'a jamais dit que ce n'était pas bien de t'amuser avec les jouets des autres ?

— C'est intéressant, ce que tu lis ?

Quelque chose de mauvais allait arriver. Quelque chose de dangereux.

C'était comme s'il était sur le plateau d'une émission tridéo et que personne ne lui ait donné le script.

Les deux policiers abandonnèrent soudain leur fausse bonhomie :

— Bon, assez joué. Pose le portable et haut les mains.

— Pourquoi ? demanda Peter.

Le flic leva la main et un éclair bleu frappa Peter, l'aveuglant.

Il eut envie de se rouler en boule et de hurler. Quand il put rouvrir les yeux, il aperçut la lueur réconfortante du portable à quelques pas de lui.

— Pas de bêtises, O.K. ? dit le second policier.

Peter pleurait à moitié, sonné par la douleur.

— Pourquoi faites-vous cela ?

Les policiers éclatèrent de rire et l'un d'eux se baissa pour ramasser le portable et les puces opaques.

— Il a dû attaquer un étudiant...

En contre-jour, engoncés dans leur uniforme blindé, les policiers paraissaient monstrueux. Ils auraient dû incarner la force et la bonté, protéger les innocents...

— Je n'ai rien volé... C'est à moi. Le portable et les puces sont à moi.

Le policier se mit à rire de plus belle.

— Tu sais, n'importe quel trollos juste un poil plus intelligent que toi aurait dit que quelqu'un l'avait payé pour voler tout ça.

— Hé, il y a une identité, dit l'autre. Peter Clarris. Pauvre type.

— C'est moi. Je suis Peter Clarris.

— C'est ça...

— C'est moi, je vous dis !

Un arc bleu emplît sa vision, un spasme parcourut ses muscles et il se retrouva sur le dos. Il respirait rapidement, incapable de s'arrêter.

— Ta gueule. Juste ta gueule.

L'hyperventilation se calma. Ces armes étaient capables de tuer un homme. Avaient-elles des réglages différents, ou venait-il d'avoir de la chance ?

— On l'embarque ? murmura un des policiers.

— Tu parles. Et s'il essayait de s'échapper.

— Il faut mieux le zapper tout de suite...

Les policiers allaient le tuer. Il pouvait essayer de fuir, mais ses muscles étaient tétanisés...

— Mon scan ADN vous prouvera...

— Ah, il essaye de s'échapper.

— Je ne suis pas un troll, dit-il faiblement.

Le corps de Peter fut déchiré par des milliards d'aiguilles. Il roula sur lui-même pour échapper à la douleur, mais elle le suivait partout, s'arrêtait, recommençait...

Et soudain, elle disparut.

Il n'arrivait plus à bouger. Il était allongé sur le dos. Ses tympans résonnaient encore du bourdonnement du taser. Désespéré, il attendit l'attaque suivante. Elle ne vint pas.

Peter leva les yeux à la recherche des policiers.

L'arbre contre lequel il était assis entra dans son champ de vision, toujours éclairé par le portable. Il vit les flics : ils avaient les mains en l'air et tournaient la tête.

Peter entendit des cris. Le bourdonnement dans ses oreilles s'estompait.

— ... alors prenez le sac, et on décidera que c'est match nul.

La voix lui disait quelque chose, mais il n'arrivait pas à situer...

— O.K., O.K., dit l'un des policiers.

— Alors que ça pulse ! Prenez le sac et le portable et cassez-vous !

Une rafale d'arme automatique vibra dans le feuillage de l'arbre.

— On est partis, cria un flic, attrapant au vol le sac de Peter.

Les deux hommes détalèrent comme des lapins.

Pour la troisième fois de la nuit, la respiration de Peter reprit un rythme normal. Un visage se pencha vers lui. Il grimaçait sauvagement mais finit par se stabiliser en un sourire crispé.

Eddy le Rapide.

— Hé, Prof, comment va ?

Peter avait tout espéré... sauf lui.

— Tu leur as donné tout ce que j'avais...

Il tenta de se lever, mais ses muscles ne répondaient plus.

— Je t'ai sauvé la vie, dit Eddy en reculant. Qu'est-ce qui va pas, mec ?

— Pourquoi ne les as-tu pas flingués, tout simplement ?

— Il ne faut pas tuer des flics. Pas tuer des flics. Ça fait partie des règles.

— Des règles ?

— Ouais, répondit Eddy sèchement. Les règles. Et si tu connaissais les règles, si tu avais deux sous d'intelligence, tu te promènerais pas avec un ordinateur portable en espérant que les flics te laisseront tranquille.

— Mais c'est le mien !

Eddy tomba à genoux et regarda Peter dans les yeux.

— T'es comme un caillot ! Une petite chose prise dans un système et qui fait tout arrêter. Laisse-moi t'expliquer ce qui arrive aux caillots. Tout le sang se bloque et la pression augmente, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour évacuer le caillot de la veine. Alors elle explose. Et maintenant, et

maintenant je risque ma vie pour toi. Je n'attends pas une gratitude éternelle, mais j'ai pas non plus envie que tu me fasses la gueule. La gueule.

— Désolé, répondit Peter.

— Pourquoi tu ne les as pas écrabouillés, toi ? Toi ? Tu es un troll ! Tu pouvais les enfoncer dans le sol en t'asseyant dessus.

— Je ne sais pas me battre, répondit doucement Peter.

— Hein ?

— Je ne...

— J'ai entendu ! J'ai entendu ! J'ai entendu ! Un bébé ! Tu n'es qu'un bébé tombé du ciel dans la zone.

Peter n'aimait pas l'image, mais elle était parfaitement exacte.

— Je suis navré !

— Allez, viens, on s'en va.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— J'ai vu ce qui se passait. Je me suis rappelé de toi. J'espère qu'on va devenir potes potes potes. Je veux travailler avec toi. Viens. Ils peuvent revenir. Avec des copains.

Peter roula sur lui-même et finit par se retrouver à genoux.

— Ça va ?

— Non.

— Question idiote. Question. Désolé.

Peter se redressa doucement. Il lui sembla qu'il mettrait des heures à bouger, puis, soudain, il se retrouva sur pied.

Eddy rangea son arme dans son blouson de cuir. C'était un petit pistolet-mitrailleur. Le genre meurtrier.

— On y va.

Eddy conduisit Peter dans un dédale d'asphalte, loin du lac.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de béton de Chicago.

Peter fouillait une poubelle, derrière une boîte de nuit. Dans les quartiers ouest, les gens pouvaient se permettre de ne pas finir leur repas. Il écarta quelques flacons de vodka et découvrit un sac rempli d'une chose molle et juteuse. Un plein paquet d'abats. Un festin.

Il vérifia que personne ne l'avait vu et enfouit le paquet dans le sac qu'il avait volé à un autre clodo quelques mois auparavant. Il essaya en vain de se souvenir du visage de l'homme. Pour autant qu'il le sache, il était mort.

Tous ceux que Peter avait rencontrés dans la rue étaient morts. Tous sauf Eddy le Rapide. Les gens des rues avaient la fâcheuse habitude de disparaître pour ne plus jamais réapparaître.

La rue était couverte de neige et il croisa quelques autres piétons. Probablement des employés, partis chercher un sandwich durant leur heure de pause...

Peter savait qu'ils payaient leur nourriture trop chère. Il connaissait les prix. Ils payaient parce que quelqu'un d'autre leur coupait le pain et étalait pour eux la pâte de soja... Même si Peter avait eu assez d'argent, il n'aurait jamais acheté un sandwich. Il aurait été acheter le pain, le soja, et il l'aurait fait lui-même. Il aurait pu manger des jours pour le prix d'un sandwich...

Dans la rue, les employés faisaient semblant de ne pas le voir. Ça leur demandait sûrement un gros effort, parce que pour ne pas voir un troll gris-vert de presque trois mètres de haut avec de grandes dents et des yeux jaunes, il fallait être aveugle ou le faire vraiment exprès.

Dans toute la ville de Chicago, le retour à la paix entre humains et métahumains avait été long et difficile. Dans les mois qui avaient suivi la Nuit de la Colère, les émeutes de Seattle s'étaient répétées dans le monde entier. Partout, les passants le regardaient avec peur. Puis les choses s'étaient calmées. Si on ne pouvait pas tuer tous les métahumains, on

pouvait au moins les ignorer. Peter avait dû apprendre à vivre avec cette non-existence.

Il s'arrêta pour regarder s'il n'y avait pas de voiture de patrouille dans le coin. Même quand il n'avait rien à se reprocher, il préférait se déplacer hors de la vue des policiers.

Il serait plus tranquille dans un autre quartier. Le Noose par exemple, le surnom donné au Loop après la Nuit de la Colère. Des milliers de squatters avaient emménagé dans les ruines et l'hôtel de ville n'avait pas remué le petit doigt pour les en empêcher. Le Noose était le quartier où aller si vous n'aviez rien d'autre et qu'une petite bagarre quotidienne avec les gangs avant ne vous posait aucun problème particulier. Sans compter les goules, qui avaient envahi les Shattergraves, là où les tours d'IBM s'étaient écroulées.

Peter préférait vivre dans un quartier plus huppé, où les gens gâchaient de la nourriture, jetaient ce qui ne leur plaisait plus et lui permettait de survivre en pillant.

Il aperçut une voiture et plongea dans une impasse. La vie de vagabond lui avait appris qu'il valait mieux devenir invisible plutôt que s'enfuir en courant. Il ne se faisait pas arrêter souvent, et quand cela lui arrivait, il avait l'avantage de coucher dans une cellule chauffée. Ils l'enchaînaient, mais cela ne le dérangeait pas. Il ne donnait jamais son nom. Ils s'en moquaient. Tout le monde se foutait de ce que faisaient les trolls.

En cellule, les humains qui chassaient le troll pour se prouver leur virilité ne pouvaient rien contre lui. Et même dans la rue, les organisations anti-métahumaines ne lui faisaient pas très peur. Il espérait seulement ne pas être attaqué en plein sommeil.

Il faisait déjà nuit quand il retourna au chantier qui leur servait de domicile. Les ouvriers partis, ils étaient libres de s'installer dans la petite alcôve de la cave. Ils y étaient à l'abri du froid et du vent et personne ne pouvait voir leur feu.

Eddy n'était pas encore rentré. Ça pouvait signifier qu'il était parti chercher à manger, ou qu'il était mort. Il n'y avait aucun moyen de le savoir.

Peter alluma un feu dans une grosse poubelle et décida d'attendre un peu avant de dîner. Hypnotisé par les flammes, il pensa à son père. Il n'avait pas envie de le voir, ni de lui parler... Juste de savoir qu'il était là. Comme un totem. Quelque chose auquel il aurait pu se raccrocher.

Il pensa également à sa mère. Qu'il croyait merveilleuse, car il ne l'avait jamais connue...

Le frottement d'une chaussure sur le ciment le tira de sa rêverie. Peter bondit et se colla contre la paroi de l'alcôve, le poing serré. Eddy lui avait appris à se battre. Maintenant, cela lui plaisait. *Rappelle-toi ce que t'ont fait les policiers*, répétait Eddy. Et cela marchait. Peter avait la rage.

Les pas ralentirent ; Eddy apparut dans la lumière du feu. Peter sortit de sa cachette.

— J'ai de la viande, viande, viande.

— Moi aussi, dit Peter.

Il exhiba fièrement son sac.

Ils préparèrent des brochettes en enfilant les morceaux sur une antenne de voiture.

Il faisait presque chaud, et la viande était bonne. Peter s'appuya paresseusement contre le mur.

— Raconte-moi une histoire, dit doucement Eddy. Vas-y. Explique...

Peter se souvenait par fragments de son éducation. Parfois, il tentait de récapituler ce qu'il avait appris et Eddy adorait l'entendre.

— Je t'ai déjà parlé des atomes ?

— Nan.

— Toi, et moi, nous sommes faits d'atomes.

— Uh-uh, dit Eddy.

— Les atomes sont les briques qui construisent tout ce qui nous entoure. Tout est fait à base d'atomes, mais pas forcément des mêmes atomes. Il y en a plusieurs sortes. Qui peuvent être combinés différemment. Quand les atomes se collent entre eux, ils forment des molécules. Toi et moi, nous sommes faits de... de...

Peter se bloqua. Il avait oublié de quoi ils étaient constitués.

— Protéines, dit Eddy. Acides nucléiques, hydrates de carbone, lip lip lip lipides.

— Je croyais que c'était la première fois que j'en parlais ?

Eddy eut une petite moue honteuse.

— J'aime bien quand tu répètes. Tu es si intelligent. Pourquoi tu n'es pas professeur ou quelque chose comme ça ?

— J'aurais aimé devenir professeur. Je crois. Oui, j'aurais aimé enseigner. Mais à la place, je suis devenu troll.

— Oh. Moi, je suis voleur.

— Oui.

Ils restèrent silencieux un moment.

— Je croyais que tu voulais te trouver un remède ? Un traitement ?

— Oui.

— Comment ça avance ?

— Ça avance.

— Tu n'as pas l'air très différent.

— Je ne travaille pas dessus actuellement. Il me faut des puces. Sur la biologie, la chimie, la génétique...

Eddy ouvrit de grands yeux.

— Et ?

— Et je ne les ai pas.

— Quand vas-tu les avoir ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas de travail. Où trouverai-je l'argent pour les acheter ?

— Et les bibliothèques ? Elles n'ont pas de puces ? De puces ?

— Oui, mais elles aussi sont payantes. Tout est payant.

— Pourquoi tu ne les voles voles voles pas ?

— Je ne peux pas les voler.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... parce qu'on ne vole pas la connaissance.

— Si. Tu sais ce qui est bon à prendre. Prendre. Tu voles des connaissances. Des données.

— Comment ?

— Qu'est-ce que tu crois qu'on trouve sur le marché noir noir ? Des données. C'est ce qu'on vole maintenant. En Amérique du Nord, on vole des données. Les bijoux, c'est pour les bébés, bébés. Bébés !

— Eddy, je ne peux pas faire ça...

— Tu n'aurais rien à faire. Tu n'as pas à trouver la came. Elle est là, elle t'attend. Tu veux juste des puces, d'accord ? C'est très simple. Ça va marcher, Prof !

— Quoi ?

— On va se faire une librairie.

— Je ne sais pas, Eddy. Je veux dire. Tu sais... Ton câblage... Tu n'es pas en parfaite santé.

— Ouais, répondit Eddy, le regard dans le vague. Ouais. Je sais. Je ne suis pas en parfaite santé. Mais je peux encore le faire faire. Avec toi, je veux dire. Je veux dire, toi et moi. On peut le faire.

Il regarda Peter avec des yeux brillants. Celui-ci hésita. Est-ce qu'Eddy avait tout planifié depuis le début ? Est-ce qu'il avait juste attendu le bon moment pour le lui annoncer ?

— Tu veux ces puces ? Hein ? Tu les veux ?

— Oui.

— D'accord, d'accord, d'accord. Demain on vide une librairie.

— Vider une librairie ?

— Ouais. À moins que tu veuilles attaquer l'Université de Chicago ou celle du Nord-Ouest...

L'idée de s'en prendre à une université ne plaisait pas du tout à Peter.

— Non. Je crois qu'une librairie sera un bon test de départ.

— Super. Super. Super.

Peter et Eddy étaient installés sur un toit qui surplombait la librairie Science Unlimited. La neige tourbillonnait et Eddy tressautait.

— Comment on va faire ?

— On regarde bien. On attend qu'ils ferment. On entre et on prend ce dont tu as besoin.

— C'est tout ?

— C'est juste une librairie. Prof. Quand on s'attaquera à Aztechnologie, il faudra un peu plus de travail de préparation.

— O.K., dit Peter. Je suis navré. Je te fais confiance.

Eddy haussa les épaules et reprit sa surveillance. Il ressemblait à un chat qui attend une souris à côté de son trou.

Un vieil homme et une jeune femme sortirent du bâtiment. Arrivés devant la porte, ils se retournèrent et tapotèrent quelques touches sur une plaque. Un par un, des volets d'acier s'abattirent, protégeant les vitrines.

— Ça a l'air dur, dit Eddy.

— Ça l'est, murmura Peter.

— Relax, relax, relax, relax, relax, relax, relax, relax... (Peter donna un coup de coude à son ami.) Merci. Bon, dès qu'ils sont partis, nous passerons par-derrière.

Ils descendirent l'escalier de secours. La porte de service de Science Unlimited était aussi couverte de volets métalliques.

— Je suppose que tu veux que j'arrache le blindage ? demanda Peter. Les voisins vont s'en rendre compte...

— Non. Rien d'aussi brutal. Ou d'aussi bruyant.

Eddy s'approcha de la porte et se pencha vers un petit clavier qu'il tapota un instant. Peter aurait parié qu'il essayait au hasard et que le quartier allait se retrouver bouclé par la police...

Eddy s'éloigna de la porte et les volets se levèrent.

— Ils utilisent toujours la même combinaison. Pourtant pourtant, les corpos qui leur vendent les systèmes leur disent de la changer... (Peter le regardait, bouche bée. Eddy désigna ses yeux.) Jumelles.

Peter se pencha vers le visage de son compagnon, observant attentivement ses pupilles. Elles avaient l'air vraies... Eddy avait pourtant vu la combinaison au moment où l'homme fermait la porte.

— Tu ne me l'as jamais dit !

— La surprise est la meilleure alliée du voleur.

Eddy s'avança et essaya la poignée. La porte resta fermée.

— Si tu veux bien ? dit-il en reculant pour laisser passer Peter.

Le troll attrapa la poignée, l'écrasa dans son poing et tourna. La serrure craqua et la porte s'ouvrit.

Il faisait sombre à l'intérieur du magasin... Peter se sentit transporté dans la caverne d'Ali Baba. Sur les étagères des milliers de boîtiers de puces optiques brillaient comme des gemmes.

— Vite ! À à à l'intérieur.

Peter entra, suivi par Eddy. Pendant que le jeune Troll se dirigeait vers les étagères, son compagnon attrapa quelques puces et les écrasa sous la porte pour la maintenir fermée.

— Hé, dit Peter. Pourquoi tu les casses ?

— Qu'est-ce que ça peut peut peut faire ?

Peter hésita. Il lui était difficile d'exprimer ce qu'il pensait du caractère sacré de la connaissance.

— Les puces... elles... elles ont de la valeur.

— Et tu vas les voler. Quelle est la différence si tu les prends ?

— Je vais les utiliser !

Un spasme secoua Eddy de la tête aux pieds.

— Et moi je les utilise, celles-là !

— Laisse tomber, dit Peter.

Il chercha la section biologie tandis qu'Eddy se dirigeait vers le rayon matériel. Il entendit un grand « crac ! » mais décida de l'ignorer.

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver les puces qu'il cherchait. Elles ne remplaceraient pas celles qu'il avait perdues, mais elles lui suffiraient pour réassimiler les bases de la biologie...

Neuroanatomie Comparée, Neurologie Fonctionnelle des Métahumains, La Théorie du chaos et le Cerveau : une Critique. Il remplit ses poches des plus grands classiques.

Eddy surgit à côté de lui, un ordinateur portable sous chaque bras.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu as besoin d'un portable pour les lire, non ?

— Oui... Bien sûr.

— Voilà. Il y en a un pour toi. Pour toi.

— Pourquoi tu en emportes deux ?

— Ceci est un cambriolage. Tu comprends ?

— Nous sommes venus ici pour mes puces.

— Non. Non. Non. Tu es venu pour tes puces. Je suis venu pour voler suffisamment de matériel pour pouvoir manger convenablement quelques semaines.

— Tu ne vas pas partager avec moi ?

— Bien sûr que si. Si. Si. Tu m'as aidé, n'est-ce pas ?

— Alors, c'est vraiment un cambriolage...

— Oui, fiston. Tu en penses quoi ?

Peter regarda le magasin, derrière lui. Finalement, les choses n'étaient pas si choquantes. Ce n'était pas légal, mais ça valait mieux que de fouiller les poubelles avec les rats.

— C'est bien. Ça me plaît.

— Super. On y va. Les flics flics flics, seront là bientôt. Bientôt.

— Quoi ?

— La porte que tu as enfoncée. Elle devait être câblée.

— Hein ?

— Du calme... On est à Chicago. Le proprio du magasin ne devait pas graisser la patte de la police. On a au moins deux minutes devant nous.

Ils se payèrent une chambre dans un petit hôtel du nord.

Le sol était sale, les murs craquelés et les souris qui rampaient dans les murs les réveillaient toutes les nuits, mais c'était à eux.

Ils avaient vécu des mois dans les rues. Et maintenant, ils s'offraient un petit paradis.

Peter aurait pu obtenir une place dans un lotissement pour métahumains, mais cela aurait voulu dire qu'il était vraiment un troll. Et il n'était pas prêt à l'accepter.

Chaque jour, en se levant, il disait à haute voix « *Je suis humain, je suis humain et je serai à nouveau humain* ».

S'il ne se le rappelait pas tous les jours, il oublierait son rêve...

Il l'avait dit un jour à Eddy, qui avait haussé les épaules :

« — Ben, si tu l'oublies, ça ne t'embêtera plus. »

Mais ce que pensait Eddy n'avait pas d'importance. Peter avait son portable, ses puces, et il apprenait la biologie.

Ses progrès étaient lents. Chaque fois qu'il lisait quelque chose, il devait le relire le lendemain et une fois encore, un peu plus tard, pour être sûr que c'était bien ancré dans sa tête.

Dehors, le soleil brillait. Eddy était parti revendre des moniteurs qu'il avait récupérés la semaine précédente. Peter tomba sur un fichier de génétique. Il prit sa puce et ouvrit un dossier qu'il avait nommé « Mon Traitement », où il avait rassemblé tous les articles qui l'intéressaient. Il en résumait certains.

Les humains et les métahumains ont quarante-six chromosomes. Durant la reproduction, deux chromosomes, un venant de la mère, l'autre du père, se combinent pour former le code génétique du nouveau-né. Ce qui représente 22³³ possibilités.

Les combinaisons d'ADN sont encore plus nombreuses, car les gènes peuvent se déplacer. Ce qui correspond à 2 000 000 000 000 000 000 000 000 résultats possibles pour une seule relation sexuelle.

Et sur ces milliards de combinaisons, son père et sa mère lui avaient transmis les gènes d'un troll.

Peter se leva et regarda par la fenêtre. Un homme faisait les cent pas dans la rue. Il était là depuis ce matin. De temps en temps, des humains défoncés ou des orks venaient lui parler quelques minutes...

Le *deal* des jolis matins de printemps. Il y a deux ans, Peter n'aurait même pas soupçonné ce qui se passait. Les dealers et les accros ne faisaient pas partie de son monde. Aujourd'hui, il avait oublié tout ce qu'il avait appris, mais il savait ce qui se passait dans les rues...

Il sentit la colère monter en lui. Ce n'était pas ce qu'il voulait savoir. Il se fichait des putes, des puces hallucinogènes et des dealers. Il voulait redevenir Peter Clarris et s'occuper des problèmes de biologie moléculaire dans le cocon d'une université de bonne réputation...

Ce genre de pensées lui donnait envie de frapper quelque chose ou quelqu'un.

Il entendit la porte s'ouvrir. Eddy. Il ne se retourna pas pour l'accueillir.

— On s'en est sortis comme de vrais escrocs !

— Nous sommes des escrocs, dit Peter sans bouger.

Eddy s'approcha de lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

— Si, si, si. Il y a quelque chose. C'est le travail, travail, travail ?

— Non, dit Peter en fermant le portable. (Il se retourna et lança un demi-sourire à Eddy.) Ça va. J'étais juste en train de penser...

— Non, non, non, dit Eddy en riant. Je parlais de notre travail. Dans la rue. Quand nous sortons et que nous... récupérons des choses. Ça te dérange ?

— Non.

— Tant mieux. Parce que je viens de parler à quelqu'un. À quelqu'un. Pour étendre nos opérations.

— Tu as quoi ?

— Hé hé, hé..., calme-toi. Je voulais juste savoir si...

— Non. Personne d'autre.

— Mais nous pouvons nous faire plus d'argent en ayant accès à d'autres receleurs. De meilleurs contacts. Plus sûrs. Qui payent mieux.

— Non, Eddy, grogna Peter.

Eddy tressauta, puis se passa la langue sur les lèvres.

— Peter, Peter. Je crois que tu ne te rends pas compte de de de l'occa... l'occasion. (Il montra le portable.) Ce que tu as là, c'est bien. Mais dis-moi vraiment. Cela va te suffire ? Pour ton projet. Tu tu tu es intelligent..., le troll le plus intelligent que j'aie jamais rencontré, c'est vrai. Mais personne ne t'engagera dans un labo. Tu es tout seul... Moi je peux t'aider. Je comprends pas tout. Tout. Mais je sais que ton projet... tes recherches... Ça te coûtera plus de quelques centaines de *nuyens* par semaine. Alors ? Alors ?

Eddy avait raison. Peter avait besoin d'accéder à des calculateurs très onéreux. Il devrait consulter des articles de recherche fondamentale que seules quelques personnes possédaient...

— O.K. À qui as-tu parlé ?

Eddy applaudit :

— C'est mieux, mieux, comme ça !

Eddy s'était acheté un nouveau blouson pour l'occasion. Il voulait passer pour un homme d'action. Peter portait un treillis qu'il avait déniché dans un surplus, comme celui qu'avait l'ork, ce jour-là, au grill. Il n'aimait pas ces vêtements, ayant l'impression qu'ils lui collaient une mauvaise image..., mais il ne savait pas quelle image il voulait donner de lui. Eddy avait été clair. Dans les rues, dans les ombres, c'était le *look* qui importait le plus. Le *look* de quelqu'un de fort qu'il valait mieux laisser tranquille...

— Une dernière fois, Peter... Ne montre pas que tu es intelligent.

— Je ne suis pas intelligent.

— Si tu veux. Mais ne le montre pas. Si on voit que tu as un cerveau, ça va tout faire rater. Rater. Les gens aiment que les choses soient simples. Un mec est comme ci, une fille est comme ça. Il est boxeur, il est stupide. Elle est superbe, elle est égoïste. Comme les flics. Ils sont pas tous pourris, mais ils préfèrent t'arrêter sur ta sale gueule que se poser des questions. Un troll, c'est fort, effrayant et stupide. Point. Point. Si tu es intelligent, intelligent, ils ne te font plus confiance parce qu'ils ne savent pas quelle autre surprise tu peux leur réserver...

Peter hocha la tête silencieusement. L'analyse d'Eddy était fine, et sans doute vraie. Du moins si on prenait comme hypothèse de départ que l'humanité était stupide et raciste...

Devant eux, une enseigne rose clignotait. Le *Crew*. Un club plutôt chic pour le quartier.

Peter poussa la porte, suivi par Eddy. Trois orks accroupis frottaient le plancher, essuyant de leur mieux les traces des libations de la veille.

Deux jeunes orientaux en costume de soie gardaient la double porte qui menait à la piste de danse. L'un d'eux travaillait, un portable sur les genoux. L'autre aperçut Peter et Eddy et effleura le bras de son compagnon. Les deux hommes se levèrent.

— Nous venons voir Billy, dit Eddy.

L'un des deux types désigna un escalier qui grimpait sur la droite.

— Merci.

En haut de l'escalier, il y avait une salle d'attente avec des chaises. Un homme se leva à leur entrée. Il avait la mâchoire carrée, le ventre épanoui, et son Q.I. ne devait pas dépasser la pointure de ses bottes. Sa veste de cuir s'entrouvrit et Peter aperçut un pistolet dans son holster.

Le Rapide s'arrêta et leva les bras. L'homme s'avança, palpa Eddy et fit un signe de la tête.

Peter ne leva pas les bras tout de suite. C'était humiliant. Mais le regard d'Eddy le fit changer d'avis. L'homme prit son temps... et s'arrêta soudain.

— Attendez.

Il s'immobilisa et sortit trois puces de la poche de l'adolescent. Peter leva les yeux au ciel, furieux de son étourderie. Il avait glissé les puces dans sa veste après avoir terminé son travail...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la brute. Neuro... « Neuroanatomie Comparée des Métahumains » ? C'est toi qui lis ça ?

Peter pouvait voir les stigmates de l'ignorance sur le front du porte-flingue.

— Non, répondit Peter avec un sourire imbécile.

— Alors qu'est-ce qu'elles font là ?

— Il me les garde garde garde, intervint Eddy. J'ai dérouillé un type hier. Il avait ça sur lui.

— Mais pourquoi il les a ?

— J'aime bien les images, dit Peter.

— Quoi ?

— J'aime bien les images.

— Oui, les dia dia diagrammes, continua Eddy. Il aime lire les puces scientifiques à cause des images. Je le surnomme Prof.

Eddy commença à rire et l'homme l'accompagna. Décidant de continuer de jouer le jeu, Peter se mit à rire à son tour avec l'air de celui qui ne comprenait rien. Le porte-flingue rit de plus belle.

Peter se sentait mieux. Si Eddy avait raison et qu'il devait passer pour plus bête qu'il n'était, cela le réconforterait de savoir qu'il jouait sur la stupidité des autres. La brute remit les puces dans la poche de Peter, finit rapidement de le palper et ouvrit la porte.

— Billy... Le type et le *Prof* sont là.

Billy avait presque trente ans, un visage d'ange et le regard d'une putain. Il était superbe, les traits fins, les membres souples. Toutes les femmes – et une partie des hommes – en étaient folles. Même Peter se sentit, d'une curieuse manière, attiré par lui. Le costume de Billy accrochait la lumière et changeait de couleur quand il bougeait. Avec son treillis fatigué, Peter se trouva soudain complètement ridicule.

— *Prof* ? demanda Bill un petit sourire aux lèvres.

— Oui, répondit Eddy. Je l'appelle comme ça. Il aime faire croire qu'il lit des puces scientifiques. Scientifiques. Montre-lui, Prof.

Peter chercha dans sa poche et sortit les trois puces qu'il posa sur le bureau de Billy. Il se fendit d'un sourire idiot du plus bel effet.

Billy ramassa les puces et lui sourit à son tour.

— Bien. Tu lis beaucoup d'ouvrages scientifiques ?

— J'aime bien les images.

— Hum. Très intéressant. (Il jeta un coup d'œil aux titres puis les repoussa d'un geste las.) Je vous ai fait venir parce que vous avez attiré l'attention de mon organisation. À première vue, vous savez vous débrouiller avec les marchandises...

— Votre organisation ? demanda Peter innocemment.

— Le gang Itami. Nous allons étendre nos activités. Nous n'avons entendu que des compliments sur votre compte.

— On commence quand ? continua Peter sur le même ton.

— Franchement, je n'ai pas encore décidé. Que penseriez-vous de faire connaissance lentement ?

— J'ai un plan qui va vous plaire, dit Eddy.

— Vraiment ?

— Vraiment. Écoutez...

Eddy voulait intercepter un chargement destiné à l'Université de Chicago. Il s'agissait de trois peaux de griffons. Il connaissait des mages prêts à payer quatre-vingt mille *nuyens* par peau.

— Nous pouvons les vendre à ce groupe pour deux cent quarante mille net ou nous pouvons les mettre aux enchères, sur une base de deux cent cinquante mille. Il faut cinquante mille pour monter l'opération. Ce n'est pas beaucoup sachant ce que cela va rapporter au gang... C'est du cash qui rapporte. Cash.

— Ces peaux leurs sont vraiment utiles ?

— Oh oui. Il y a de la magie dedans. Qui leur permet de focaliser ce qu'ils font. Écoutez. Écoutez. Je ne pourrais pas ana... analyser pourquoi ils

les veulent. Mais ils souhaitent les acheter. Et nous pouvons leur vendre.

— D'accord, dit Billy. J'aime ce genre de plan. De quoi avez-vous besoin ?

Peter se mit à hurler :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Dérober un chargement de peaux magiques ? Eddy... Il y aura des gardes. Des armes. Des armes puissantes. Si le chargement vaut vraiment un quart de million de *nuyens*, il y aura ce qu'il faut de gardes pour protéger un quart de million de *nuyens*. Ce n'est pas à notre niveau. On ne peut pas faire ça.

— On change de niveau niveau, Prof, répondit Eddy, l'air blessé. C'est le but. J'ai passé passé beaucoup de temps avant de repérer ce chargement. Plus de temps encore pour trouver un acheteur. Je croyais que c'était ce que tu voulais.

— Oui... Non ! Je ne pensais pas qu'il s'agirait d'un coup de cette envergure.

— Mais, Peter..., c'est vraiment ce qu'il nous faut pour décoller. Décoller. Décoller. Si on réussit, on aura plus de fric, plus de pouvoir. Et les choses seront plus faciles. Les types en haut, ils disent quoi quoi faire aux autres. C'est ce que nous voulons.

— Personne ne me dira jamais quoi faire.

— Tu ne sais pas encore comment ça marche, fiston, fiston, dit Eddy en souriant. Reste avec moi. Je vais te montrer.

Il fallait deux semaines pour tout mettre au point. La seule idée de l'opération rendait Peter nerveux, et il refusa de s'occuper des préparatifs.

Eddy visitait tous les jours les lieux de l'attaque, revenant chaque nuit avec les noms des nouveaux gardes qu'il avait réussi à acheter. Il savait que certains se révéleraient incorruptibles, et il avait engagé un decker pour pénétrer dans le système informatique de l'aéroport afin de modifier les

roulements. Ainsi, seuls des hommes « à lui » seraient présents la nuit de l'attaque.

— Tu vois, disait Eddy. Pas d'armes, pas de sang.

— Ne m'en parle pas. Dis-moi juste ce que j'aurai à faire.

L'avant-veille du grand jour, Eddy rentra tôt, serrant dans ses bras un grand sac de plats japonais tout prêts.

— Alors, où en sont tes recherches ?

— Ça avance, dit Peter, sans quitter l'écran des yeux.

— Où en es-tu ? Raconte-moi vraiment vraiment. Tu as faim ?

L'odeur de la nourriture fit lever le nez de Peter. Des sushis, des nouilles, du riz et du poisson grillé. Un tel déploiement de bonne volonté indiquait sûrement qu'Eddy avait quelque chose à lui demander. Enfin... tant qu'il pouvait manger...

Il sauvegarda son travail et éteignit son portable. Eddy sortit les assiettes blanches qu'ils avaient volées dans un fast-food et en plaça une devant Peter qui l'observa d'un air soupçonneux.

— Quoi ? demanda Eddy. Quoi ? Quoi ?

— Tu es extrêmement gentil.

— J'ai le droit d'être extrêmement extrêmement gentil.

— Je ne le nie pas. Je fais juste remarquer que d'habitude, tu le caches mieux que ça.

— Hum.

Six plats différents attendaient Peter, qui se jeta sur les sushis avec un appétit... de troll.

— Merci pour le dîner.

— De rien. (Eddy avala une gorgée de soupe, puis leva soudain les yeux sur Peter et l'observa longuement.) Pourquoi tu es un troll ? Pourquoi y a-t-il des trolls. Des trolls ? Pourquoi pas des lapins qui parlent ?

— Des lapins qui parlent ?

— J’ai vu ça dans un vieux film. Un vieux dessin animé. Il y avait un lapin qui parlait. Il y a longtemps, les trolls et les lapins qui parlent n’existaient pas. Maintenant, on a les trolls. Les trolls. Mais pas les lapins. Pourquoi ?

Peter se servit une grande ration de riz.

— Je ne sais pas exactement... Personne ne sait exactement. Je pense... je pense qu’avant, il y a très très longtemps, les monstres et les créatures magiques existaient. Quand tout d’un coup, la magie disparut...

— La magie disparut ?

— Oui. J’ai fait des recherches sur la magie. Après tout, je suis un troll. Je devrais en connaître un bout sur la magie...

— Tu sais, tu parles mieux.

— C’est vrai ?

— Peut-être pas mieux. Mais plus fort, avec plus de confiance.

— Ah... Bref, en 2011, sans raison, la magie est revenue... Les elfes et les nains ont commencé à naître de parents humains. Puis les chamans indiens ont récupéré leurs pouvoirs. Et certaines personnes se sont mises à puiser dans la magie hermétique.

— Les mages, coupa Eddy.

— C’est ça. Et en 2021, les gobelinisations « orks » et « trolls » ont commencé. Il semble que la puissance de la magie augmente régulièrement.

— Ouais. Je vois.

— Harry Mason – un expert – pense que la magie se rechargeait doucement avant 2011. Elle aurait périclité il y a très très longtemps. Un peu comme l’Atlantide... qui pourrait d’ailleurs être une histoire vraie. Un lieu basé sur une magie encore plus puissante qu’elle l’est aujourd’hui.

— L’Atlantide ? Tu veux dire, dire, Atlanta ?

— L’Atlantide ! Tu n’as jamais entendu parler de l’Atlantide ?

— Non. Qu’est-ce que c’est ?

— C’était une île. Une île qui se serait engloutie...

— Ah oui ! Il y a cette fondation, qui cherche des preuves sur l'Atlantide.

— Tu n'as jamais entendu les histoires qu'on raconte ?

— Non. Pourquoi ? J'aurai dû ?

— Je ne sais pas... Quand j'étais gamin, je lisais plein d'histoires de ce type. *L'Atlantide. Le roi Arthur. Alice au pays des merveilles.* Ce n'était pas vrai. Juste des histoires. Pour enfants.

— Prof, tu te rappelles comment on vivait dans les rues... quand on s'est rencontrés pour la première fois ?

— Oui.

— Mes parents sont morts pendant les grandes grandes épidémies. C'est dans les rues que j'ai grandi. Grandi.

— Oh.

Peter se tut, gêné. Pendant quelques minutes, les deux convives se consacrèrent à leurs assiettes.

— Et ces gens dont tu lisais les histoires... Arthur, Alice ? C'était des films ou des tridés ?

— C'étaient des livres. Mais on en a fait des films et des tridés.

— Ah. Oui. J'ai jamais lu.

— Tu voudrais apprendre ?

— Nan. Ça c'est bon pour les profs comme toi. Vous pensez tous que lire, c'est le pouvoir, mais je m'en sors très bien sans. Très bien sans.

— Voilà... Je suis un troll à cause du retour de la magie. Ma théorie est que le « rayonnement » de la magie dans l'environnement a poussé mon corps à se transformer.

— Comme un bronzage ?

Eddy se mit à rire et Peter l'accompagna.

— Oui ! C'est ça. Comme un bronzage. Le soleil influence le corps pour qu'il réagisse d'une certaine façon. Et le génotype..., la séquence génétique détermine comment sera le corps. Et le cerveau. Mais des évolutions sont possibles. À la conception, le corps et le cerveau d'un individu ne sont pas

entièrement déterminés. C'est l'interaction du génotype avec l'environnement qui détermine le phénotype...

— Huh ? (Eddy s'arrêta, la cuillère en l'air, et Peter fut surpris de la volonté qu'il mettait à comprendre.) Tu veux dire que tu avais les possibilités génétiques de te transformer... mais que c'est à cause de l'environnement, un environnement magique, que tu t'es *effectivement* transformé en troll. En troll. En troll.

— C'est mon point de vue. Je n'en suis pas sûr. Personne n'est sûr de rien dans ce domaine. Il existe une autre théorie qui dit que la transformation correspond à une manifestation physique de la vraie nature de la personne.

— Tu te serais transformé en troll parce que tu pensais pensais être un troll ?

— Oui. Peut-être. On peut voir les choses comme ça.

— Mais tu détestes être un troll.

Un frisson courut le long de la colonne vertébrale de Peter. Inconsciemment, s'était-il convaincu de devenir un troll ? Est-ce que cela correspondait à un fantasme ? À une crainte ?

Peut-être.

— De toute façon, reprit-il, la question est devenue l'objet d'un débat quasi religieux. Personne ne parvient à prouver quoi que ce soit. Il n'y a pas de relevés archéologiques... Rien. Ce qui est sûr, c'est que mon ADN est différent. C'est tout ce que j'ai pour travailler. Que ces gènes m'aient été transmis ou que je les ai modifiés moi-même importe peu. C'est comme ça et pas autrement. Les recherches n'ont que trente ans d'âge... Et depuis que les corporations ont pris le pouvoir et que les U.S.A. ont implosé, il n'y a plus de réel transfert d'informations. Pas de synergie de recherches. Quelqu'un est peut-être en ce moment même en train de travailler sur le moyen d'identifier et de manipuler les gènes métahumains et je ne connaîtrai jamais ses résultats...

— Si. Tu peux arriver à les connaître. Connaître.

— Comment ?

— Il y a des moyens d'obtenir des données illégalement. Comme je faisais avant.

— Il faut de l'argent pour cela.

Eddy enfourna d'un geste étudié une fourchette de riz dans sa bouche.

— Exactement, Prof. Exactement.

Peter se tenait à proximité d'un hangar, accompagné d'Eddy et de trois membres du gang Itami.

La façon dont les trois hommes faisaient rouler leurs muscles sous leurs imperméables effrayait Peter. Non, Eddy et lui ne jouaient pas dans la même division.

Leurs regards étaient tournés vers une piste de l'aéroport d'O'Hare. La banlieue d'O'Hare était très lumineuse, encore plus éclairée que celle de Chicago. Dans le froid, l'haleine des gangsters formait des arabesques rouges.

Ils étaient tous équipés d'Uzi, à l'exception de Peter qui préférait un pistolet Predator II, spécialement conçu pour sa main. Il s'était entraîné toute la semaine et s'en servait correctement. L'arme ruait comme une mule, mais pour Peter, le recul était négligeable.

Dans le ciel, un petit avion privé approchait. Il atterrit tranquillement et finit sa course en bout de piste. Comme prévu, un camion blindé l'y attendait.

Eddy avait affirmé à Peter que tout était en place. Rien ne pouvait foirer, aucun coup de feu n'allait être tiré. Les gardes étaient payés. Mais à la seconde présente, l'arme à la main, le vent glacé soulevant son manteau, Peter avait l'impression de faire un saut dans l'inconnu.

Les gardes transportèrent les caisses dans le camion. Peter admira le mouvement de leurs muscles, laissant soudain son esprit dériver. Il avait passé tant de temps à décoder les secrets de la vie, et la vie se déroulait devant lui. C'était l'ADN qui permettait à ces hommes de porter ce chargement de peaux. L'ADN qui avait rendu possible qu'un chasseur les tire. L'ADN qui donnait au pilote la compétence de contrôler son appareil,

l'ADN qui avait aidé quelqu'un, il y a très longtemps, à le concevoir. L'ADN qui...

— Hé, Prof, souffla Eddy, la voix dure.

— Ouais ?

Peter sortit de sa rêverie et vit le camion rouler sur la piste. L'avion s'envolait déjà vers une autre destination.

— Tu ne vas pas me lâcher, dis ?

— Non. J'étais perdu dans mes pensées.

— Fais gaffe. Le crime, le crime, n'est pas une profession propice à l'introspection. Il est temps de sortir ton arme. Arme.

Les trois gangsters disparurent dans la nuit, se mettant en position.

Peter sortit son Predator et suivit Eddy sur la route qui menait au tarmac. Le camion ralentit et s'arrêta. Les portes de la cabine s'ouvrirent et deux gardes hilares en descendirent. L'un fit un signe presque amical à Eddy.

— Bien, le chargement est à vous, dit-il. Laissez-moi juste délivrer les hommes qui sont à l'arrière.

Peter se détendit. Contre toute attente, le plan d'Eddy allait marcher.

Eddy suivit le garde de l'autre côté du camion et Peter lui emboîta le pas.

— Et maintenant nous partons avec les peaux ? Comme ça ? souffla-t-il à son partenaire.

— C'est c'est ça. (Sur la droite, les phares du van de Go-Mo s'allumèrent.) Les mecs vont continuer jusqu'au dépôt, vont décharger les caisses devant tout le monde, signeront les bons d'entrée et de sortie. Et le lendemain, hop, hop, les peaux ne seront plus là. Ils penseront tous qu'elles ont été volées au dépôt. Volées au dépôt. Et nous serons à des kilomètres du lieu du crime...

Le garde ouvrit la porte arrière. Les phares du van illuminèrent l'intérieur du camion, révélant deux hommes. Le premier avait une vingtaine d'années, le second environ le double. Il tremblait, le visage terrifié.

— Nous avons un problème, dit le jeune.

Qu'est-ce qui se passe ? demanda Eddy.

— Jenkins n'est pas sur nos fiches de paie.

— Jenkins ? Jenkins ? répéta Eddy. Il n'y a pas pas de Jenkins.

— Oh, que si, répondit le jeune en montrant du pouce l'homme au visage apeuré. Là, à l'intérieur. Jenkins, ceci est un hold-up. Bienvenue.

Tout le monde se tut et regarda le garde.

Furieux, Eddy flanqua un coup de pied au camion.

— C'est ce stupide decker qui a merdé...

— Jenkins n'est pas au courant ? demanda le garde qui venait d'ouvrir la porte.

— Il m'a demandé pourquoi nous ralentissions, répondit le jeune. Il n'en avait aucune idée.

Peter ressentit soudain de la sympathie pour Jenkins. Le monde était en train de s'écrouler autour de lui. Il était pris dans un hold-up dont ses partenaires étaient complices...

— Qu'est-ce qu'on fait ? reprit le jeune garde.

— Écoute, dit Eddy en se tournant vers Jenkins. Nous avons un problème. J'aimerais te faire une offre. Offre.

Jenkins était trop terrifié pour parler. Go-Mo sortit du van et s'approcha d'Eddy.

— On ne peut pas lui faire confiance. Regarde-le...

Eddy jeta un coup d'œil à Jenkins, puis aux trois autres gardes.

— Et si nous arrêtons là ? demanda Peter.

Eddy le regarda, les autres gardes regardèrent Jenkins. Et Peter comprit qu'il n'y avait pas moyen de dire « on arrête ». Jenkins dénoncerait les autres gardes.

Eddy s'avança vers le camion, décidé à ignorer le trouble-fête, et mit la main sur une des caisses. Jenkins posa la sienne sur son arme.

Cet homme va peut-être mourir pour qu'Eddy récupère ces peaux, pensa Peter. Il imagina les balles déchirant le corps du type, leurs impacts le

secouant jusqu'à ce que le cadavre n'ait plus rien d'humain...

Go-Mo arma son Uzi.

— Lâche ton arme, dit-il à Jenkins.

Celui-ci s'exécuta et posa doucement son flingue sur le plancher du camion.

Peter se mordit les lèvres. Pourquoi Jenkins ne faisait-il pas semblant ? Pourquoi n'acceptait-il pas de jouer le jeu, de prendre l'argent ? Il serait toujours temps de dénoncer ses collègues...

— Bon, on ne va pas rester plantés là une éternité, dit Eddy aux gardes.

Quelque chose avait évolué dans leur attitude. Ils étaient en train de changer d'avis, Peter le sentait. Quel que soit l'appât du gain, ils hésitaient à laisser leur collègue se faire massacrer par des gangsters.

Eddy baissa sa voix d'un ton, son débit de plus en plus saccadé :

— Écoutez. Il n'y a que deux solutions, et aucune n'est plaisante. Plaisante. Je vais les résumer rapidement. Ou on descend ce type ou toute cette histoire se finit en bain de sang.

Le cou d'Eddy se tordait sous les tics. Peter espéra que le corps de son ami n'allait pas le lâcher. Il suffisait d'un petit détail pour que tout bascule...

— Je ne suis pas sûr que tuer Jenkins..., dit le premier garde.

— Avons-nous le choix ? demanda le second.

— Je ne sais pas..., dit le troisième.

— Votre indécision parle pour vous, dit Go-Mo.

Son arme se mit à aboyer. Le troisième garde s'écroula, la tête transformée en un magma sanguinolent.

— À terre ! hurla Eddy en plongeant vers l'asphalte.

Peter voulait bouger, mais il n'avait plus de jambes. Les hommes d'Itami ouvrirent le feu, les balles se fichant dans le métal du camion comme une nuée d'insectes. Quelque chose se débloqua en Peter, qui, par instinct plus que par réflexe, se jeta à terre du côté opposé aux gardes et roula sous le véhicule.

À sa droite, il voyait les pieds des deux gardes, protégés par le camion. Tournant la tête, il aperçut Go-Mo et Eddy en train de ramper vers le van. L'un des gardes fit deux pas vers l'arrière et tira. La jambe droite d'Eddy fut prise d'un violent soubresaut... Peter hurla, il ne voulait pas qu'Eddy souffre, il roula au bord du camion, leva son Predator et appuya sur la détente. Une fois. Deux fois.

Les balles transpercèrent le pelvis du garde et ressortirent par ses épaules. Il ne sut jamais ce qui l'avait touché.

Surpris par les détonations, le second reprit ses esprits et aligna Peter. D'un coup d'épaule, celui-ci roula à nouveau sous le camion. Les balles frappèrent l'asphalte à quelques centimètres de sa tête.

Il ne pensait plus qu'à une chose. Rentrer chez lui. N'importe quel chez lui, celui de son père, le sien, celui d'Eddy.

Juste rentrer chez lui.

Le garde s'écroula dans le tonnerre d'un tir de pistolet-mitrailleur.

Les balles avaient transformé son visage en une nature morte de chair et de sang. Peter tourna la tête et vit Go-Mo, illuminé par un grand sourire. Il ne voulait plus rien entendre. Il ne voulait plus de détonations, plus de morts. Comme pour exaucer son vœu, le silence retomba.

Pas pour longtemps. Le sourire de Go-Mo resta imprimé sur son visage tandis qu'il se faisait couper en deux par un tir d'arme automatique.

Jenkins. À l'intérieur du camion, Jenkins jouait Alamo. La panique serra l'estomac de Peter. La mort n'était rien à côté du déchaînement de violence qui l'accompagnait.

Eddy était à l'abri sous le van. Les gangsters tentèrent de bouger, mais Jenkins les maintenait à distance. L'un d'eux hurla et s'écroula. Il tenta de ramper à l'abri, mais Jenkins tira à nouveau. L'homme poussa un hurlement et retomba, immobile. Ses deux compagnons avaient compris et ne se montrèrent plus.

La sécurité va arriver d'un instant à l'autre, pensa Peter. Il réalisa que tant que Jenkins était vivant, lui-même serait en danger de mort. Eddy était cloué sous le van, les deux gangsters pris au piège. Peter n'avait aucune envie de quitter son abri, mais il n'avait plus le choix. Il roula de côté. Un

vertige menaça de le saisir, mais il s'obligea à se concentrer et avança vers l'arrière du camion, le Predator à la main.

Il jeta un coup d'œil discret.

Rien.

Jenkins sortit la tête et regarda en direction des gangsters. Il tournait le dos à Peter. Il fallait tirer maintenant... Malgré tous ses efforts, l'adolescent ne put se résoudre à agir.

Jenkins sentit quelque chose et se retourna. Leurs regards se croisèrent ; Peter lut les pensées de l'homme. *Tuer ce troll*. Il savait que c'était trop tard, mais il essaierait quand même...

Peter appuya sur la détente.

La balle du Predator fracassa le crâne de Jenkins, éclaboussant les parois du camion avec sa cervelle. Son corps roula aux pieds de Peter.

Une vague de chaleur l'envahit. Il avait gagné. Il avait failli mourir, mais il s'était battu et il avait gagné.

Il tomba à genoux et, malgré la montée d'adrénaline, vomit tout ce qu'il pouvait sur les bottes de Jenkins.

Billy riait aux éclats derrière son bureau, les larmes lui coulant sur les joues. Eddy était également hilare.

Peter le regardait, souriant, mais sûrement pas jovial.

Eddy avait passé son haut-le-cœur final sous silence.

— La sécurité avait entendu les coups de feu et elle était en chemin... mais nous sommes montés dans le van et sortis par la grande porte, comme prévu.

— Bien, approuva Billy. L'enfer a éclaté, mais vous vous en êtes sortis indemnes. Et vous avez ramené les peaux. *Cool*. Très *cool*. (Il se leva et serra la main d'Eddy.) Félicitations. M. Itami sera impressionné. Quant à toi, Prof, mes hommes ne tarissent pas d'éloges à ton égard. Tu es un vrai guerrier.

Ce n'est pas vrai..., pensa Peter. Mais il se tut. Même pour de mauvaises raisons, le sourire de Billy lui faisait chaud au cœur.

— Et ta jambe, Eddy ?

— Réparée par ton magicien. Magicien.

Billy observait Peter en silence.

— Tu as le visage sérieux, dit-il finalement. J'aime ça. J'ai un emploi pour toi si tu veux. Que dirais-tu de devenir mon garde du corps ?

Quoi ?

— Quant à toi, continua-t-il en se tournant vers Eddy, tu seras un de mes lieutenants. M. Itami me laisse augmenter mon équipe, et je vous veux avec moi. Vous savez y faire, vous connaissez la rue. C'est bien. Et maintenant, la fête !

Ils achetèrent un costume pour Peter. Après s'être entassés dans la Nightsky de Billy, ils foncèrent dans un grand magasin dont ce dernier connaissait le propriétaire. Un vendeur et un tailleur les attendaient. À part ça l'endroit était vide.

À vrai dire, il était même fermé.

— Tu seras nettement plus efficace qu'un gorille classique, dit Billy en regardant Peter, qui se laissait prendre ses mesures. Je ne veux pas d'un garde du corps qui ne sache que se battre. Si une bagarre éclate près de moi, je suis déjà mort. Tu dois me protéger, pas tirer ton arme à tout bout de champ. C'est une question d'attitude. Si quelqu'un me regarde bizarrement, toi, tu lui rends son regard. Et tu lui fais comprendre qui est le plus fort. Tu as saisis ?

Peter scruta le visage de Billy. Il n'avait pas la condescendance habituelle des humains envers les trolls. Il voulait établir un rapport de confiance. Peter ne put s'empêcher de sourire.

— Oui.

— Donnez-moi une demi-heure, dit le tailleur.

— Ça te va ? demanda Billy.

Peter sourit à nouveau et regarda le petit tailleur, un humain. Son regard l'implorait.

— Oui... Ça va.

Le tailleur poussa un soupir de soulagement.

Peter commençait à apprécier la situation.

Au bout de vingt-neuf minutes, le costume fut achevé. Peter se regarda dans le miroir. Il était toujours massif, mais, plus... adulte. Plus humain. Pendant des mois, il s'était recroquevillé sur lui-même. Il se redressa. Ses mains énormes sortaient des manches sombres, son visage, tout en dents, jaillissait du col.

Il assurait comme une bête.

Ils s'entassèrent à nouveau dans la limousine. Comparé aux événements de la veille, c'était le paradis. Il y avait de la musique, Billy avait ouvert le

bar, et riait avec Eddy. Peter se prit à sourire.

— Ah... Le Prof peut donc aussi éprouver de la joie ? s'exclama Billy.

Une pensée traversa l'esprit de Peter. S'il obtenait cette position, c'était parce qu'il avait tué Jenkins. Bien. Maintenant que Jenkins était mort, autant faire avec.

La limousine s'arrêta devant une boîte, à quelques blocs du *Crew*. Les projecteurs lançaient des colonnes de lumière vers le ciel nocturne.

— Ça vient d'ouvrir, dit Billy. C'est le repaire de tous les nouveaux techniciens de la simsense. (Il se pencha vers Peter :) Ce soir, c'est le test. On va voir comment tu te comportes.

— Oui, monsieur. Oui, Billy, répondit Peter avec son sourire stupide.

— Super ! T'es super. Mais n'oublie pas : le regard. Pour me protéger.

Jenkins. C'était Jenkins ou lui. Peter s'imagina la veille, l'arme à la main.

— Très bien, sourit Billy. On y va.

Une longue file attendait devant les portes. Eddy et Peter sortirent, Billy resta dans la Nightsky.

— Fais passer le chef. Il est important. Il faut que la foule le comprenne.

Peter regarda les petites personnes qui se trouvaient devant lui. Sa taille et sa force ne lui semblaient plus des désavantages. Billy lui avait donné l'autorité qui lui permettait d'utiliser ses talents naturels.

Il avança vers la file d'attente. Le tissu du costume glissait merveilleusement contre sa peau. Les gens ne mirent pas longtemps pour comprendre qu'un troll marchait sur eux d'un air décidé. La foule se dispersa...

... Pour révéler deux vigiles armés de bâtons électriques. L'un appelait déjà des renforts dans son micro. Mais Peter ne voulait pas se battre, juste les impressionner. La force que Billy lui avait donnée commençait à disparaître. La peur paralysa ses bras, ses mains. Il tenta de fermer le poing, mais en fut incapable...

Billy approcha, rallumant l'étincelle qui s'éteignait.

— Ce sont mes associés, dit-il. Prof et Eddy le Rapide.

Les gardes changèrent d'attitude en un instant :

— Monsieur Shaw ! Quel plaisir pour nous... Nous ne savions pas...

— Aucun problème, dit-il, enfonçant quelques *nuyens* dans la poche de leur costume. (Les deux vigiles lancèrent un sourire aimable à Peter.) Bonne soirée. Prof. Désolé. Vous savez, nous devons être prudents...

Billy était un ange descendu des cieux pour le réconforter de sa lumière divine. Il pénétra dans la boîte, Peter sur ses talons. Celui-ci gardait la tête haute et observait la foule. Billy était sous sa protection.

Et lui sous celle de Billy.

La musique martelait ses tympanes, les spots colorés virevoltaient. Un homme en veste de cuir se précipita vers eux :

— Monsieur Shaw... C'est un honneur. Par ici, s'il vous plaît.

Un escalier menait à une table circulaire qui offrait une vue panoramique sur le club.

Billy et Eddy s'installèrent. Peter pensa qu'en tant que troll et garde du corps, il devrait rester toute la nuit debout, mais il vit arriver quelques secondes plus tard deux hommes en train de porter une chaise à sa mesure.

— Alors ? lui demanda Billy.

Toute sa vie, il garderait ce souvenir.

— Super ! répondit-il enfin en riant. Merveilleux !

Jamais il n'avait ri de cette manière. Pas parce que la situation était comique, mais parce qu'il était heureux.

Peter se retourna vers Eddy et Billy qui souriaient de toutes leurs dents en le regardant. Sa joie les amusait.

Et ça aussi c'était bien.

Les mois passèrent.

Les policiers apprirent vite le nom de Prof et se mirent à le traiter avec respect. Les femmes, dans les boîtes de nuit, lui faisaient des clins d'œil,

parfois elles se frottaient contre lui. Il savait que c'était parce qu'il bossait avec Billy, mais il s'en moquait. C'était toujours mieux que les rues ou que la maison de son père.

Peter s'installa dans un appartement et Eddy fit de même.

De temps en temps, Peter appréciait tellement la vie qu'il en oubliait ses recherches. Mais Eddy avait institué le mercredi soir comme « soirées culturelles ». Chaque semaine, il arrivait les bras chargés de plats à emporter japonais, insistant pour que Peter lui raconte ses progrès.

Sans le dire, Eddy rappelait à Peter son désir de redevenir humain.

Le soir tombait.

— Certains gènes sont pleïotropiques, commença Peter. Ils peuvent affecter plusieurs caractéristiques. Je crois que le gène métahumain est pleïotropique. S'il est dans le corps et que l'environnement magique l'active, il déclenche une réaction en chaîne. L'idée, c'est que j'ai les mêmes gènes pour les yeux que quand j'étais humain. Les mêmes gènes pour les bras, les doigts..., mais le gène métahumain les affecte tous. J'ai des yeux, mais ils sont plus gros et plus jaunes. J'ai une peau, mais elle est gris-vert, et plus solide. Le problème, c'est que je n'ai aucun moyen de vérifier cette hypothèse. Les travaux sur le génome métahumain ne seront pas terminés avant des années.

— Tu ne peux pas vérifier ça tout seul ?

— Non. C'est trop énorme. Il faudrait de l'équipement, du personnel. Il va falloir que j'attende que d'autres personnes le fassent. Cela prendra des années.

Les années passèrent.

La puissance du gang Itami se développa, ainsi que la position de Billy dans l'organisation. En s'élevant, il entraîna Peter et Billy avec lui.

— Peter, j'ai besoin d'un nettoyage, dit un jour Billy.

Peter avait buté trois personnes, mais jamais son chef ne lui avait demandé de tuer de sang-froid. Chacune de ces morts avait été justifiée par le combat que se livraient les gangsters. Tous connaissaient les règles.

— Qui ? demanda Peter.

— Cela fait-il une différence ?

Oui, cela en faisait une, mais il répondit néanmoins :

— Non, Billy.

— Bien...

Peter pénétra dans le bar en début de soirée. C'était le repère d'O'Maley, qui contrôlait l'industrie immobilière de Chicago. Il trônait au milieu du bar avec ses gardes du corps. Il n'y avait plus de syndicats, mais les ouvriers pouvaient toujours bloquer le travail, provoquer des accidents. Et M. Itami en avait assez. Il voulait que les constructions soient achevées dans les banlieues afin de commencer à commercialiser les puces illégales dans lesquelles il avait investi.

Il voulait que les riches puissent s'installer.

Deux brutes descendirent de leur tabouret et fixèrent Peter. Ils pensaient pouvoir prendre du bon temps avec un troll assez stupide pour s'aventurer chez eux.

Ils se trompaient.

Peter sortit son Uzi et flingua O'Maley d'une rafale. Le visage du gros Irlandais trahit un instant sa surprise. Puis il s'affaissa dans une mare de sang.

Les gardes bondirent, mais Peter avait déjà disparu, devenu soudain invisible.

Eddy conduisait la Tornado. Il ouvrit la porte arrière et Peter plongea à l'intérieur.

Le mage qui était assis à côté d'Eddy se pencha sur Peter, qui vit son reflet dans ses yeux argentés.

— Ça a été ? demanda Eddy.

La question déstabilisa le troll. Oui, ça avait été. Oui, O'Maley était mort. Eddy l'avait prévenu : le crime n'est pas une profession propice à l'introspective.

— Il est mort.

Peter continuait ses recherches.

Merkel découvrit la séquence des gènes métahumains dans les fœtus. Les théories postulant que les gènes avaient toujours été présents s'en trouvèrent renforcées.

Le père de Peter se fit débaucher de l'U.C. par une entreprise de biotechnologie de Chicago. Le professeur Landsgate fut engagé par l'Université de Northwestern. Peter avait envie de l'appeler, mais il ne savait pas ce qu'il pourrait lui dire. Il s'abstint.

Peter fêta son vingt-cinquième anniversaire. Il étudiait les secrets du corps humain. Il apprenait aussi à tuer. Sa vie suivait une double voie où biologie et crime étaient inextricablement liés.

— Ça ça ça va ? demanda Eddy en mâchouillant un morceau de calamar.

— Oui. Je réfléchissais...

— C'est bien, le Prof, ça.

— C'est tellement aléatoire. Quand un spermatozoïde rencontre un ovule, il n'y a aucun contrôle possible. Tellement de combinaisons...

— Et ?

— Et rien. Ça me travaille, c'est tout. Tuer quelqu'un, c'est exercer un contrôle. Je rentre avec mon flingue, et je suis le maître de la vie de cet homme. Si je le veux, j'arrête sa vie. C'est du travail d'horloger. Tu restes dans la voiture. Nous tuons un homme après l'autre. C'est planifié. Précis.

— C'est pourquoi nous sommes toujours vivants.

— Mais c'est ce qui me travaille. Pourquoi prendre une vie est-il plus facile que la créer ?

— Ce n'est pas si facile facile. Il y a toujours un risque. Comme les peaux à O'Hare...

— Mais... Non. Tu as raison. C'est comme ça... Mais tuer permet plus de contrôle.

- Plus de contrôle que quoi ?
- Que... Je ne sais pas... Que vivre...

Peter engagea des étudiants qu'il chargea de synthétiser les recherches des corpos et des universités. Une douzaine d'établissements suivaient la piste des gènes métahumains et Peter bénéficiait de tous leurs résultats.

Ses notes remplissaient à présent plusieurs boîtes de puces optiques.

Il n'essaya pas d'apprendre quelque chose sur son père.

Il n'était pas difficile d'éviter William Clarris. Au fil des années, les corpos s'étaient transformées en camps retranchés.

Mercredi soir. Eddy frappa à la porte.

— Je viens de lire les travaux du Cal Tech, lui raconta Peter. C'est spectaculaire. Il existe des gènes appelés « opérateurs ». Ils autorisent les gènes structuraux auxquels ils sont attachés à se déclencher. Ces gènes peuvent être bloqués par des protéines répressives. Ces répresseurs sont dans la cellule et s'ils s'accrochent au gène opérateur, celui-ci s'éteint. L'ADN ne transmet plus rien à l'ARN et c'est comme si la séquence ADN n'avait jamais été là.

— Uh-huh, dit Eddy. Mais si le truc, là, le répresseur, est toujours dans la cellule, comment le gène peut-il être en marche ? En marche ?

— Très bonne question. Le répresseur peut être lié par certains agents chimiques. Si le répresseur est occupé, il ne peut pas s'attaquer à l'opérateur. Il y a quatre-vingt ans, des biologistes français ont travaillé sur une bactérie, *Escherichia coli*. Le lactose contrôlait les gènes et l'opérateur produisait des enzymes digestifs. Quand la cellule digérait le lactose, cela réduisait son taux. Quand ce taux était trop faible pour désactiver le répresseur, le répresseur se liait à l'opérateur et le désactivait. La transmission des ordres s'interrompait et la cellule arrêtait de produire des enzymes digestifs, ce qui était le but recherché puisqu'il n'y avait plus rien à digérer. Si tu jetais une de ces *Escherichia* dans une fiole de lactose...

— Tous les gènes s'activeraient...

— Et resteraient activés.

— Comme si l’environnement avait changé.

— Comme la magie.

— Exactement. Mais c’était une bactérie. Nos cellules sont beaucoup plus compliquées. Les chercheurs ont passé des années à essayer d’en comprendre les contrôleurs. Mais Simpson, au Cal Tech, a conçu un modèle de croissance musculaire basé sur des opérateurs et des régulateurs. L’évolution du muscle change suivant la nourriture qu’on lui donne.

— Tu vas te procurer les puces ?

— Ouais...

— J’ai un nouveau boulot, lui dit Billy un autre jour.

Son sourire ne laissait aucun doute sur le fait que Peter ferait le travail, et le ferait bien.

Dans le bureau de Billy, Peter ne pensait jamais aux gens en termes de longues chaînes d’ADN. Ils n’étaient que des enveloppes de viande, des objets dont on pouvait se débarrasser.

— Qui ? demanda-t-il comme d’habitude, heureux de faire partie d’un ensemble.

Et un jour, Peter fêta son vingt-huitième anniversaire.

DEUXIÈME PARTIE

DÉCEMBRE 2052

DEVENIR

Peter détailla son reflet dans le miroir. Sa chair de troll lui faisait la même impression qu'un vieux pull. Confortable, mais un peu usé.

C'était bien lui.

Il secoua la tête. Non, ce n'était pas lui. Quelque part, enterré profondément, il y avait un adolescent qui s'était fait piéger par son environnement, qui avait été forcé de se transformer en brute. En assassin.

Mais comment ?

Il était seul. Chaque jour il promenait sa solitude à travers les rues, attendant quelqu'un, quelque chose, n'importe quoi, pour remplir le vide qui se creusait en lui.

Mais rien ne se passait.

Je dois redevenir humain. Le miroir lui renvoya un sourire plein de dents. Il avait enfin terminé le travail qu'il s'était fixé.

Trois puces étaient posées à côté du portable. Chacune d'elles était intitulée « Mon Traitement », chacune était une sauvegarde du travail qu'il avait achevé la nuit précédente.

Achévé pour de bon. Du moins, c'était ce qu'il pensait. Il fallait qu'il fasse relire tout ça par quelqu'un d'autre.

Il prit une douche, passa son plus beau costume, et enfila par-dessus un long cache-poussière, un cadeau d'Eddy. Le vêtement était pare-balles, ce qui l'alourdisait un peu, mais pour un troll, le poids ne faisait pas problème.

Il appela Eddy pour qu'il lui serve de chauffeur.

En bas, l'air glacial gela l'arme qui reposait sous son aisselle. Son haleine se figea un instant et tourbillonna devant son visage avant de

disparaître.

Il entendit un crissement de pneus en haut de la rue et aperçut la Westwind d'Eddy slalomant dans le carrefour de Broadway. Il dépassait largement la vitesse limite, et préféra terminer sa course sur le trottoir pour éviter le trafic.

Un instant, Peter se demanda s'il allait monter. Ces dernières années, le système nerveux de son ami s'était plus que dégradé. Les seuls moments où il semblait heureux, c'était quand il conduisait à tombeau ouvert... Mais jamais Eddy n'avait eu d'accident, et il continuait à rouler.

La Westwind s'arrêta devant Peter dans un affreux crissement de freins. La vitre s'abaissa.

— T'es prêt prêt prêt ?

Peter ouvrit la portière et s'installa sur le siège arrière, les genoux sous le menton.

— Où on va ? Où on va ? Où on va ?

— Au *Crew*.

— Un rendez-vous ? Avec Itami ? Un rendez-vous avec Itami ?

Eddy engagea la première et lança la Westwind dans un tête-à-queue. La manœuvre faillit se terminer dans une voiture de la Métro Police. Par la vitre fumée, Peter vit le gyrophare s'allumer puis s'éteindre presque instantanément.

J'ai le bras long, pensa-t-il.

Eddy lança son bolide dans les rues presque désertes de Chicago. La météo pouvait changer d'un instant à l'autre et un manteau de neige recouvrir la ville. En une heure, Peter et Eddy eurent rejoint le quartier ouest.

Le quartier ouest où les demeures étaient énormes et où les *nuyens* des simsenses coulaient à flots.

Eddy s'arrêta.

— Merci, mec, dit Peter en sortant de la voiture.

— Pas de problème, pas de problème, pas de problème, répondit Eddy, secouant violemment la tête. J'aime bien conduire. J'aime beaucoup ça.

J'adore ça.

— Oui, j'ai remarqué.

Au fil des années, Eddy et Peter s'étaient éloignés, probablement parce qu'Eddy avait sombré à mesure que le troll grimpait dans la hiérarchie. Peter n'avait pas été sans remarquer le fond de tristesse dans les yeux d'Eddy. Mais même s'ils se voyaient moins souvent, il ne lâcherait pas son ami. C'était Eddy qui lui avait mis le pied à l'étrier et il ne l'oublierait jamais.

Le *Crew* avait bien changé depuis que les deux copains y avaient rencontré Billy. L'endroit avait pris du galon. Avec le boum de l'industrie du simsense à Chicago, où le système avait été inventé, la ville vivait une sorte d'âge d'or.

Le simsense s'était répandu dans le monde entier, y créant une petite révolution. Désormais, tout le monde pouvait se brancher sur des émotions préenregistrées, ressentir, au choix et pour un prix modique, ce que cela faisait de tomber d'un avion, d'embrasser un top-model, de vivre une grande aventure. Itami avait investi son argent avec sagesse, répartissant ses activités entre opérations interdites et affaires tout à fait légales.

À chaque fois que Chicago devenait plus puissant, Itami montait d'un cran.

Le *Crew* sentait l'alcool et le tabac. Le soir, les lieux seraient aérés, avant d'être chargés de parfums par les stars qui envahiraient les lieux.

— Hé, c'est le Prof ! hurla Max, le pilier du *Crew*.

L'homme n'avait qu'un but dans la vie : s'asseoir et attendre que quelqu'un de connu franchisse les portes.

— Salut, Max, dit Peter avec un sourire imbécile.

Cela l'amusait beaucoup de faire croire à Max qu'ils étaient les meilleurs amis du monde. Ce jour-là, il était accompagné par un gentleman à l'air pincé que Peter n'avait jamais vu auparavant.

— Monsieur Garner, dit Max avec un large mouvement du bras. Je vous présente le Prof.

Garner s'obligea à sourire, mais l'inquiétude se peignit sur son visage. Il avait d'abord dû supporter Max, et maintenant on lui présentait un troll.

— C'est un... c'est un... heu... plaisir... de vous rencontrer, Monsieur Garner, dit Peter, gardant sa personnalité de « troll stupide ».

— N'est-il pas génial ? dit Max en riant.

Monsieur Garner lui sourit poliment.

La porte s'ouvrit et Billy apparut :

— M. Garner, si vous voulez bien vous donner la peine. Toi aussi. Prof.

— *So Ka*, Billy.

Le japonais du troll faisait toujours rire Billy. Mais cela ne gênait pas Peter parce son chef ne se moquait jamais vraiment. L'elfe devenait de plus en plus beau au fil des années. Peter lui envoyait les nombreuses femmes, plus magnifiques les unes que les autres, qui avaient partagé son lit.

À plusieurs reprises, Billy avait proposé de lui arranger quelque chose, mais Peter avait toujours refusé. Bien qu'il ne l'exprimât pas ouvertement, sa réponse était : « *Pas dans ce corps. Pas avant que je sois redevenu humain.* »

M. Itami était assis au centre de la piste de danse. Ses fils, Arinori et Yoake se tenaient debout derrière lui, un de chaque côté. Leurs visages étaient des masques d'indifférence. Comme Peter, ils portaient des armes sous leurs vestes.

Peter s'arrêta à deux mètres de la table, assez près pour entendre, mais pas assez pour s'imposer.

Billy offrit une chaise à M. Garner, qui s'assit avec nervosité.

Peter pouvait maintenant observer Garner à loisir. L'homme ressemblait à un cadre supérieur classique. Un « corpo ». Ce devait être la première fois qu'il traitait ce genre d'affaires : une couche de sueur, sur son front, accrochait les spots de couleurs qui éclairaient l'endroit. Il avait été placé – *volontairement*, pensa Peter –, en plein centre de la piste de danse. L'effet était simple mais efficace : l'homme se trouvait en position d'infériorité, dans un endroit où aucun coin d'ombre ne lui permettait de se dissimuler.

Peter était également nerveux. C'était la première fois qu'il assistait à une réunion présidée par le vénérable et puissant chef du gang. Il avait déjà rencontré Itami, il lui avait parlé, mais jamais il n'avait participé ainsi à sa cour.

Bien qu'il soit né à Chicago, Itami conservait quelques caractéristiques japonaises. Peter avait souvent du mal à savoir ce qu'il mijotait.

Pour l'instant, il attendait, les mains croisées sur les genoux. Le silence perdura une bonne minute avant que Garner prenne la parole :

— Bien... Je crois, hum... je crois qu'Amij doit être tuée, finit-il par dire.

Amij ? Le nom était familier à Peter, mais il ne parvint pas à le situer.

Itami garda le silence.

— Kathryn Amij, dit M. Garner.

Peter se souvint. Kathryn Amij. Le directeur général de Cell Works, la compagnie qui employait son père.

— Votre raison ? dit M. Itami.

Le son de la voix d'Itami détendit très légèrement Garner.

— Elle a permis à un de nos chercheurs les plus importants de s'échapper pour rejoindre une autre corpo. Elle l'a aidé à briser son contrat et à disparaître. J'ai récemment découvert qu'elle faisait rechercher cet homme, le professeur William Clarris, en donnant de faux renseignements à notre équipe de sécurité.

Son père avait disparu ?

Le cœur de Peter se mit à battre la chamade. Il avait espéré envoyer ses recherches à son père. Il les aurait confirmées. Son père... Peter n'arrivait pas à trouver les mots justes. Il regarda Billy, qui lui sourit avec confiance.

C'était William Clarris qu'il aurait voulu voir sourire ainsi.

— Monsieur Garner, dit Itami. Kathryn Amij est la petite-fille du fondateur de Cell Works. Elle avait cinq ans quand sa famille a déménagé d'Amsterdam à Chicago. Sa loyauté envers l'entreprise fait la fierté de ses employés. (Il laissa sa phrase s'éteindre doucement.) Vous avez, j'en suis sûr, toutes les preuves nécessaires pour étayer vos accusations.

— Bien sûr, Monsieur Itami. Notre sécurité a découvert qu'Amij avait pris contact avec un intermédiaire nommé Zéro-Un-Zéro. Elle l'a sans doute utilisé comme informateur.

— Je suppose que tous vos cadres ont, à un moment ou à un autre, employé les services d'un informateur pour qu'il fasse office d'intermédiaire dans certaines affaires...

— Oui, Monsieur Itami. C'est pour cela que nous avons, à Cell Works, notre propre réseau d'informateurs. Zéro-Un-Zéro n'est pas lié à Cell Works. Kathryn Amij est allée chercher un étranger.

Peter observait M. Itami. Le chef de gang leva un sourcil :

— Quoi d'autre ?

— Deux choses, dit Garner, heureux d'avoir éveillé l'intérêt d'Itami. Elle se conduit de manière très étrange depuis la mort de son fiancé. Sa réputation dans l'entreprise et ses liens familiaux la protègent, mais n'importe qui d'autre se serait fait renvoyer...

— Renvoyer ? demanda Itami.

— Renvoyer. Elle assure ses fonctions, mais de manière apathique. Avec son salaire...

— Elle est peut-être en deuil, suggéra Itami avec une pointe d'impatience.

— Sa position la rend pratiquement intouchable. Si elle dérobe des dossiers, comme je le pense, nous n'arriverons jamais à le prouver de l'intérieur de Cell Works. Kathryn Amij est trop puissante et trop protégée... Ce qui veut dire que Cell Works, qui est pour vous une source majeure de revenus, pourrait se retrouver rapidement à l'abandon.

— Ce serait une raison suffisante pour la tuer, monsieur Garner. Mais je ne vois là aucune preuve de sa culpabilité. Vous n'avez avancé que des suppositions. Je crois que vos motivations sont égoïstes. Si Kathryn Amij disparaissait, vous seriez en bonne position pour devenir directeur général. Et comme vous l'avez fait remarquer, sachant ses protections, sa mort est la seule solution pour que vous parveniez à vos fins. Néanmoins, nous étions nous-mêmes intrigués par miss Amij. Nous gardons un œil sur nos investissements. Nous avons mené notre enquête et nous avons découvert les preuves de sa faute. Nous allons nous occuper de cette affaire. Et nous userons de notre influence pour faire en sorte que vous occupiez le poste d'Amij.

Peter sentit sa poitrine se serrer. Il comprit soudain pourquoi il était présent à cette réunion.

Tous ceux qu'il avait tués sous les ordres de Billy faisaient partie du jeu. De leur jeu, celui des criminels, des gendarmes et des voleurs. Mais pour autant que Peter sache, cette Kathryn Amij était sans doute innocente.

Pourtant, il était sûr qu'Itami allait lui demander de la tuer.

— Merci, dit Garner avec un petit hoquet. Merci, Itami-*san*.

— Une petite chose encore, dit M. Itami, levant la main. Vous nous vendrez la moitié de vos actions de Cell Works à un tiers de leur prix.

— Hein ?

— Ne m'avez-vous pas entendu ? Ou n'avez-vous pas compris ?

— Monsieur Itami...

— Acceptez-vous ?

Garner regarda autour de lui. Aucune échappatoire.

— D'accord. J'accepte.

— Très bien. Nous avons terminé. Billy va vous reconduire.

Garner se leva et Billy lui désigna la porte. Quand elle se referma, M. Itami s'adressa à Peter sans le regarder :

— Alors, qu'en pensez-vous, Professeur ?

— Cet homme ne savait pas de quoi il parlait jusqu'au moment où vous lui avez annoncé que vous étiez au courant.

— Oui. Et que pensez-vous de votre présence ici ?

— J'aime bien l'endroit, Itami-*sama*.

— Non, répondit Itami en souriant. Je veux dire, que pensez-vous de votre présence à cette réunion ? C'est la première fois que vous êtes convié à une telle assemblée.

— Oui. Je suis très honoré.

— Vous allez tuer Kathryn Amij.

Peter ne savait pas quoi dire. Il choisit la vérité :

— Mais, Itami-san, je ne peux pas faire cela. C'est... une civile. Ce n'est pas sa guerre.

Un silence glacial tomba. Peter se dit qu'il ne quitterait jamais la pièce vivante.

Curieusement, Billy parut le plus secoué. Il leva la main vers M. Itami, demandant silencieusement une minute pour tout arranger.

Il traversa la salle, attirant Peter à l'autre extrémité.

— Écoute, Prof, murmura Billy, ce n'est pas une plaisanterie. Ou tu le fais, ou tu vas au-devant de gros problèmes. Et moi aussi.

Peter regardait ailleurs. Il n'avait jamais rien refusé à Billy.

— Je ne peux pas.

— Je ne me suis pas bien fait comprendre. Tu ne sais peut-être pas ce que « gros problème » signifie... Tu n'as pas le choix. Tu piges ? Quand M. Itami demande quelque chose, il l'obtient.

— Je n'ai pas entendu la preuve.

— Comment ?

— La preuve. Que la femme a aidé l'homme à rompre son contrat.

— Ce n'est pas ton problème, Prof. Mais Garner a dit la vérité. Nous avons vérifié. Tout est vrai. Et nous voulons qu'elle meure pour pouvoir mettre Garner à sa place. Il est faible. Il sera une marionnette parfaite pour M. Itami. C'est ce que nous voulons à Cell Works. Nous désirons qu'il prenne le contrôle. Nous avons déjà envoyé des hommes à la recherche de Clarris. Quand nous l'aurons retrouvé, nous le livrerons à Garner qui le ramènera à Cell Works. Garner sera un héros. Tu tues Kathryn Amij. C'est aussi simple que cela. Et nous avons gagné.

Peter hésita. Billy le remarqua :

— Ils te tueront. Tu comprends, Peter ? Et je ne pourrai rien faire pour toi.

Peter pensa à Jenkins, le garde d'O'Hare qui avait refusé de mentir. Peter était plus intelligent que lui.

— D'accord, Billy, dit-il. Je le ferai.

Les étoiles scintillaient dans la nuit.

Eddy conduisait Peter au cœur de l'Elevated, le quartier sud de Chicago, devenu le paradis des hommes d'affaires et des familles riches après la destruction du Loop. Les promoteurs avaient abandonné le quartier après la chute des tours, et les squatters et les goules en avaient fait leur refuge.

L'Elevated devenu à la mode, ceux qui y possédaient du terrain s'étaient d'un coup retrouvés riches.

Par les vitres de la Westwind, Peter observa le monorail qui serpentait à quelques dizaines de mètres au-dessus du sol. Les pylônes, les rails et même les trains lançaient des reflets argentés. Les lumières du quartier portaient à des kilomètres à la ronde. Un pays enchanté que la plupart des habitants de Chicago ne pouvaient qu'observer de loin...

Dans les rues couvertes de neige, les fenêtres illuminées des maisons parlaient de chaleur, de sécurité et de familles unies. Peter se mordit les lèvres. Son père avait sans doute une villa par là...

Avait eu. Rompre son contrat, en 2052, était un crime grave. Sans doute était-il terré dans un laboratoire souterrain, quelque part...

Dans les jardins, des enfants avaient fait des bonhommes de neige. Une jeune fille emmitouflée rêvassait sur un banc. Peter aurait sans doute vécu dans pareille maison s'il n'était pas devenu un troll...

— C'est vraiment joli c'est vraiment joli par là.

— Ouais. Dépêche-toi. Je veux être à l'intérieur avant qu'elle arrive.

Ils garèrent la Westwind le plus loin possible de la lueur des réverbères, et se dirigèrent vers la porte arrière de la maison. Eddy sortit sa trousse et utilisa ses talents. En quelques minutes, la porte fut ouverte.

Rapide... mais pas autant que certains des jeunes pickpockets dont Billy louait les services. Eddy leva la tête, attendant des compliments.

— Bon travail, dit Peter en souriant. T'es toujours le meilleur. Maintenant installe-toi dans un coin et attends-moi.

Eddy fila dans la nuit. Peter entra et se retrouva dans la cuisine. Une lumière bleutée illuminait faiblement la maison. Peter regarda autour de lui, notant que tout était impeccablement rangé. Une douzaine de couteaux pendaient sur les murs, leurs lames si brillantes qu'il se demanda si elles avaient jamais servi. Des fleurs en plastique (elles n'émettaient pas de chaleur) trônaient dans un élégant vase bleu, assorti aux chaises, au carrelage, au papier peint.

D'une certaine manière, la pièce était aussi vide que sa petite chambre.

Dans le hall d'entrée, une porte donnait sur la salle à manger, une autre sur un bureau. Un escalier grimpait au deuxième étage. Tout était beau mais froid, comme en attente.

Des panneaux de verre décoraient les murs. Peter s'approcha de l'un d'eux et appuya sur un interrupteur. Une lumière s'alluma derrière la vitre, et il se pencha, fasciné. La lampe éclairait une miniature : un petit salon, sculpté jusqu'au moindre détail. La cheminée, les chaises en bois avec de petits coussins, les peintures, pas plus grandes que son ongle... Un minuscule bouddha en jade reposait sur la table.

Le travail était magnifique. Peter chercha des personnages, mais il n'y en avait pas. Il alluma les deux autres panneaux. L'un révéla une cathédrale, l'autre une vieille cuisine anglaise. Leur beauté et leur précision étaient presque magiques... Mais il se souvint de la raison de sa présence et éteignit les lampes. S'approchant de la fenêtre, il jeta un coup d'œil à l'extérieur. Personne. Kathryn Amij ne reviendrait pas avant une vingtaine de minutes. Du moins si les infos recueillies par Billy étaient exactes.

Il décida de s'installer à l'intérieur de son bureau. L'expérience lui avait appris, en cas d'embuscade, que la meilleure manière était de s'asseoir dans un coin. Attendre la cible près de la porte était dangereux ; la victime pouvait se jeter dehors. L'attaquer au moment où elle fermait le battant revenait à prendre le risque qu'elle se débatte et qu'elle crie. L'instinct reprenait le dessus...

Trouver quelqu'un calmement assis sur une chaise était plus déroutant. La cible ne savait plus quoi faire. Devait-elle crier ? S'enfuir ? Appeler à l'aide ? Incertaine de la marche à suivre, elle attendait que le tueur parle, lui laissant faire le premier pas.

Cela rendait les choses tellement plus faciles...

Peter pénétra dans le bureau et alluma une petite lampe. Un ordinateur, des étagères couvertes de boîtes de puces et de livres. L'histoire de l'Europe, les récentes théories économiques. Un monde fonctionnel.

Il s'approcha d'un placard et ouvrit la porte.

Le désordre le surprit. Comparé au reste de la maison, le – relatif – fouillis était étonnant. Curiosité éveillée, Peter s'agenouilla et trouva un projecteur holographique. Il le prit, ainsi qu'une poignée de cartes, et les posa sur le divan à côté de la table. Il prit une carte au hasard (datée du 18/7/20) et la mit dans le projecteur.

L'image d'une petite fille rousse au sourire éclatant flotta dans la pièce. La gosse était devant un ordinateur, les mains sur les touches, regardant l'appareil avec des yeux pétillant de malice. Elle devait avoir sept ans.

Il prit une autre carte, datée de 2035. Kathryn était sur un cheval, en train de sauter une haie. Ce n'était plus une petite fille, mais une préadolescente qui promettait d'être très jolie. Il en dénicha une autre – 2039 – et la glissa dans l'appareil. Le changement brutal d'apparence le surprit. Elle devait avoir quinze ans, et elle était très maigre, le visage presque hagard. *Dépression*, pensa-t-il. *Anorexie*. Une carte de l'année suivante la montrait sur un lit d'hôpital. Encore plus maigre.

Peter reposa doucement les holos. Tout être avait une fêlure secrète. Avoir découvert celle de Kathryn Amij la rendait plus proche de lui. En quelques images, il avait l'impression d'avoir vu se dérouler l'histoire d'une vie. Il prit une carte plus récente...

Et entendit le bruit de la porte automatique du garage.

En quelques secondes, il eut rangé les holos et fermé la porte du placard. Pour une raison qu'il avait du mal à analyser, il n'avait pas envie qu'elle le découvre en train de fouiller dans ses affaires. Il referma la porte, éteignit la lampe et s'installa confortablement sur le divan.

Il y eut un bruit à la porte, puis l'entrée s'éclaira. Il jeta un coup d'œil à son ordinateur – elle allait sûrement venir lire son courrier.

Des pas se dirigeant vers le bureau... La jeune femme poussa la porte, alluma la lumière, vit Peter et se figea. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Sa main se crispa sur la poignée.

Elle était très belle. Quelle qu'en ait été la durée, la dépression de sa jeunesse était passée. Il ne s'agissait pas d'une des beautés standards qu'affectionnait Billy, mais de quelqu'un de moins parfait, de plus émouvant. Ses cheveux roux tombaient presque jusqu'au bas de son dos. Elle était grande – grande et forte comme une fille du Texas.

Elle portait une veste verte et une jupe qui lui couvrait les genoux. La courbe de ses cuisses...

Incroyable ! Peter croyait que le désir était mort en lui depuis des années.

Il remarqua aussi, par réflexe, qu'elle ne portait pas d'arme.

— Bonjour..., articula-t-elle finalement. En quoi puis-je vous être utile ?

— Miss Amij, dit-il en souriant. Accepteriez-vous de vous asseoir ? Il faut que je vous parle.

— C'est à quel sujet ?

Peter désigna son arme.

— S'il vous plaît.

Elle posa une main sur son ventre, et sa respiration se raccourcit.

— Oh !

— S'il vous plaît...

La jeune femme se rapprocha du bureau et s'assit lentement. La voir bouger augmenta le trouble de Peter, qui s'obligea à se concentrer.

— Miss Amij, j'ai été envoyé ici pour vous tuer.

Il se fustigea mentalement. Il y avait de meilleures entrées en matière.

— Vraiment ?

L'expression de la jeune femme ne révélait rien, mais il crut voir une lueur passer dans ses yeux. Son esprit était au travail, en train de monter des plans, de chercher des échappatoires.

Il l'aimait bien.

— Il y avait cet homme qui travaillait pour vous..., le professeur Clarris.

— Oh !

— Oh ?

— Oh ! Vous savez : une exclamation de surprise.

Il sourit.

— Il y a de cela quelques semaines, le professeur Clarris a été enlevé de Cell Works par des mercenaires travaillant pour un employeur inconnu.

— Oui, dit-elle, penchant légèrement la tête sur le côté.

— Vos forces de sécurité ne parviennent pas à reconstituer ce qui s'est passé. Elles pensent que les mercenaires ont obtenu des informations de l'intérieur... Des informations auxquelles Clarris lui-même ne pouvait pas avoir accès.

— Oui.

— Vous l'avez aidé à s'enfuir.

— Oui.

Peter fut surpris. Pas de dénégaration. Juste : oui.

— Pourquoi ?

— J'avais mes raisons.

— Puisque je suis pour vous tuer, verriez-vous un inconvénient à me les exposer ?

— Oui.

Peter secoua la tête d'un air las.

— Vous avez trahi votre corporation. Une société fondée par votre grand-père. Mon employeur, qui est un actionnaire important de Cell Works, a une éthique très traditionnelle, basée sur les valeurs orientales.

Une telle conduite le choque énormément. De plus, si vous mourrez, un dénommé Garner a une bonne chance de devenir directeur général à votre place...

L'information la dérouta quelques secondes.

— Garner... Garner, répéta-t-elle d'une voix plus ferme.

Oui. Garner. Mon employeur l'aide à rechercher le professeur Clarris, pour qu'il le ramène comme un trophée à votre compagnie. Quand il aura obtenu le poste de directeur général, mon patron sera, de fait, celui de Cell Works...

Les yeux de Kathryn détaillaient les lattes du plancher, sa main droite étreignant l'accoudoir de la chaise. Les choses commençaient vraiment à aller trop vite pour elle.

— Qui êtes-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire, répondit Peter, se levant. Mais maintenant que vous m'avez écouté sans protester, je vais vous avouer quelque chose. Je veux également retrouver le professeur Clarris. Pour des raisons personnelles. Je vous aiderai à vous échapper si vous me dites où il est.

Elle resta quelques secondes silencieuse, comme si elle étudiait l'offre, puis parla d'une voix calme :

— Je ne sais pas. Je ne sais pas où il est.

Le corps de Peter se crispa, comme si quelqu'un venait de lui donner un coup sur la tête.

— Vous ne savez pas ?

— Non.

— Vous l'avez aidé à fuir Cell Works et vous ne savez pas où il est ?

— Je me suis fait doubler. Je ne sais pas où il est.

Peter recula d'un pas. C'était comme si tous ses projets, toutes ses espérances depuis quatorze ans étaient en train de se transformer en cendres.

— Vous devez avoir une idée..., un indice. S'il vous plaît... Vous devez savoir quelque chose...

Elle l'observa attentivement.

— En quoi est-ce important pour vous ? Il ne s'agit pas de travail, n'est-ce pas ?

— Non.

— Oh !

— Oh ! répéta-t-il. Écoutez... Vous devez savoir quelque chose. N'importe quoi...

— Non, vraiment, je... (Elle posa ses mains sur ses tempes comme pour chasser un violent mal de tête.) Je croyais qu'il allait à Fuchi Genetics. Mais les gens que j'avais contactés m'ont trahie. Il a disparu...

— Vous avez contacté quelqu'un... Pour le faire échapper... Vous n'avez pas été contactée ?

Elle regarda le pistolet.

— Allez-vous me tuer ? Je veux dire, là, tout de suite ? Parce que si ce n'est pas le cas, est-ce que vous pourriez juste... arrêter de le pointer sur moi ?

Peter jeta un coup d'œil à son arme. C'était le moment. Ne pas tuer Kathryn Amij voulait dire quitter le gang, larguer Billy, abandonner tout ce qu'il avait mis quatorze ans à construire. Jeter aux orties la sécurité et le pouvoir qu'il avait thésaurisés.

Il la regarda et sentit qu'il ne pouvait pas le faire. Il ne pouvait pas tuer un second Jenkins.

Il baissa l'arme.

— Je ne vais pas vous tuer. Si vous m'aidez à le retrouver, je vous laisserai partir. Je vous aiderai à vous échapper.

Elle resta silencieuse quelques secondes, puis leva la tête.

— Je voulais qu'il poursuive des recherches sur lesquelles il travaillait depuis des années. Mon directoire a coupé les crédits. Il devait continuer ailleurs, m'envoyer des rapports...

— Et vous avez engagé une équipe pour le retrouver. Des shadowrunners. Des indépendants, qui n'appartenaient pas à Cell Works.

— Oui.

— O.K. Sur quoi travaillait-il ? (Soudain, une pensée traversa son esprit.) Est-ce que... est-ce que ses recherches avaient pour but d'arrêter les transformations génétiques ? La gobelinisation ?

Elle lui jeta un coup d'œil étrange.

— Oui. Nous étions sur ce projet depuis des années quand ils ont coupé les fonds...

Peter se mordit les lèvres.

— Je suis content d'apprendre que Clarris travaillait sur un tel projet, parce que... parce que je crois que j'ai trouvé. Je pense savoir comment arrêter la gobelinisation. En tout cas, j'en suis très proche. Je voudrais comparer mes recherches avec Clarris. Il pourra m'aider...

— Vous ?

Il sourit.

— Je suis un troll un peu exceptionnel.

— Mais...

— Je pense que nous pouvons collaborer. Si je ne vous tue pas, je vais avoir de gros ennuis. Mais je suis prêt à accepter ça si j'obtiens, en échange, votre aide pour retrouver Clarris. Vous avez de l'argent... C'est vous qui êtes à l'origine de sa disparition... (Il rangea son arme dans son holster.) Il y a un contrat sur votre tête, miss Amij. De toute manière, votre vie va être bouleversée. Vous vouliez retrouver Clarris. C'est le moment de prendre une décision...

— Si vous avez le traitement, dit-elle lentement, je n'ai plus besoin de Clarris.

— Si. Il faut qu'il confirme mon travail. Qu'il m'aide à finaliser certains détails. C'est le meilleur dans sa catégorie... N'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais même pas si vous avez vraiment trouvé quelque chose. Pourquoi est-ce que je vous croirais ?

— Vous allez lire mes recherches, dit soudain Peter. Cela fait plus de dix ans que je suis dessus. Vous verrez si c'est sérieux ou non...

— Vous les avez sur vous ?

Peter sentit qu'elle était en train de se moquer de lui. Furieux, il ressortit son arme et la pointa vers elle.

— Debout ! (Elle se leva d'un bond et resta immobile, la main sur son ventre.) Vous venez avec moi. Là où j'habite. Vous allez lire mon travail.

Elle ne bougea pas.

— Personne n'est au courant. Personne ne sait que vous poursuivez ces recherches...

— Non.

— C'est très étrange.

— Oui.

— Pourquoi irais-je avec vous ? Vous pouvez décider de me tuer quand vous n'aurez plus besoin de moi...

— Je pourrais vous tuer maintenant.

— Ne me menacez pas.

Il l'observa, fasciné. Ce n'était pas une prière, seulement une explication. Elle lui disait comment elle négociait.

— O.K. Pas de menaces. Quand je tirerai, je tirerai. Mais la vérité est que si je vous tuais, ma vie en serait drôlement simplifiée.

Elle le regarda, sa respiration s'accélérait. Des tâches de sueur commençaient à apparaître sur son tailleur.

— Ne me menacez pas.

— Lisez ce que j'ai écrit. C'est tout ce que vous demande.

— Et après ?

— Je... je ne sais pas. Je... votre vie est en jeu, mais d'une certaine manière, la mienne aussi. (Il la regarda dans les yeux et reprit doucement :) Miss Amij, j'ai besoin de retrouver le professeur Clarris. Et j'aimerais avoir votre aide.

Elle étudia son visage ; Peter vit qu'elle avait pris sa décision.

— Vous avez l'arme. Conduisez-moi chez vous.

Peter appela Eddy sur son communicateur, puis franchit le seuil et vit son comparse approcher à une vitesse d'habitude réservée aux circuits automobiles. Eddy freina juste ce qu'il fallait pour amener la Westwind en dérapage contrôlé devant la porte de Kathryn.

Peter ouvrit la portière passager et Eddy se retourna. Quand il vit Kathryn, son visage passa par toute une gamme d'expressions, de la tristesse à la peur sans oublier l'incompréhension.

Il se fixa finalement sur la peur.

Kathryn s'assit à côté d'Eddy et Peter grimpa à l'arrière.

— Prof Prof Prof, caqueta Eddy. Qu'est-ce qui se passe passe passe ?

Kathryn se retourna vers Peter, visiblement curieuse. Peter lui répondit avec un haussement d'épaules :

— T'occupe pas. Ramène-moi chez moi. Vite.

— Je sais pas, je sais pas, Prof, dit Eddy, agitant les mains comme un sémaphore. Je sais pas. Je l'ai vue entrer. Entrer. Je l'ai vue entrer. Il y a longtemps, Prof. Longtemps. Et elle n'est pas morte. Même pas morte.

— Eddy, démarre.

— Qu'est-ce qui se passe, Prof ? Ce sont tes trucs de science ? Il y a de la science là-dessous ?

— Oui.

— MERDE ! Je savais que ça arriverait. Je savais que ça arriverait. Arriverait. Je t'ai donné ta biologie et en deux temps trois mouvements, tu lèves des macchabs...

— Eddy, elle n'est pas morte...

— ET TU CROIS QUE JE LE SAIS PAS ? Pourquoi je m'inquiète d'après toi ? Tu crois qu'Itami va apprécier quand je vais lui dire ça ? « Ouais, eh bien mon pote le Prof, il s'est tapé la pute au lieu de la tuer. Je l'ai jamais vu avec une fille, même quand je lui disais que ça lui ferait du bien. Du bien. Sinon il allait devenir fou. Fou. Et j'avais raison. Parce qu'il a justement choisi la pute qu'il devait refroidir. » (Il se tourna vers Kathryn :) Désolé, rien de personnel.

Si Peter avait pu rougir, il serait devenu écarlate. À la place, il posa sa main de géant sur l'épaule d'Eddy.

— Tu n'es pas forcé de raconter tout ça à Itami.

— Hé, t'as raison, répondit Eddy, soudain illuminé.

— Oui. Allons-y.

Kathryn chercha à nouveau le regard de Peter, demandant une explication, mais celui-ci ne répondit pas. Il y aurait eu trop de choses à dire. Le monde était trop complexe.

L'accélération les colla au siège.

Le studio de Peter était monacal. Un matelas dans un coin, une étagère couverte de puces optiques sur le mur. Au centre de la pièce, sur une table de cuisine, trônait le portable. Les puces « Mon Traitement » étaient posées à côté de l'ordinateur, là où il les avait laissées ce matin.

Il n'y avait rien sur les murs. Peter avait décidé d'attendre d'être humain pour introduire à nouveau des couleurs dans sa vie. Mais soudain, il prit conscience de ce que cette uniformité révélait sur le vide de son existence.

Il fut pris de l'envie pressante de se justifier. *Vous savez, je bouge beaucoup, je garde un minimum d'affaires... ou Dès que je redeviendrai humain, vous verrez, je remplirai cet endroit de couleurs. Je ne suis pas vraiment comme ça...* Mais ce genre d'arguments étaient aussi pâles que ses murs, aussi il préféra se taire.

— Vous aimez lire, dit Kathryn, se dirigeant vers l'étagère.

— Oui.

Elle se pencha pour regarder les titres, les mains derrière le dos, puis se redressa brusquement et le regarda avec de grands yeux.

— *Les Appendices du Génome Métahumain* de Cal Tech ! Où les avez-vous eus ?

— Je les ai volés, dit-il, honteux mais en même temps heureux de l'avoir impressionnée.

— Les gens de Cal Tech disaient qu'ils ne les sortiraient pas avant des années. S'ils les sortaient...

— J'ai établi des contacts... au fil du temps.

— Des contacts ?

— Je... c'est compliqué. Maintenant je voudrais que vous lisiez mes travaux.

— D'accord, dit-elle, le visage neutre.

Peter tendit un bras vers son ordinateur. Son mouvement était sec, manquant totalement de la politesse dont il avait fait preuve en ouvrant la porte de son appartement. Elle remarqua cette différence et s'assit rapidement devant l'écran.

— Ouvrez le fichier « Mon Traitement ».

— « Mon Traitement » ?

— Oui, répondit-il, introduisant une puce dans le portable. Vous me direz si je suis sur le bon chemin. Je n'ai jamais montré cela à personne. Je veux l'amener à... au professeur Clarris. Il est notre point commun.

L'expression de Kathryn s'adoucit en le regardant. Peter en fut flatté, même s'il ne savait pas très bien pourquoi. La présence de Kathryn était très déstabilisante pour lui. Elle menaçait trop ses habitudes.

— D'accord, je vais le lire, dit-elle en allumant le portable.

Une heure plus tard, Kathryn lisait toujours. Peter faisait les cent pas dans la pièce. Au début, les va-et-vient incessants sur le plancher l'avaient ennuyée, mais elle les avait vite ignorés pour se concentrer sur le texte. Elle était maintenant complètement absorbée par l'écran, écarquillant les yeux, et souriant par moments, ou secouant la tête en un geste de désaccord.

silencieux. Les minutes passèrent. Peter se détendit un peu, s'appuyant contre la porte d'entrée.

De là, il pouvait l'étudier à loisir. Totalement absorbée par l'écran, presque immobile. Le profil si pur, les yeux si vivants.

Peter entendit du bruit dans l'escalier. Il sortit son arme et aperçut Eddy en haut des marches, les bras chargés de plats à emporter.

Il poussa un soupir de soulagement.

— Qu'est-ce qui t'as retenu ?

— J'ai été bloqué bloqué bloqué dans les embouteillages, répondit Eddy avec un tic nerveux.

— Toi ?

— Ben oui oui oui.

Peter lui fit signe de se taire afin de ne pas déranger Kathryn. Aussi doucement que possible, il lui apporta une tasse de café et une part de poisson grillé. Le plancher grinça sous son poids.

Kathryn le regarda et lui sourit.

Elle pensait qu'il était... mignon. Du moins, c'est ce que Peter imaginait qu'elle pensait. Elle ignora cependant la nourriture et se replongea dans les données.

Peter prit Eddy par le bras, l'entraîna dans l'entrée et ferma la porte.

— Tu crois que c'est une bonne idée de la laisser seule ?

— Elle ne peut aller nulle part. Les portes sont fermées. Et je ne crois pas qu'elle ait envie de s'en aller à présent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Et qu'est-ce qu'elle lit ? Tu lui montres ta bibliothèque ?

— Non. Elle consulte quelque chose que j'ai écrit.

— Le truc dont tu parles tout le temps ?

— Oui...

Peter sourit à son ami. Au fil des années, l'intérêt d'Eddy pour ses recherches s'était émoussé. Il essayait juste de rester suffisamment utile

pour pouvoir conserver sa place dans le gang Itami, consacrant son temps aux puces simsenses. Vivre des expériences à travers les sensations d'autres personnes lui suffisait largement.

— Tu sais, je ne comprends toujours pas pourquoi tu passes tant de temps à lire.

— Eddy, quand je lis... je comprends des choses.

— Je préfère les sentir. Et puis, je comprends aussi les choses.

— Mais les mots te donnent une perspective. Tu peux prendre du recul par rapport à une situation donnée. Tu peux voir des nuances...

L'escalier craqua et une ombre se profila dans la cage.

— Peter, écoute-moi...

Peter écrasa sa main sur la bouche d'Eddy pour le faire taire. Il se débattit et Peter souleva légèrement la main.

— Peter, murmura-t-il. Tu ne peux pas te mettre le gang à dos. Nous devons la tuer. J'ai agi pour ton bien. Pour ton bien.

— Tu...

Peter sentit le monde s'écrouler autour de lui. Eddy l'avait dénoncé.

Il se rendit compte qu'il n'arrivait pas à lui en vouloir.

Il devait faire sortir Kathryn.

Peter ouvrit la porte et la referma rapidement derrière lui, laissant Eddy dans l'entrée.

Kathryn était en train d'essayer de soulever le verrou de la fenêtre. Elle tentait de s'enfuir, finalement.

— Couchez-vous ! cria Peter.

Trop tard. Une balle perfora le verre et des éclats volèrent dans la pièce. Kathryn cria et tomba en arrière.

— Merde !

Peter analysa la situation. Les deux sorties étaient bloquées. Il fallait pourtant en choisir une. La fenêtre était trop haute pour Kathryn. Bien qu'ils

risquent de rencontrer plus de résistance dans l'escalier, c'était par là qu'il allait passer.

— Venez !

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

Elle avait peur. Lui aussi. Il avait souvent servi de garde du corps, mais tous ses clients faisaient partie du milieu. Quand les balles commençaient à voler, ils savaient ce que ça signifiait. Il regarda Kathryn sur le plancher, les doigts crispés sur les lattes de bois comme si elles pouvaient se dérober sous elle.

Il verrouilla la porte et se pencha vers la jeune femme.

— Écoutez, dit-il doucement. Nous avons de gros ennuis. Les gens qui voulaient que je vous tue... ils sont là pour nous liquider tous les deux.

— Ne me parlez pas comme à une enfant, répondit-elle. Avoir peur des balles est, à mon avis, une réaction parfaitement justifié.

— Nous allons sortir par la grande porte. Quand vous atteindrez l'escalier, tournez à droite et continuez tout droit. Vous verrez un autre escalier qui mène à la buanderie. Il y a une sortie...

Quelqu'un frappa à la porte. Peter tira son arme de son holster et fit feu à trois reprises, fendant le bois. De l'autre côté, quelqu'un cria.

Était-ce Eddy ? Même dans ce cas, il ne pouvait se permettre de perdre sa concentration.

Des balles traversèrent le bois et s'écrasèrent sur le mur, derrière Peter. Il se jeta sur le sol, rampa jusqu'au battant, se retourna sur le dos et pivota jusqu'à ce que ses pieds soient face à la porte.

Le silence retomba. Peter respirait rapidement, tentant désespérément de se calmer. Il entendit des pas de l'autre côté.

Quelqu'un toucha la poignée de la porte.

Maintenant.

Il lança ses pieds et la porte explosa.

Bub, un ork musculeux du *Crew* se découpa dans le chambranle. Peter sentit le regret l'envahir au moment même où il lui pulvérisa la rotule d'un

coup de pied. Le genou explosa dans un craquement sec et Bub s'écroula en hurlant.

À l'extérieur, Peter vit des traces de sang.

Yoake franchit la porte, son pistolet-mitrailleur suivant le mouvement de ses yeux. Peter ne fit qu'un geste, mais il attira l'attention du câblé. Trop tard. L'arme de Yoake le visa, mais Peter avait déjà tiré trois balles dans la poitrine du porte-flingue. Le corps du gangster se raidit, son doigt se crispa sur la détente et une volée de balles mourut dans le plafond.

Peter essaya de respirer. Il était encore vivant. C'était inespéré. Il y avait eu tellement de mouvement ces dernières secondes, qu'il était surpris de ne pas être mort.

— Vos gueules, à côté ! hurla quelqu'un.

— Mes voisins n'apprécient pas mon travail, dit Peter en haussant les épaules.

— Entre nous, moi non plus, répondit Kathryn. (Elle se releva en évitant la fenêtre.) C'est maintenant que nous courons et que nous servons de cible mobile ?

— Vous avez tout compris.

Il sourit et engagea un nouveau chargeur dans son arme. Kathryn ne le mettait plus du tout mal à l'aise. Se battre était son job, et il le faisait depuis douze ans.

Pour survivre, elle avait besoin de lui.

Il se pencha vers la table, empocha rapidement les puces « Mon Traitement », puis jeta un coup d'œil à travers la porte.

Le visage ensanglanté d'Eddy apparut dans la cage d'escalier. Il tenait une arme à la main, mais elle tremblait comme une feuille.

— Eddy ! cria Peter. Je n'ai pas le temps de discuter maintenant ! Compris ?

— T’aurais pas dû l’embarquer pas dû l’embarquer pas dû l’embarquer. Prof. Tu sais ? T’aurais pas dû.

Peter franchit le pas de la porte, faisant signe à Kathryn de le suivre. Eddy leva son arme sans la pointer sur Peter.

— Tue-la, Prof. Tue-la et tout ira bien. Je trouverai un mensonge. Comme avant. On leur fera croire ensemble.

Kathryn se plaça derrière Peter.

— Non, Eddy, dit le troll. Je sors. Maintenant. C’est ce que j’essaye de faire depuis toujours... Redevenir humain. Je vais sortir, Eddy.

— Non, Peter. Non. S’il te plaît. Ils... ils n’auront plus besoin de moi. Je suis foutu. Ils le savent. Je le sais. Je le sais. Je... je... regarde. (Il leva son bras qui tremblait affreusement.) Ils me gardent uniquement à cause de toi. Si tu t’en vas... Peter.

Eddy avait raison. Peter avait entendu des loubards au *Crew* parler de son cas. Mais il ne pouvait pas rester dans le milieu uniquement pour les beaux yeux de son partenaire...

— Pars avec moi.

— Non. Non. Qu’est-ce que je vais devenir ?

Peter entendit une vitre se fracasser et quelque chose crissa sur l’escalier de secours.

— Restez bien derrière moi, souffla-t-il à Kathryn.

Dissimulée par sa carrure et son cache-poussière, la jeune femme devenait presque invisible.

Peter avança vers Eddy.

— Eddy. Viens. Viens avec moi ou va-t'en. Je ne veux plus faire partie de tout cela. Ce n'est pas ce que je voulais. Je déteste ça, je le fais parce que je suis un troll. Je ne me suis pas ouvert les veines à cause de l'espoir de redevenir humain. C'est le seul but de ma vie.

— Tout cela est très déprimant, dit Kathryn.

— Essayez donc d'être un troll, répondit-il. Vous verrez si ce n'est pas déprimant...

— Qu'est-ce qu'est-ce que vous êtes en train de dire ? hurla Eddy.

Il pointa l'arme sur Peter. Il n'était qu'à trois mètres et il pouvait appuyer sur la détente par réflexe...

Peter regarda dans le couloir, en direction de l'escalier et de la buanderie.

— Putain, qu'est-ce que tu regardes ? hurla Eddy. (Il se leva en tremblant. Le sang suintait sur son épaule, là où la balle de Peter l'avait touché. Des gouttes de sueur coulaient sur son visage.) Où est cette garce ?

— Je déteste ce mec, murmura Kathryn.

— Eddy ? demanda une voix dans l'escalier.

— MAINTENANT ! hurla Peter quand Eddy détourna le regard.

Kathryn fonça vers le corridor. Hurlant comme un démon, Eddy leva son arme et tira deux balles qui s'enfoncèrent sans dommages dans le mur.

Peter bondit en avant et frappa le poignet d'Eddy du plat de la main pour lui faire lâcher l'arme. Le choc produisit un son sec de branche brisée. Le Rapide poussa un hurlement et regarda son poignet avec de grands yeux. Peter vit avec horreur l'os déchirant la chair et le sang qui giclait sur le plancher.

— Eddy... Je...

— Ta gueule ! Je t'ai jamais rien fait ! C'est la garce que je voulais ! Je suis ton ami !

Des détonations explosèrent derrière Peter. Il tourbillonna et aperçut le tireur. Un gamin, qu'il avait déjà vu quelque part... Ce n'était même pas la peine de riposter. Sans un regard pour Eddy, il fonça à la poursuite de Kathryn dans le couloir.

— Peter ! hurla Eddy. Peter ! S’il te plaît !

Peter se retourna, tira trois coups au hasard pour refroidir les ardeurs de ses adversaires puis plongea dans la cage d’escalier. Les marches craquèrent sous son poids.

Il atterrit au rez-de-chaussée et vit Kathryn pénétrer dans la buanderie. Il la suivit et ferma doucement la porte derrière lui. L’éclairage de la sortie de secours illuminait la jeune femme. Elle se tenait d’une main contre le mur, en soufflant.

— Ça va ?

— Eh bien, je ne suis qu’un cadre supérieur, loin d’être au top physiquement. Je n’ai pas l’habitude d’éviter les balles. Et par-dessus le marché, je suis enceinte. Alors je supporte mal la pression...

— Vous êtes quoi ? demanda Peter.

— Je suis un cadre supérieur qui n’est pas au top physiquement...

— Non, non, non. Le... Vous... vous êtes enceinte ?

Elle le regarda dans les yeux, toute dureté disparue.

— Oui. Je porte mon fils.

— Votre fils...

— Écoutez. Ils ne vont pas venir nous tuer, là ?

— J’allais vous tuer et vous ne m’avez rien dit...

— Cela aurait-il fait une différence ?

Peter chercha ses mots.

— Je...

— Vos critères sont étranges, continua-t-elle. Vous vous sentez tout à fait capable d’assassiner une femme innocente, mais vous êtes prêt à l’épargner si elle abrite un fœtus...

— Vous n’êtes pas innocente. Vous avez laissé mon... le professeur Clarris quitter Cell Works et vous faites tout pour que vos employés ne le retrouvent pas.

— Vrai, répondit-elle en souriant. Écoutez, ils vont nous tuer si nous ne bougeons pas.

— Je voulais attendre que ceux qui se trouvaient à l'intérieur aient le temps de foncer à l'extérieur...

Il essaya d'ouvrir la porte doucement, mais elle resta coincée et il força. Le battant grinça.

Il passa le nez dehors.

L'arme d'Arinori s'enfonça dans ses narines.

Le cœur de Peter s'arrêta de battre. Il était si près du but. Il prit son masque de « troll abruti » :

— Salut, Arinori.

— Hé, Prof, il paraît que t'es encore plus nœud qu'on pensait. Où est la fille ?

— Je sais pas. Elle est partie.

— Merde. Dégage. Et lâche ton arme.

Peter aperçut Kathryn du coin de l'œil. Elle essayait de rester en dehors de la ligne de vue d'Arinori, sur la gauche.

— Je suis désolé, Arinori. Mais elle était si jolie. J'ai pensé, tu sais...

— C'est pas à toi de penser, trollos.

— M'appelle pas trollos, c'est pas gentil, dit Peter en posant son arme sur le sol.

Arinori entra dans la pièce, regarda à droite, puis à gauche... et tomba nez à nez avec Kathryn. Il leva son arme, mais Peter fut plus rapide. Il accompagna le mouvement du tueur et lui retourna le bras jusqu'à ce qu'il se déboîte. Une balle partit dans le décor, mais Arinori lâcha son arme en hurlant. Peter le fit taire en l'envoyant valdinguer contre le mur, et il s'écroula, le visage en sang, désarticulé. Kathryn regarda le corps puis Peter. Il imagina avec horreur comment elle le voyait. Une créature terrible, une peau épaisse, des dents puissantes...

Pendant un instant, il voulut s'excuser puis réalisa qu'il avait fait ce qu'il fallait. Rien de plus.

— Venez. Allons-y.

Il ramassa son arme et vérifia que tout était sûr dans l'allée.

Ils se dirigèrent vers Wilson Avenue et se mêlèrent rapidement à la foule.

— Connaissez-vous un endroit sûr ?

— Non. La Cell Works a toujours été ma maison..., mon foyer.

— Oui. Pareil pour moi et le gang, répondit-il doucement. Et les types que vous avez payés pour retrouver le professeur Clarris ? Qui sont-ils ?

— Je ne sais pas. Des shadowrunners. Je les ai contactés par un intermédiaire du nom de Zéro-Un-Zéro.

— Vous lui faites confiance ?

— Il fera ce que je dis si je le paye, non ?

— Logiquement, oui. Où est-il ?

— Je ne lui ai parlé que par téléphone. Il m'a dit qu'il était dans le Noose.

Un taxi s'approchait.

— Merde. Il ne s'arrêtera jamais pour moi.

Kathryn s'avança sur la chaussée et fit signe au taxi.

Il ralentit.

— On dirait que vous n'êtes pas dans votre quartier, miss ! cria le chauffeur.

Elle ouvrit la porte du passager et s'installa.

— Hé ! Les gens s'assoient en principe à l'arrière.

— Je sais. Mais je garde la banquette pour mon ami.

Peter ouvrit la porte.

— Hé ! hurla le chauffeur.

— Ta gueule ! dit Peter d'un ton glacial. Nous allons dans le Noose. Et nous sommes pressés.

— Pas dans cette voiture ! dit le chauffeur, plus effrayé par la destination que par Peter.

Peter sortit son arme.

— Écoute... Nous sommes très pressés.

— Je n'irai pas. Je vous dépose devant. Mais pas à l'intérieur. J'ai une femme et des enfants. Ne tirez pas.

Kathryn regarda Peter.

— D'accord. D'accord. À l'entrée du Noose.

Le chauffeur soupira et engagea la première.

Il les laissa au nord de Chicago River.

La neige tombait. Kathryn sortit du taxi et tournoya sous les lampadaires en souriant.

— De la neige ! s'écria-t-elle. C'est magique...

Peter la regarda sans rien dire, sentant son cœur vibrer. Une femme qui regardait la neige avec les yeux d'un enfant, dans un moment pareil, le déconcertait complètement. À l'instant où il mit le pied dehors, le taxi fit demi-tour et fila comme une bombe vers le nord.

— Nerveux..., dit Kathryn.

— Il a des raisons, laissa tomber Peter en regardant vers le sud.

De l'autre côté de la rivière s'étendaient les ruines des gratte-ciel du Loop, l'ancien quartier huppé de Chicago. L'endroit était désormais connu sous le nom de « Noose ». Le territoire des squatters et des criminels... ainsi que des goules, installées dans les décombres des tours IBM. Peter repéra quelques lueurs dans les ruines : les feux des squatters. À part ces points étincelants, le Noose était un océan de ténèbres.

Kathryn suivit le regard de Peter.

— Nous devrions peut-être attendre le matin. À la lumière du jour...

— Pas le temps.

— Pas le temps pour quoi ? Je... Écoutez. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi sommes-nous ensemble ? Je vous sais gré de m'avoir sauvé la vie. Je vous sais gré de m'avoir épargnée. Mais pourquoi ne nous disons-nous pas merci et au revoir ? J'ai ma propre façon de traiter les affaires et je n'utilise pas de plomb.

— Dommage, parce que les gens avec lesquels vous allez *dealer* adorent ça. Nous cherchons tous les deux le professeur Clarris...

— Vous avez des balles avec son nom gravées dessus ?

— Non... Je vous ai dit... Kathryn... Je veux le retrouver avant mon patron. Écoutez... (Il prit une profonde inspiration.) William Clarris est mon père.

Il fallut un moment pour que l'information s'imprime correctement dans les synapses de la jeune femme :

— Hein ?

— William Clarris est mon père.

Sa mâchoire s'affaissa doucement jusqu'à ce que sa bouche ne forme plus qu'un O. Peter regardait au loin, ne sachant plus quoi dire. Il avait peur qu'elle répète « Hein ? »

— Hein ?

— C'est mon père. Je ne veux pas le tuer. Je veux le retrouver. J'ai l'intention de lui montrer mes recherches pour qu'il les confirme. Pour qu'il les fasse publier si elles sont assez bonnes.

— Je ne savais pas qu'il avait un fils.

Une dague glacée s'enfonça dans le cœur de Peter.

— Je... je me suis transformé en troll il y a quatorze ans. Je ne vous ai pas tuée, mais il faut que vous m'aidiez à le chercher.

— D'accord, dit-elle en le regardant dans les yeux. Je veux également le retrouver.

Il regarda les tours sombres qui se détachaient dans l'obscurité. Kathryn suivit son regard.

— Avez-vous vu *Le magicien d'Oz*, quand vous étiez enfant ?

— Oui, c'était un de mes livres préférés.

— Vous l'avez lu ?

— Ouais.

— J'ai vu la version vidéo. Et l'une de mes nièces a la version simsense. J'en ai regardé une partie. J'ai l'impression d'être Dorothy et de me retrouver dans un Oz en négatif.

— Vous êtes Dorothy, et je suis tous les autres à la fois ?

Elle sourit.

— Je ne sais pas qui vous êtes... Mais d'après vos recherches, je peux déjà affirmer que vous avez un cerveau. Et du courage. C'est déjà ça.

— Et croyez-moi, caché sous ce blindage naturel, j'ai également un cœur. Et vous, que cherchez-vous, Dorothy ?

— Je préfère me taire pour l'instant.

Peter vit ses joues changer de couleur.

— Eh bien, nous avons tous deux une quête, dit-il. Et notre magicien s'appelle Zéro-Un-Zéro. (Il embrassa le paysage devant lui.) Y allons-nous ?

Ils traversèrent le pont.

D'énormes blocs de glace dérivait lentement sur l'eau, tels de gros globules dans une veine géante. De ce côté de la rive, les buildings masquaient la lumière.

Peter aperçut de brefs éclairs de chaleur dans les carcasses de voitures. Ils étaient observés. Kathryn s'était rapprochée de lui, et il s'en sentit étrangement heureux. Il la protégerait.

— Je croyais que le Noose était vide.

— C'est ce qu'affirme la mairie. Toutes sortes de squatters vivent ici. Si on les assimilait, il faudrait leur donner les mêmes avantages sociaux qu'aux autres. Ce que les autorités n'ont pas l'intention de faire...

— Je ne savais pas, dit-elle calmement.

Ils étaient maintenant beaucoup plus proches du monde de Peter que de son monde, et pourtant même lui se sentait nerveux. Il n'était jamais allé dans le Noose. C'était un univers à part, avec ses lois, ses coutumes.

Ils approchaient d'un carrefour marqué par des bidons enflammés. Peter leva la main pour se protéger du rayonnement. Si quelqu'un se trouvait près des bidons, il ne parviendrait pas à le distinguer des flammes...

— Hé, les mecs, qu'est-ce que vous foutez là ?

La voix venait de la droite. Peter distingua une mince silhouette, un blouson vert et de longs cheveux violets.

— Ce n'est qu'une enfant, dit Kathryn, horrifiée. Elle vit là ?

Peter ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Vous ne lisez jamais les journaux ?

— Juste les rubriques financières.

— Moi, je dis que vous êtes pas à votre place, déclara la gamine d'une voix forte.

— On sait se débrouiller, répondit Peter.

— Ah ouais ?

— Ouais.

Peter désigna son pistolet... et entendit derrière lui le claquement caractéristique d'une culasse.

— Ah ! Ça sonne comme une mitrailleuse, dit-il nonchalamment en baissant son arme. Sur trépied.

— Nous sommes à la recherche de Zéro-Un-Zéro, intervint Kathryn d'une voix limpide.

Peter laissa échapper un soupir.

— Il ne faut jamais montrer toutes ses cartes.

— Peut-être qu'ils savent où il est, répondit-elle. Et s'ils le savent, on essaiera de s'arranger.

— Je peux vous emmener à Zunze, répondit la gamine.

— Zunze ?

— Zéro-Un-Zéro, murmura Peter.

— Merci, monsieur Je-Sais-Tout. (Kathryn se tourna vers la fille :) Combien ?

— Rien, répondit la petite. Zunze nous paye pour lui amener des clients.

Kathryn sourit.

— Vous voyez ! Qui avait raison ?

— Hé, vous vous bougez ? interrompit la fille avec impatience. J'ai pas la nuit devant moi !

Ils traversèrent l'ancien quartier du Loop. Sans se retourner, Peter sentit qu'on les suivait à distance.

La neige tombait à gros flocons à travers les verrières défoncées de l'ancien bâtiment des bureaux Scott & Cie. Nulle lumière ne filtrait par les fenêtres et l'endroit semblait désert.

— Vous pouvez y aller.

— Et toi ?

La fille désigna une caméra installée au deuxième étage.

— C'est bon, ils m'ont fichée. Zunze saura combien il me doit quand il aura traité le contrat. Je bosse à la commission. Ça évite que je lui pique les plus gros clients.

Elle jeta un coup d'œil à Kathryn et étudia ses vêtements, une pointe d'envie passant dans son regard. Celle-ci hésita.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle finalement d'une voix mal assurée.

— Je survis. Qu'est-ce que vous faites là-bas ?

— La même chose, je crois.

— Mais c'est plus facile...

— ... Oui.

— Chouettes fringues.

Peter regarda la petite et sentit une étrange tristesse lui étreindre le cœur. Elle devait avoir environ quatorze ans. Encore plus jeune que lui, quand il était arrivé dans les rues. Mais il avait l'avantage d'une armure naturelle et d'un corps terrifiant. Quelle chance avait-elle dans ce monde ? Il lui donnait encore quatre ans. Au plus.

Elle avança et il remarqua alors un datajack sur sa tempe. Une decker ? Peut-être ses chances n'étaient-elles pas si nulles, après tout.

Il se secoua. Pas le moment de s'attendrir.

— Allons-y.

— Au fait, vous n'auriez pas besoin d'un decker ?

— Un decker ? demanda Kathryn. Heu... Un pirate ?

La fille se retourna vers Peter :

— Mais d'où elle sort ?

Peter réprima un sourire.

— Nous ne savons pas encore. Je te promets que nous nous rappellerons de toi si l'occasion se présente.

— Toi, mec, tu ressembles pas aux trolls que je connais.

— Que veux-tu dire ?

— Je sais pas. Comment tu parles, par exemple. C'est mieux.

— Merci. Je lis beaucoup.

— Ah ouais ? C'est super. Moi, je lis juste les titres des fichiers et des programmes. Breena, ma copine, c'est une mage, elle lit tout le temps. Moi je préfère les images. Vous avez déjà vu un Soorat ?

— Georges Seurat ? demanda Kathryn.

— Ouais, Georges Soorat. J'adore ce qu'il fait. Tous ces points. Comme de vieux graphiques sur bécane.

— Tu es une decker, n'est-ce pas ? répéta Kathryn. Une pirate ?

— Ouais, répondit la fille, se cambrant fièrement. Ça te pose un problème ?

— Non. Aucun problème, intervint Peter. (Il fit délicatement pivoter Kathryn et l'entraîna vers le bâtiment.) On te tient au courant. O.K. ?

— Ça colle, mec.

Les portes du magasin avaient été arrachées il y a bien des années et la neige tourbillonnait à l'intérieur. Ils s'enfoncèrent lentement dans l'obscurité.

— Et maintenant ? chuchota Kathryn.

— Je ne sais pas...

Un fin pinceau de lumière les aveugla.

— Ouais ? demanda une voix rauque. Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai un client pour Zunze, dit Peter nerveusement.

Tous ses réflexes lui criaient de se coucher par terre et de sortir son arme. D'affronter l'ennemi.

La voix claire de sa compagne résonna dans l'ombre :

— Mon nom est Kathryn Amij. Je suis déjà en contact avec M. Zéro-Un-Zéro et j'ai une urgence. J'aimerais faire appel à lui.

— Il est tard, dit le haut-parleur.

— Je vous le répète, c'est une urgence. Je dois lui parler maintenant. Quelqu'un essaye de nous tuer, moi et mon compagnon.

— O.K., O.K. Laissez-moi appeler.

Ils patientèrent quelques secondes. Peter entendit des murmures, au-dessus de lui. Quelqu'un qui les observait du balcon ?

— C'est d'accord. Il va vous recevoir. Ne bougez pas.

Une silhouette descendit un escalier. Peter entrevit une tache rouge d'environ un mètre cinquante de haut.

— Lâchez vos armes. N'oubliez rien.

Peter s'exécuta.

— Et vous ?

— Je suis une scientifique, pas un assassin !

— D'accord, fit la voix en riant. Coupez le spot !

Une lampe torche s'alluma. À son extrémité se trouvait un nain, qui ramassa tranquillement le pistolet de Peter.

— Salut, dit le nain, plaçant le faisceau de la lampe sous son menton. Je m'appelle Changes, miss Amij. C'est un plaisir de vous rencontrer. Et vous, monsieur ?

— Prof.

— Très bien. Si vous voulez bien me suivre...

Peter aperçut l'éclat du pistolet-mitrailleur sur l'épaule du nain. Le faisceau de la lampe effleura des taches de sang sur le sol.

— Ah, j'oubliais, ajouta Changes. Mes hommes sont équipés d'armes à lunette infrarouge. Inutile de préciser que... Tellement inutile que je ne le préciserai d'ailleurs pas.

L'escalator les mena dix mètres plus haut. Une porte s'ouvrit dans un sifflement.

— Après vous.

La sortie de l'ascenseur était inondée de lumière.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, dit Zéro-Un-Zéro à la sortie de l'ascenseur. Un réel plaisir.

Zéro-Un-Zéro était un Noir obèse, au crâne énorme, aussi lisse qu'une balle. Il se tourna vers Peter et lui lança un sourire complice.

— Je vois que vous êtes un homme des rues, dit-il. Bien. J'aime les hommes des rues. Suivez-moi.

Les murs de la salle de conférence étaient immaculés. Le plancher verni reflétait les halogènes du plafond comme un miroir. Les meubles, chrome et verre, se fondaient dans les murs blancs.

Pas de poussière, pas d'objets. Le seul bibelot : un aquarium rempli de billes de verre, posé sur une table en verre, près des portes en verre. *Personne ne doit jouer avec ces billes*, pensa Peter. Comme tout dans la pièce, elles devaient avoir une place précise ; celui qui les époussetait avait sans doute mission de les remettre à leur place exacte...

« Zunze » désigna un fauteuil à une extrémité de la table.

— Faites comme chez vous, mon ami. Il a été renforcé afin de pouvoir accueillir quelqu'un de votre stature.

Peter s'assit, Kathryn à son côté. Zunze s'installa à l'autre extrémité de la table, près d'une petite boîte argentée.

— Café ?

Peter secoua la tête, mais Kathryn accepta.

— Changes !

Après avoir enfilé une paire de gants blancs, le nain ouvrit un placard encastré, révélant un coin cuisine. L'odeur du café chaud envahit

rapidement la pièce.

— Bien, reprit Zunze. Que puis-je faire pour vous ?

Autant vous prévenir tout de suite que les shadowrunners que j'ai engagés n'ont pas fait de progrès dans la recherche du professeur Clarris.

Kathryn posa ses mains sur la table.

— Primo, nous désirerions que vous accélériez ces recherches, commença-t-elle d'une voix ferme.

— Oh ?

— Il faut que nous le retrouvions rapidement. Peter peut nous aider.

— Vraiment ? demanda Zunze avec un large sourire.

— Oui. Secundo, nos vies sont en danger.

— Ce danger est-il lié à la recherche du professeur Clarris ?

— Indirectement.

— J'ai été chargé par Itami de tuer miss Amij, dit Peter. Je faisais partie de ce gang jusqu'à... (il regarda sa montre)... il y a deux heures.

Zunze écarquilla les yeux. Peter ne sut dire si c'était par peur ou par intérêt.

— Je vois, finit-il par dire. Vous ne seriez pas « le Prof », par hasard ?

— Vous avez entendu parler de moi ? demanda Peter, vaguement embarrassé.

— Qui n'a pas entendu parler de vous ? (Zunze se tourna vers Kathryn :) Et que comptez-vous faire pour vous adapter à ce nouveau développement ?

Peter et Kathryn se regardèrent quelques secondes.

— Nous n'en savons rien, finit-elle par admettre. Nous pensions que vous auriez une idée.

— Je vois, répéta-t-il. (Le nain servit le café, et Kathryn étreignit de ses mains la tasse brûlante.) Avez-vous d'autres ennemis ?

— Oui. Un de mes directeurs. Il a découvert que j'ai aidé le professeur Clarris à disparaître... et également que je me suis servie de la société pour cela.

— Tout ça n'est pas très bon. Ces deux ennemis pourraient bien vous détruire financièrement.

— Ils peuvent ?

— Oh, assurément.

Peter observait le calme de Zunze avec admiration. Le jeune troll n'avait jamais pensé que quelqu'un puisse geler ses avoirs. Il s'était toujours battu contre des balles, pas des impulsions électroniques...

— La première chose à faire est de transférer votre argent sur des comptes où ils seront à l'abri d'Itami et de Cell Works.

— Vous allez créer de faux comptes ? demanda Kathryn.

— Oui. Nous allons transférer votre argent aussi rapidement que possible. Les virements sont plafonnés, mais nous implanterons un programme qui effectuera le transfert suivant à la seconde même où il sera possible de le faire. La moindre minute compte, dans un cas comme celui-là. J'effectue cette opération pour vingt pour cent de tous les retraits réussis. Ça ira ?

Kathryn réfléchit. Peter sentit qu'elle calculait la somme qu'elle allait reverser à Zunze. Mais c'était ça ou risquer de tout perdre...

— D'accord.

— Parfait, répondit Zunze.

Si l'indic sautait de joie intérieurement, comme le pensait Peter, il n'en montra rien. Il tendit la main vers la boîte argentée et sa manche choqua involontairement l'anse de sa tasse.

Une goutte de café se renversa sur la table de verre.

Zunze regarda le café et se figea, la main encore levée. L'horreur paralysa son visage, comme si la tache brune était une chose vivante, un monstre dangereux qui allait lui sauter dessus, le tuer...

Le nain vit ce qui se passait... D'un bond, il attrapa une serviette, fonça vers son patron et d'un mouvement rapide, essuya le café.

La table était de nouveau immaculée. Zunze cligna les yeux et termina son mouvement vers la boîte.

Kathryn et Peter échangèrent un long regard d'incompréhension.

Un clavier apparut sur la table.

— Je vais d’abord m’occuper de l’argent. Ensuite, nous passerons à vos noms. Si vous continuez à rechercher le professeur Clarris, vous allez devoir rester sur Chicago. Les shadowrunners sont formels : il n’a pas quitté la ville. Ce qui veut dire que vous devez changer d’identité.

— Je veux rester moi-même, déclara Kathryn.

— Kathryn Amij fait l’objet d’un contrat du gang Itami. Croyez-moi, vous ne *voulez* pas être elle.

— Et ma société ?

Zunze ne répondit même pas.

— Occupons-nous de l’argent.

Ses doigts boudinés volèrent sur le verre sensitif.

— Je vais mettre l’un de mes meilleurs deckers sur ce travail. Mais j’aurai besoin d’informations. (Il s’interrompit un instant.) O.K.... le voilà. Très bien. Quel est le nom de jeune fille de votre mère ?

L’interrogatoire dura dix minutes. Peter remarqua avec ironie qu’il s’agissait des mêmes questions que pour l’ouverture d’un compte en banque.

— Nous allons tout transférer au nom de Jesse Hayes. Nous possédons plusieurs comptes prêts pour ce genre de situation.

— Hayes ? Ce sera mon nouveau nom ?

— Non, non, répondit Zunze en riant. Ce compte est temporaire. C’est un lieu intermédiaire. Nous devons transférer l’argent rapidement sur un autre compte... que nous allons créer dans l’heure qui suit. (Il marqua une pause, faisant jouer ses doigts pour les détendre.) Nous voilà arrivés au moment d’abandonner Kathryn Amij. Le problème se pose aussi pour vous, Prof. Est-ce un pseudo ou juste un surnom ?

— C’est un surnom.

— Vous désirerez changer également de nom, je suppose.

Eddy et d’autres membres du gang connaissaient sa véritable identité. Les paiements avaient été faits à son nom. Il serait plus sûr de disparaître... Mais que devenait Peter Clarris, si son nom n’existait plus ? Pendant ces

dernières années, il avait rêvé de retrouver son identité. Si ses recherches aboutissaient, il redeviendrait humain. Mais qui serait cet humain ?

— Peter ?

— Quoi ? dit-il en sursautant.

— Est-ce que ça va ? demanda doucement Kathryn.

— Alors ? demanda Zunze. Avons-nous pris une décision ? Allez-vous changer d'identité ?

— Oui.

— Très bien. Je suppose, miss Amij, que vous financez l'opération ?

Elle regarda Peter, puis Zunze :

— Oui.

— Bien. Quel est votre nom, Prof ?

— Clarris. Peter Clarris.

Zunze leva un sourcil, ravi de découvrir de nouveaux niveaux de complexité dans cette histoire.

— Bien, bien. Et maintenant, miss Amij ? Je vais être franc. Vous avez encore la possibilité d'aller vous livrer aux autorités, de confesser vos crimes et d'en subir les conséquences. Les lois corporatistes, comme vous le savez, sont très sévères en ce qui concerne les transferts illégaux de propriétés intellectuelles. Bien sûr, dans la mesure où l'un des membres de votre directoire a des liens avec un gang et qu'il a placé un contrat sur votre tête, je pense que vous pourriez négocier un arrangement... Vous resteriez sûrement aux commandes de Cell Works, même si vous deviez utiliser un prête-nom. Je pourrais même tirer quelques ficelles pour faciliter votre retour dans la société. Cela vous coûtera plus qu'une nouvelle identité, mais à long terme, la vie sera plus facile. Je suppose que dans ce cas, vous demeureriez Kathryn Amij.

Peter regarda Kathryn peser silencieusement le pour et le contre. Il pria pour qu'elle choisisse une nouvelle identité. Le suivant dans les ombres, elle resterait avec lui parce qu'elle avait besoin de quelqu'un. Si elle retrouvait sa société, elle n'aurait plus besoin de personne...

— Le nouveau nom, dit-elle. La nouvelle identité.

Peter laissa échapper un soupir.

— Je n'ai pas expliqué toutes les conditions d'une telle réattribution. Si vous acceptez, une jeune femme très talentueuse effacera toute trace de votre existence dans les banques de données auxquelles elle a accès. Et rien ne lui résiste. En une nuit, vous n'existerez plus. Est-ce bien cela que vous désirez ?

— Oui, répondit Kathryn dans un soupir.

— Très bien, dit Zunze en s'étirant les doigts avant de les faire voler sur son clavier. Très très bien.

Il était tard, une heure du matin, mais seul Zunze avait sommeil. La peur d'être rattrapés par leur passé tenait Kathryn et Peter en éveil.

Zunze frappa la touche « envoi » pour la dernière fois.

— Et maintenant ? demanda Peter.

— À vous de me le dire. Nous travaillons à vous protéger des Itami. Que voulez-vous de plus ?

— Retrouver le professeur Clarris.

— Je vous l'ai déjà dit. Mes agents ne réussissent pas à le localiser.

— Eh bien, donnez-nous toutes les informations dont vous disposez, dit Peter.

— Tout ce qu'ils savent, c'est que Clarris est à Chicago. Nous ignorons tout de la corpo dans laquelle il a échoué. Vous n'aviez pas beaucoup d'éléments à nous offrir, miss Amij.

— Je sais. Je... Peter, je t'ai dit que ton père travaillait sur les mêmes recherches que toi. Éliminer les gènes métahumains.

— Oui.

— Il y a des années, le professeur Clarris a convaincu mon père que c'était faisable, et celui-ci lui a attribué des fonds. Malheureusement, cette année, le directoire a décidé que ça coûtait trop cher pour un résultat final aussi maigre.

— Un résultat aussi maigre ? demanda Zunze. Combien de métahumains souhaitent le demeurer ?

— Je ne sais pas... mais le problème n'était pas là. Le projet a été interrompu parce le traitement serait beaucoup trop coûteux. Une thérapie pour riches. La presse nous aurait tiré dessus à boulets rouges. En plus, personne ne sait vraiment si l'opération est faisable.

— Moi, je le sais, affirma Peter.

— Oui, dit-elle en lui souriant. Bien sûr, mais as-tu une idée du coût de ta solution ?

Il n'en avait pas et la question le déstabilisa :

— Je... j'ai juste découvert le principe. Je n'ai pas pensé à la commercialisation.

— Non, bien sûr que non. Tu es un théoricien. Comme ton père. Mais le travail de mon directoire, et le mien, est de trouver des applications rémunératrices à ces théories. Si le prix est si élevé que seuls les gens très riches pourront se l'offrir, le projet est mort-né...

Peter n'avait jamais pensé au côté financier. Le coût de son projet devait être astronomique.

— Il faut utiliser les nanotechnologies, dit-il, pensant tout haut. Une technologie qui est encore à l'état théorique. Et de la magie, pour mettre le corps en animation suspendue.

— Ce n'est pas impossible, répondit Kathryn. Décider si un projet est viable ou pas est un travail de spécialiste. Tu n'y as pas pensé parce que ce n'est pas ton rôle.

— Et le directoire a refusé de lancer le projet de mon père, c'est ça ?

— Oui. Et un des membres a placé un contrat sur ma tête. (Elle sourit.) Permits-moi de croire que leurs décisions ne sont pas toujours des exemples à suivre.

— Vous avez aidé mon père à quitter Cell Works à cause de ça. Parce qu'ils ne voulaient plus continuer les recherches...

— Oui. Sauf que quelqu'un d'autre avait aussi des vues sur ton père...

— Qui ?

— Je ne sais pas. J’ai joué et j’ai perdu. Ils l’ont engagé, ils devaient me tenir au courant. C’était il y a deux mois. Je n’ai plus entendu parler de rien depuis.

— Bien, dit Peter. Nous cherchons donc une corpo ayant accès aux nanotechnologies. Peut-être travaille-t-elle seulement sur prototypes... Des prototypes qui fonctionnent déjà. (Il se tourna vers Zunze :) Cela ne vous dit rien ?

— Ne me regardez pas comme ça. Ces projets en sont encore aux balbutiements. Les seules personnes au courant sont celles qui y travaillent. Et elles n’en parleront pas.

— Le professeur Landsgate, dit soudain Peter.

— Quoi ?

— Richard Landsgate. (Il se leva, soudain tout heureux.) Il faisait les mêmes recherches que mon père. Je le connais ! Il acceptera de me parler.

— Peter, depuis combien de temps ne l’as-tu pas vu ? demanda Kathryn. Sa voix était étrange, et Peter frissonna sans savoir pourquoi.

— Que veux-tu dire ?

— Il... il s’est gobelinisé l’année dernière.

— Quoi ?

Kathryn détourna les yeux.

— Il s’est transformé en goule. Il y a eu une vague de transformations. Sans doute un nouveau cycle, comme ceux de 2011 et de 2021. Je ne sais pas. (Elle lui posa délicatement une main sur le bras.) Je suis désolée.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Peter, la gorge nouée.

— Il enseignait à l’Université Northwestern. Un jour, il s’est enfui. Sans doute voulait-il épargner sa famille... Il paraît qu’il est dans les Shattergraves. Les goules ont investi les lieux après la chute des tours IBM.

Zunze tapa le nom de Landsgate.

— Landsgate, Richard. Gobelinisé goule. 6 février 51.

Peter secoua la tête.

— Je n’y crois pas. Je n’y crois pas... (Après quelques secondes de silence, il releva la tête.) Les Shattergraves ?

— Ce n’est qu’une rumeur.

— C’est mieux que rien.

Zunze émit une petite toux discrète.

— Désolé, monsieur Clarris, mais je n’ai personne pour vous accompagner là-bas.

— Ce n’est pas grave.

— Vous ne comprenez pas, insista Zunze, posant sa main sur l’épaule de Peter. Personne ne voudra aller dans les Shattergraves avec vous parce que c’est du suicide. Ne prenez pas ce risque.

— J’y vais.

Zunze se tourna vers Kathryn.

— Peter, dit celle-ci, il y a d’autres moyens.

— Pour quels résultats ?

— Honnêtement, étant donné les circonstances, rien n’est certain, répondit Zunze. Mais par principe, je préfère que le client ne s’occupe pas de la partie physique des missions.

Peter réfléchit un instant. Pourquoi serait-il le client ?

— Attendez... Mon identité vient d’être effacée, je ne suis pas manchot avec une arme, j’ai déjà un pseudonyme... Rappelez vos agents. À partir de maintenant, je suis le shadowrunner de Kathryn. Elle me paiera par votre intermédiaire. Je fais partie de votre équipe et j’ai accès à votre réseau.

— Vous voulez l’engager ? demanda Zunze à Kathryn.

La jeune femme observa Peter avec un regard étrange.

— Pourquoi pas ? Il a plutôt fait du bon travail jusque-là.

— Alors, ça marche.

— L’argent que je gagnerai grâce à elle lui sera immédiatement reversé afin de couvrir ce qu’elle a dépensé pour moi.

Kathryn continuait à le regarder, la tête penchée sur le côté :

— Ainsi, tu es un shadowrunner, maintenant...

— Mon nom est Prof. (Il se tourna vers Zunze.) La plupart des gens pensent que je ne suis pas une lumière. J'aimerais qu'ils gardent cette idée.

— Entre nous, répondit Zunze, vous vous rendez dans les Shattergraves. Je me ferai un plaisir de confirmer que vous êtes stupide et inconscient.

La première chose que vit Peter en arrivant dans les Shattergraves fut le rayonnement écarlate des rats qui cherchaient de la nourriture dans la neige. Des feux illuminaient les étages supérieurs des bâtiments abandonnés. Ça et là, des silhouettes écarlates le surveillaient.

Il glissa sur une plaque de verglas, se releva, et s'aperçut qu'il était tout près des ruines de l'ancienne tour IBM. Les deux tours s'étaient écroulées à quelques mètres de là, écrasant les autres bâtiments, déclenchant les explosions de gaz qui avaient ravagé la banlieue.

Il était temps de sortir son Predator.

Il marcha quelques centaines de mètres encore et franchit deux blocs de pierre, chacun haut de dix mètres, qui flanquaient Jackson Street comme deux colonnes annonçant l'entrée de quelque royaume oublié.

L'entrée des Shattergraves.

Peter décida de se diriger vers l'ouest afin de pouvoir facilement se repérer. Très vite, cependant, il dut renoncer à son projet. Des gravats encombraient la chaussée et dans l'obscurité, le béton et l'asphalte couverts de neige formaient des silhouettes menaçantes et obscures.

Au bout de quelques minutes, Peter eut perdu tout sens de l'orientation. Les traces de ses pieds étaient cependant bien incrustées dans la neige. S'il trouvait Landsgate rapidement, il pourrait toujours suivre ses propres empreintes.

Il continua à avancer, le pistolet à la main.

Quelque chose remua sur sa gauche.

Il entendit un léger frottement derrière lui, se retourna... et eut à peine le temps d'apercevoir le visage hideux de la goule avant de se faire plaquer au sol. Les narines de Peter s'emplirent d'une épouvantable odeur de chair

pourrie. La goule haletait de rage, ses mains froides et tordues griffant furieusement le visage du troll.

Celui-ci fut si surpris qu'il ne put éviter les premiers coups. Des formes rouges entraient progressivement dans son champ de vision. La situation ne s'arrangeait pas, au contraire. Il frappa la goule, qui s'envola et atterrit le nez dans la neige, quelques mètres plus loin.

Peter sauta sur ses pieds, mais, déjà, une douzaine de goules l'encerclaient. Certaines portaient des costumes déchirés, d'autres des tenues plus bigarrées. Elles avaient toutes un point commun : aucune n'était intacte. L'œil d'un motard pendait sur sa joue... Sous le visage écorché d'une femme en tenue de soirée, on devinait les muscles... Et tous les corps étaient atrocement brûlés.

Leurs regards brillaient de convoitise ; Peter les sentait ravis de la situation. *Comme des cadavres se racontant une bonne blague*, se dit-il en frissonnant.

Il avait son arme, bien sûr, mais elle ne suffirait pas pour les tenir à distance. Prenant une soudaine décision, il fonça droit devant lui..., glissa dans la neige, réussit avec difficulté à garder son équilibre et s'effondra finalement sur les goules. Des mains pourries l'agrippèrent de tous côtés. Il se retint de hurler et réussit à se dégager et à se propulser à l'abri des ombres...

Il courut le plus vite possible, prenant garde à chaque coin de bâtiment..., glissa et s'écroula deux fois, la neige gelant ses blessures. Alors il courut de plus belle...

Puis, épuisé, il s'adossa à un immeuble en toussant.

Sa respiration finit par se calmer et il reprit peu à peu ses esprits. Il remarqua juste à temps la lumière qui brillait près de lui.

Il tourna la tête, trop épuisé pour se battre... Mais il n'y avait devant lui qu'un ovale de lumière blanche, de deux mètres de long, flottant dans le vide.

— Peter ? dit la lumière.

Le Troll se redressa. Il connaissait la voix, sans pouvoir la situer.

L'ovale se rapprocha. Peter cligna des yeux et distingua une longue silhouette brillante qui ondulait doucement. L'ovale était un halo de lumière qui émanait de l'homme...

— Tu as changé, dit l'apparition.

— Thomas ? s'exclama Peter.

Au moment où il prononça son nom, le visage de Thomas se forma. La forme tapie dans la source de lumière avait quelque chose de reptilien, mais il n'en émanait aucun danger.

Thomas sourit. Son visage brillait, son expression était aussi jeune et innocente que la dernière fois où Peter l'avait vu. L'image, effrayante au premier abord, céda la place à quelque chose de miraculeux, de magnifique.

Peter ne put s'empêcher de sourire...

— C'est bien toi. Comment vas-tu ?

— Thomas ? Que t'est-il arrivé ?

— Je t'avais dit que Serpent demande beaucoup en échange de ses secrets.

— Oui.

— Il m'a demandé beaucoup, et je lui ai demandé beaucoup aussi. Mais parlons de toi. La dernière fois que je t'ai vu, tu n'avais pas sur la conscience le fardeau de nombreuses vies.

Peter se sentit tout nu devant la forme ondulante.

— Je... La vie a été dure. Bizarre.

— Je peux l'imaginer. Quelqu'un d'aussi bon que toi ne tue pas par plaisir.

— Thomas ? Tu es parti et tu n'es jamais revenu...

— Je suis mort ici, Peter. Le jour où je suis parti. J'ai essayé d'aider tous ceux que je pouvais. Et plus je les aidais, plus je me demandais quel sentiment, quelle faille pouvait pousser les gens à s'entre-tuer ainsi. Et c'était cela même que je voulais soigner. La haine. Je voulais trouver la source de la haine et la guérir... Les heures ont passé, je soignais toujours et, pour garder mes forces, j'en demandais de plus en plus à Serpent. J'étais

si épuisé qu'un mur m'a écrasé. Et je suis ainsi depuis. (Thomas regarda autour de lui, et se mit à rire.) Il y a de meilleurs lieux à hanter.

— Tu es un fantôme ?

— Oui. Mais il m'est difficile d'appréhender véritablement mon essence. On pourrait penser que la mort simplifie les choses, mais je suis mort et voilà ce que je suis devenu.

— As-tu appris ce que tu voulais ?

Une ombre passa sur le visage de Thomas.

— Plus que je le désirais. Les goules de Shattergraves m'ont fourni... suffisamment d'éléments pour mon étude.

— Je cherche une goule.

— Pourquoi, Peter ?

— C'était un ami à moi. J'ai besoin de le retrouver. Il peut m'aider.

— À redevenir humain ?

— Oui.

— Peter, abandonne et retourne chez les vivants. Ne t'enfonce pas chez les goules.

Peter hésita un instant.

— Peux-tu m'aider ? demanda-t-il finalement. Sais-tu où se trouve le professeur Landsgate ?

— Peter, je ne veux pas t'aider...

— S'il te plaît, Thomas.

— Si tu désires tant le rencontrer, tu le trouveras sans mon aide. Reste ici quelques minutes de plus et je te promets que tu le rencontreras. (Le ton de la voix de Thomas était vaguement inquiétant, mais avant que Peter ne puisse lui poser de questions, le fantôme reprit :) Peter, te rappelles-tu quand nous parlions, il y de cela des années... Il y avait cette fille...

— Denise, dit Peter.

Il se souvint du moment où il avait compris qu'elle ne voudrait jamais le revoir.

— Te rappelles-tu que je voulais te dire quelque chose ce jour-là ?

— Oui. Mais j'étais en colère et je t'ai fait taire.

— Bien. Peter, il existe quelque chose que je voulais te dire... Il y a deux sortes de femmes. Celles qui sortent avec un troll et celles qui ne sortent pas.

— Je suppose, répondit Peter en réfléchissant. Mais Denise appartient au passé.

— Oui. Et à présent ?

— Je veux être humain.

— Vois-tu un rapport entre les deux problèmes ?

Peter se mordit les lèvres.

— Pourquoi emploies-tu toujours autant de circonvolutions ? Tu ne peux pas parler plus directement ?

— C'est la vie, Peter. Il y a des expériences qu'on ne peut vivre pour toi.

Peter entendit ces mots et se retourna. Les goules fondaient sur lui armées de pierres. Elles étaient partout. Autour de lui, au-dessus de lui. Partout.

Les corps et les pierres le submergèrent. Peter se retourna pour appeler Thomas à l'aide, mais celui-ci ne fit que secouer la tête tristement tandis que le troll sombrait dans les ténèbres :

— Bonne chance.

Il lui fallut du temps avant d'ouvrir les yeux. Plus encore pour se rendre compte qu'il était pendu la tête en bas et couvert de chaînes.

Le sang coagulé durcissait sur son visage.

La neige avait cessé de tomber. Le ciel était plus clair et la lueur de la lune baignait le sous-sol dans lequel il était prisonnier. Des débris métalliques couvraient le sol. Les goules étaient assises par terre autour de lui, par groupes de quatre ou cinq, et dévoraient des charognes. L'estomac de Peter faillit se révolter et il détourna le regard.

C'est alors qu'il le vit.

Landsgate était assis à une dizaine de mètres de lui, vautré sur un trône fait d'os et de tiges de métal tordues. Des poubelles enflammées entouraient le siège, le feu transformant les traits pâles de l'ex-professeur en un visage démoniaque.

Landsgate semblait perdu dans ses pensées. Dès qu'il remarqua que Peter était réveillé, il sourit, se leva et s'approcha.

Les goules levèrent les yeux, mais, voyant, que Landsgate allait s'occuper du prisonnier, retournèrent à leurs ripailles. Le troll était encore vivant, donc inintéressant.

Landsgate se plaça devant son prisonnier et le regarda dans les yeux. Peter détourna le visage pour échapper à l'odeur de mort que dégageait de l'ancien professeur.

— Salut, dit Landsgate d'une voix amusée. Les gens qui atterrissent ici sont le plus souvent jetés entre nos bras par leurs anciens amis. Qu'est-ce qui t'a poussé à venir de ton propre gré ? Tu es un chasseur de primes ?

Peter réalisa qu'il avait imaginé leurs retrouvailles sous de meilleurs auspices. Il hésita, ne sachant par quel bout commencer :

— Professeur Landsgate. Je suis Peter Clarris.

Landsgate le regarda bizarrement pendant un moment, puis s'exclama :

— Mon Dieu ! (Un sourire s'épanouit sur son visage.) Je... je ne sais pas quoi dire. Vraiment pas. Comment vas-tu ?

— J'ai eu de meilleurs moments, répondit Peter, décontenancé par son attitude.

— Je n'ai pas vu ton père depuis... des années. Comment va-t-il ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu non plus depuis longtemps.

— Des problèmes à la maison ? Toujours à la poursuite de son affection ?

— Je suis venu parce que j'ai besoin de savoir qui est à la pointe des recherches en nanotechnologies, dit Peter, tentant désespérément changer de sujet.

— Et tu es venu me voir.

— Oui.

Landsgate posa les mains sur les joues de Peter.

— Tu es venu me voir comme tu avais l'habitude de le faire.

— Oui.

Landsgate retira sa main et le gifla.

— Et pourquoi je t'aiderais, pauvre idiot ?

— Je suis à sa recherche... J'ai besoin de vous.

Le sourire de la goule s'épanouit, ses yeux brillant d'une lueur malfaisante.

— Tu ne veux pas rester à dîner avant de continuer tes recherches ?

— Professeur Landsgate... Je... je crois que quelqu'un a trouvé le moyen de reconstruire les séquences d'ADN des organismes vivants.

— Hein ?

— Quelqu'un va combiner la magie et les nanotechnologies pour... récrire une cellule, puis toutes les cellules d'un corps. Je pourrais redevenir humain. Vous aussi.

— C'est impossible.

— Non.

— Non. Je suppose que non. Après tout, je suis une goule. Le mot impossible a perdu beaucoup de sa substance depuis quelques années.

— Je ne comprends pas la partie magique de l'opération... Mais je crois que quelqu'un est en train d'essayer. Et ce quelqu'un a besoin de nanotechnologie. La magie ne peut pas tout prendre en charge.

— Une corporation travaille dessus ?

— Je... crois. Oui.

— La plupart des recherches en manipulations génétiques ont stoppé après le fiasco de Londres.

— Ils restent très discrets.

— Que veux-tu de moi ?

— Je cherche une piste... Quelqu'un qui aurait des prototypes...

— Qu'est-ce qui te fait penser que des protos sont prêts ? Toutes les recherches ont été abandonnées il y a des années.

Peter ne répondit rien. Landsgate réfléchit.

— Certains chercheurs, surtout des Allemands et des Japonais, ont essayé. Mais ils ont gardé le secret. Il y a trop eu de cobayes tués par la recherche dans les années 20 et 30. Et même maintenant. Sais-tu combien d'habitants des beaux quartiers paient pour qu'on envoie leurs parents gobelinisés dans les Shattergraves ? La réponse te surprendrait.

Il se détourna de Peter et grimpa quelques marches.

— Mon Dieu. Ce que je ne donnerais pas pour redevenir humain. Je n'ai pas vu mes enfants depuis deux ans. (Peter ne dit rien.) Tu sais, la gobelinisation... au début, je pensais que cela ne m'empêcherait pas de vivre au sein de ma famille, de continuer mon travail. J'ai été hospitalisé, bien sûr. Tout le monde savait que je me transformais. Et presque tous sont restés à mes côtés. Ils priaient. Ma femme, les autres... Ils ne les disaient rien, mais ils priaient. « S'il doit changer, qu'il devienne quelque chose que je puisse aimer. » Alors, mes yeux ont commencé à être plus sensibles à la lumière. Puis vint la faim, avec cette chose au fond de moi qui me disait « Tu veux manger de la chair fraîche... ». Je n'y peux rien, Peter. J'ai besoin de dévorer la chair d'un être humain. J'ai compris ce qui se passait le premier et je me suis enfui. Ma tête est mise à prix, tu sais. Juste à cause de mes gènes. Oh, bien sûr, j'ironise. Je compare le cannibalisme à un goût pour les sucreries.

Landsgate s'approcha de nouveau de Peter.

— Pourquoi dois-je être comme je suis, Peter ?

— C'est la génétique, répondit Peter. Certains d'entre nous ont des gènes magiques. Des gènes qui se sont transmis durant des siècles, mais qui ne se sont activés que récemment. Mon génotype est celui d'un troll. Le vôtre, d'une goule.

— Alors, c'est naturel ?

— Je...

— Je ne suis pas une aberration, murmura-t-il. Quelqu'un a décidé qu'il devait y avoir des goules et je suis une goule. Ce n'est pas une *condition* qui

m'est appliquée. C'est *moi*.

— C'est une façon de voir les choses.

— Comment puis-je les voir autrement, Peter ? demanda la goule, les yeux pleins de larmes. Je ne tue pas, je mange ceux qui sont morts. La société dit que c'est mal et ils me chassent pour ça. Mais je n'y peux rien. Alors maintenant, je tue pour survivre. Ai-je jamais eu le choix ? J'adore survivre, Peter. Toi aussi, n'est-ce pas ? Tous les deux jetés hors de notre monde, nous sommes encore vivants. N'est-ce pas merveilleux ? Je suis ce que je suis. Si tu trouverais un moyen de m'enlever mes gènes magiques, ce serait un assassinat. Tu tuerais la manière dont l'univers m'a construit. Des générations d'humains ont passé mes gènes à travers les siècles pour me les transmettre. C'est une sacrée responsabilité, ce que tu veux faire, Peter. Donner aux gens la possibilité de changer cette histoire, de l'effacer, avec une seule décision prise au cours d'une seule vie...

— C'est ma vie. J'en fais ce que je veux.

— J'en doute, dit Landsgate en s'éloignant vers son trône, la tête lourde. (Il fit un signe de la main.) Le troll est à vous.

Tout autour de lui, les goules interrompirent leur repas et levèrent la tête vers Peter.

La tête de Peter résonnait comme un tambour.

Landsgate s'était assis sur son trône, l'air épuisé.

Les goules se rapprochèrent de Peter.

Par réflexe, il se mit à gesticuler, essayant vainement de se libérer.

Attends. Pas de panique.

Il ne pouvait compter que sur son corps. Lentement il se calma, puis s'obligea à se concentrer sur les chaînes qui lui entravaient les poignets. Il tira de toutes ses forces, sans résultat.

Les goules se rapprochaient dangereusement.

Il prit une longue respiration et fit une nouvelle tentative. Le métal s'enfonça profondément dans ses chairs. Les chaînes commençaient à se détendre.

Trente goules l'encerclaient, l'observant avec curiosité. Peter eut l'impression de lire dans leurs pensées. *Pourquoi cherche-t-il encore à s'échapper puisque c'est notre repas ?* Peter secoua ses chaînes désespérément, sans parvenir à libérer ses mains.

Respire !

Il tira encore. Un des maillons commença à céder. Peter ferma les yeux et tira, dominant sa douleur, sachant que la liberté était proche. Le maillon tenait encore. Il rouvrit les yeux...

À quelques centimètres de ses yeux une des goules l'observait, la salive coulant de sa bouche entrouverte.

Peter se mit à hurler, et, avec ce hurlement, donna une dernière secousse. Le maillon céda et libéra ses mains. Il se contorsionna, agrippa la chaîne qui liait ses chevilles, et fit de grands moulinets avec celle qui était

encore accrochée à son poignet. Le métal frappa les goules les plus proches, arrachant des morceaux de chair et éclaboussant Peter de sang. Les autres goules reculèrent.

L'horreur de la situation frappa soudain le troll ; quelque chose en lui craqua. Il ne voulait plus qu'une chose, sortir. Sortir de ce sous-sol, sortir des Shattergraves, sortir du Noose. Centimètre par centimètre, les muscles tendus à se rompre, il entreprit de se hisser sur la poutre à laquelle il était accroché, alourdi par les kilos de chaînes qu'il traînait derrière lui.

Une goule en costume trois pièces grimpa à sa poursuite. Peter accéléra. En dessous de lui, des goules hurlaient et applaudissaient tandis que d'autres se précipitaient vers l'escalier pour lui couper la route.

La goule lui attrapa la cheville ; il donna de grands coups pour s'en débarrasser. Le poids du métal commençait à l'épuiser. Il leva les yeux : il n'était plus qu'à un mètre du but...

La goule grimpa sur Peter, s'accrocha à sa taille et essaya de le mordre, ne goûtant qu'une bouchée de son cache-poussière blindé.

La poutre était proche. Il fallait qu'il rassemble son énergie. Trois efforts de plus, trois poussées surhumaines..., son bras s'accrocha solidement au bois.

La goule le mordit à nouveau, enfonçant ses dents dans son abdomen, déchirant sa chemise et pénétrant dans sa peau. La douleur stimula Peter comme un aiguillon. Tremblant de rage, il attrapa la goule par le cou et secoua une fois. Les vertèbres cédèrent dans un claquement sec. Il poussa le corps sans vie dans le vide.

Il reprit sa respiration et se redressa sur la poutre.

— Attrapez-le ! hurlait Landsgate. Ne le laissez pas s'échapper !

Les goules qui étaient montées par l'escalier hésitaient, pas très sûres de vouloir subir le sort de leur camarade.

Peter fit glisser ses chaînes et se libéra. Il avait deux solutions : charger droit devant lui et foncer à travers les goules. Rien ne pourrait l'arrêter. Ou chercher un moyen plus complexe d'atteindre Landsgate. Le professeur avait les informations qu'il voulait, il en était certain.

Désirait-il ces informations au risque de sa liberté ?

Oui.

Les goules se rapprochaient, encouragées par les hurlements de leur chef. Peter prit la chaîne et l'enroula autour de son poignet. Il jeta un coup d'œil à Landsgate, se balança sur la poutre et se jeta dans le vide de l'autre côté.

Il tomba comme une pierre, son cache-poussière claquant autour de lui. La chaîne se détendit et la poutre vibra, précipitant les goules à terre. Accroché par le poignet, Peter fonça vers le sol dans un arc de cercle parfait. Les goules qui assistaient au spectacle virent soudain foncer sur eux deux cents kilos de viande de troll, accrochées au bout d'une chaîne. Peter les percuta les bottes en avant, brisant os et muscles. Puis il lâcha la chaîne, fit un saut périlleux et atterrit sur une roulade. Se relevant, il vit Landsgate courir vers l'escalier.

Les quelques goules encore debout le chargèrent, tandis que celles qui étaient au niveau de la rue se mirent à descendre l'escalier.

Peter bondit. Ses muscles puissants ne laissaient pas une chance à Landsgate. Il attrapa la goule par le bras, la plaqua contre le mur et écrasa sa main contre sa gorge.

— Dites-leur de reculer ou vous êtes mort !

— Je ne te serai d'aucune utilité mort, siffla Landsgate.

— Vous ne me serez d'aucune utilité si je suis mort. Nuance. Allez. Dites-leur de reculer.

Landsgate hésita et envoya un coup de coude à Peter. Le troll le regarda avec surprise. Il n'avait même pas senti le choc.

— Vous ne comprenez pas, professeur. Je suis un troll. C'est une race plutôt solide. Dites-leur de s'arrêter ou je vous arrache la tête.

— D'ac... d'accord... Stop ! (Les goules continuèrent d'avancer.) STOP ! Je vais te renseigner. C'est Microtech que tu cherches. Une compagnie suisse. La dernière fois que j'en ai entendu parler, il y a plus d'un an, c'était la société à la pointe de la nanorecherche.

— Venez, dit Peter en l'ignorant. On s'en va.

— Hein ?

— Je ne vous crois pas, dit-il en soulevant Landsgate par le col. Vous venez avec moi et dès que j'aurai obtenu ce que je veux, je vous laisserai partir.

— Mais je t'ai dit...

Peter lui secoua le bras d'un coup sec.

— Écoutez. Je ne vous fais pas confiance. Je suis venu simplement pour vous parler et vous m'avez livré à vos parias. Alors, non seulement je ne vous crois pas pour Microtech, mais je ne pense pas une seconde que vous me laisseriez sortir des Shattergraves si je vous lâchais. Au fait, où est mon flingue ?

Les yeux de la goule s'écarquillèrent et sa main fonça vers sa veste. Peter lui frappa la poitrine elle hurla de douleur.

— Je ne vais pas continuer longtemps ce petit jeu...

Fouillant sous la veste, il récupéra le Predator.

— Bien. Maintenant, plus tôt vous me dites la vérité, plus vite vous pourrez rentrer chez vous. Compris ?

La goule hocha la tête silencieusement.

— Bien. (Il souleva Landsgate, lui plaçant ostensiblement le Predator sur la tempe.) Votre patron et moi allons faire un tour. Il revient tout à l'heure. Dégagez !

Les goules s'écartèrent pour les laisser passer.

Pendant vingt minutes, ils avancèrent lentement dans les Shattergraves, les goules suivant à quelques dizaines de mètres. Quand ils atteignirent les limites du quartier, Landsgate se tourna vers le troll :

— S'il te plaît. Je ne suis pas sorti depuis deux ans. Ne me force pas à...

— Désolé.

— Peter. Au nom de ton père... Je suis un monstre dehors. Toutes les goules sont mises à prix.

Landsgate tremblait violemment. Peter le lâcha et il s'écroula à quatre pattes comme un chien malade.

— S’il te plaît, cracha-t-il. Ne me force pas. Ce n’est plus ma place. Je ne peux plus voir ces gens. Ici, je suis le chef, c’est suffisant. S’il te plaît... (La bave qui coulait de sa bouche se transformait en écume en atteignant la neige.) Je vais te le dire. Je vais te le dire. C’est... peut-être Microtech, mais essaye Gen... Geneering, en France. C’est ta meilleure chance. C’est ça, Peter. Mais ne me fais pas sortir. Je t’en supplie.

Peter regarda l’homme et une boule se forma dans son estomac. Il aurait donné n’importe quoi pour que la chose qui gémissait à ses pieds ne soit pas Landsgate. Mais c’était lui. Et il ne pouvait pas faire souffrir le seul ami qu’il ait eu dans sa jeunesse.

S’il mentait, il n’aurait qu’à chercher d’autres pistes.

— D’accord. Partez, professeur.

Sans regarder en arrière, la goule détala vers les Shattergraves. Elle glissa deux fois, tomba lourdement et se perdit dans l’obscurité.

Peter se détourna et s’éloigna.

Il n’avait pas fait vingt mètres qu’il entendit Landsgate, la voix à nouveau forte :

— Peter ! (Il se retourna, mais les ténèbres étaient trop épaisses.) Peter ! Je t’ai dit la vérité ! Geneering, en France ! Cherche !

La matinée était bien avancée quand Peter arriva chez Zunze. Les squatters envahissaient les rues. Après avoir quitté l'abri des immeubles abandonnés du Noose, ils partaient à la recherche des morts de la nuit, pour trouver un peu de nourriture ou un couteau dans une poche de leurs vêtements.

Quelques punks le regardèrent passer quand il remonta State Street. Certaines de ses blessures s'étaient rouvertes : le sang tachait la neige grisâtre. Peter boitait et se tenait le bras droit ; ses vêtements étaient déchirés. Mais il était clair aux yeux de tous qu'il n'hésiterait pas à tuer le premier qui lui demanderait l'heure. Le Predator qui pendait dans sa main était sans doute pour beaucoup dans la paix qu'on lui fichait.

Peter entra dans l'immeuble de Zunze. La lumière lui permit de voir le rez-de-chaussée mieux que la nuit précédente. Tout autour de lui, des caisses formaient une sorte de labyrinthe. Elles avaient été peintes en blanc et se confondaient avec le sol et le plafond. La vision fit mal aux yeux de Peter.

- Tu me parais bien abîmé ! s'exclama Changes du haut de l'escalator.
- Zunze est levé ?
- Pas encore. Tu l'as tenu éveillé tard, la nuit dernière.
- Et Kathryn ? Miss Amij ?
- Zunze lui a donné une pièce pour dormir.
- Tu en as une autre pour que je m'écroule ?
- Ouais, mais il faut payer.
- Payer ?

— Hé, prends pas ça mal. La dame paye aussi. Ça coûte de l'argent d'être sous la protection de Zunze.

— Il a dit qu'il nous trouverait quelque chose ce matin.

— C'est déjà fait.

Peter grimpa l'escalator.

— Bien. Ça roule. Réveille Zunze, réveille Kathryn, on y va.

— Hé ! Je ne sais pas si je... Zunze n'aime pas...

— Je reviens des Shattergraves, dit Peter en toisant le nain du haut de ses presque trois mètres. Et je suis fatigué.

— Les Shattergraves... C'est vrai... Et... heu... Ça c'est bien passé ?

— Impec. Maintenant, bouge-toi.

— Suis-moi.

Peter fit les cent pas dans la salle de conférence jusqu'à l'arrivée de Zunze.

— C'est quoi, l'urgence ? jeta Zunze en ouvrant la porte. (Son indignation s'évanouit en voyant Peter, qu'il détailla des pieds à la tête.) Vous avez réussi.

— Ouais, et je suis vanné. Alors réglons les derniers détails, j'ai besoin de dormir. Changes dit que vous avez une planque pour nous. J'ai également besoin d'un decker...

Kathryn entra dans la salle, enveloppée d'une épaisse robe de chambre verte. Sans réfléchir, Peter imagina combien elle devait être douce et comment le seul contact de son corps pourrait guérir toutes ses blessures...

— Peter ! Oh ! mon Dieu ! Est-ce que tout va bien ?

Elle s'approcha de lui et effleura du doigt son visage. Le contact lui fit mal, mais il ne broncha pas.

— Oui. Je vais bien.

Kathryn se retourna vers Zunze. Peter s'aperçut qu'il avait arrêté de respirer au moment où la jeune femme l'avait touché. Il s'obligea à rendre

leur liberté à ses poumons.

— Il faut le faire soigner, dit-elle à Zunze.

— Vous voulez des shadowrunners. Je peux joindre un chaman ou un mage à votre équipe. En deux temps trois mouvements, il sera remis d'aplomb.

— Tu es sûr que tu vas bien ? répéta Kathryn, le regard inquiet.

Le désir de Peter s'évanouit, remplacé par une vague de gratitude.

— Oui... (Il détourna le regard avec difficulté.) Alors, où allons-nous ? Où est la planque ?

— Les lotissements Byrne.

— Les lotissements Byrne, répétèrent en cœur Peter et Kathryn.

— C'est tout ce que j'ai en boutique actuellement. Du moins où un troll peut loger sans attirer l'attention des voisins. C'est idéal ! Si vous le désirez, miss Amij peut être logée ailleurs pour l'instant... Mais étant donné les circonstances, c'est réellement le mieux que je puisse faire.

— Non, répondit-elle. Nous n'avons aucune raison de nous séparer.

— Kathryn, c'est un lotissement pour métahumains, dit Peter. Un endroit crasseux et dangereux.

— Qui est donc le meilleur où me cacher. Personne n'ira me chercher là-bas.

Zunze hocha la tête.

— Elle a raison.

— D'accord, dit Peter. Mais nous avons tout de même besoin d'un decker.

— Et de quelqu'un pour soigner Peter.

— Allez vous installer et je vous les envoie.

Peter se retourna vers Zunze.

— Pourquoi pas la fille qui nous a conduits ici ? Celle avec les cheveux violets ?

— Liaison ? dit Zunze avec surprise. Et pourquoi ?

— Elle nous a demandé de penser à elle si nous avions besoin d'un decker.

— Elle est bonne, dit Zunze après un moment. Mais elle n'a pas une forte réputation. Cela n'a rien à voir avec son talent... Simplement elle ne fait pas partie des stars. Elle n'a pas encore eu le temps de se faire un nom.

— Mais elle est compétente ?

— Elle n'a pas de problèmes dans la Matrice et elle sait se débrouiller ailleurs. Je peux vous trouver mieux, du moins je le pense. Je ne l'ai jamais vue en action. Mais elle ne vous coûtera pas cher justement parce qu'elle n'a pas de réputation. Un point important, car vos fonds sont limités. Et son amie, Breena, est une mage. Elles ont l'habitude de travailler ensemble. C'est un plus.

— Contactez-les, dit Peter. Nous allons à Byrne.

— D'accord. Changes leur enverra des armes. Avec Itami à vos trousses, on ne sait pas ce dont vous pourrez avoir besoin.

Zunze leur fournit un chauffeur et une Ford Totem pour les conduire aux Byrne. Peter se rendit compte qu'il regrettait Eddy le Rapide et son style inimitable. Ils tournèrent sur Old Orchard Boulevard et prirent l'une des petits mes adjacentes qui conduisaient vers les lotissements.

Après tant d'années passées à tout faire pour éviter les complexes de ce type, voilà que Peter y emménageait. Il laissa son regard errer sur les bâtiments. Des enfants orks et trolls jouaient dans la me. Ils se jetaient des boules de neige, comme tous les enfants, mais s'amusaient également à se plaquer sur l'asphalte. Quand les enfants humains se mêlaient aux métahumains, ils revenaient souvent avec des bleus. Ils n'étaient simplement pas bâtis de la même façon, mais cela n'empêchait pas la majorité bien-pensante de déclarer que les enfants métahumains étaient des brutes.

— Nous y voilà, dit le chauffeur en s'arrêtant devant l'un des neuf bâtiments qui formaient le lotissement. Terminus !

Il chercha dans sa poche deux trousseaux de clés. Peter jeta un œil à Kathryn. Elle regardait par la vitre, le visage crispé, peut-être même un peu

effrayée. Peter suivit son regard et vit qu'un groupe d'adultes les observait de l'autre côté de la me. Certains enfants s'étaient même arrêtés de jouer.

— Vous pouvez aller autre part si vous le désirez, répéta Peter.

Il s'aperçut qu'il était embarrassé de se présenter devant ses pairs avec Kathryn. Ils penseraient... qu'il les abandonnait en frayant avec une humaine.

Mais n'était-ce pas là un des attraits de Kathryn ?

— Non, répondit-elle. Je veux rester avec vous.

— D'accord, dit Peter, maudissant la complexité de la vie.

Ils sortirent de la voiture.

L'appartement empestait. Peter et Kathryn se bouchèrent le nez, mais cela ne changea rien. La jeune femme ouvrit la fenêtre pour laisser l'air glacé entrer dans la pièce.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Ça pue comme si quelqu'un était mort là-dedans !

Pensant que l'odeur venait de la salle de bains, Peter entra. Il s'attendait à trouver un chat ou un chien en décomposition, mais il n'y avait qu'une douzaine de gros cafards qui faisaient la course dans le bac de la douche. L'odeur venait des toilettes.

— C'est dans la tuyauterie. Un animal a dû crever dans les fosses et cela remonte par les tuyaux.

— Comment des gens peuvent-ils vivre ainsi ?

— Que veux-tu dire ? coupa Peter d'un ton glacial. Comment le supportent-ils, ou comment se laissent-ils piéger ? (Il se mordit les lèvres, regrettant aussitôt son accès d'énervement.) Je ne sais pas. Je n'ai pas de réponse. À aucune des deux questions.

— Ils ne veulent pas essayer de faire des efforts pour arranger tout ça ? C'est chez eux, ici !

— C'est à la fois vrai et faux. Ils sont là à cause de leurs revenus. Personne ne choisit de vivre ici. Ils rêvent tous de partir. Si tu réussis, tu quittes cet endroit. Si tu rates tout, tu te retrouves là...

Trois cafards en formation serrée foncèrent sur le mur de la pièce principale et disparurent dans une fissure du plâtre. Kathryn sursauta et ne quitta pas la fissure des yeux.

— Mais, laisser ces...

— Kathryn, qui donc va investir dans un endroit qu'il veut quitter à la première occasion ? Cet enfer leur rappelle chaque jour qu'ils sont pauvres, qu'ils sont des ratés...

— Peter, as-tu déjà habité dans un quartier comme celui-ci ?

— Non.

Elle le regarda attentivement.

— Alors qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas. Je... C'est juste le fait d'être là... J'ai l'impression que j'aurais dû venir plus tôt. J'ai passé trop de temps à me cacher de ces gens.

— Vraiment ?

— Je ne voulais pas me mêler à eux.

— Mais tu n'es pas l'un d'entre eux. Ou du moins, ce n'est pas l'impression que j'ai de toi. Tu veux redevenir humain. Tu étais humain avant. Tu vis juste un état transitoire...

Peter secoua la tête.

— Oui... Non... Je ne sais pas. En tout cas, tant que je suis un troll, *je* reste un troll. Je ne devrais pas essayer de le nier.

Elle baissa les yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Peter.

— Rien, dit-elle avec un sourire. Alors, qui es-tu à présent ?

— Jordan Winston, dit Peter, découvrant ses nouveaux papiers d'identité. Mais puisque je suis un shadowrunner, j'ai un pseudo : Prof.

— Je m'appelle Sarah Brandise. Mais que va-t-il se passer en cas de contrôle d'ADN ou de scan rétinien ?

— Ils ont copié les originaux de nos vraies identités et les ont collées sur celles-ci. (Elle rit.) Qu’y a-t-il ?

— C’est l’idée de nos « vraies » identités. Non seulement elles ont été effacées, mais nos relevés ADN et nos scans rétiniens sont maintenant liés à ces créations. Ce sont maintenant nos identités. Nous sommes ces gens-là.

Peter se raidit.

— Je plaisante, dit-elle. Enfin presque. (Elle lut sa carte à nouveau.) Qui allons-nous être quand tout cela sera fini ?

— Kathryn, pourquoi cherches-tu mon père ?

— Je ne comprends pas...

— Pourquoi es-tu à sa recherche ? Tu aurais pu quitter la ville. Ou te battre à l’intérieur de Cell Works, pour les convaincre de continuer leurs recherches sur les métahumains. Cela aurait pris du temps, mais tu y serais sans doute arrivée, à la longue. Pourquoi se presser ?

Kathryn se rapprocha de la fenêtre et resta silencieuse un bon moment. Puis elle fit glisser sa main sur son ventre.

— Peter. Mon fils... Il a des métagènes. Il pourrait se transformer.

— Les chances sont extrêmement faibles. À présent, la plupart des métahumains naissent de parents métahumains. Je suis une curiosité...

— Mais la possibilité existe. Je ne veux pas qu’elle pèse sur mon enfant.

Peter s’écroula sur une chaise, remerciant mentalement le comité qui avait prévu des meubles renforcés pour les habitants du ghetto.

— Tu fais tout ceci contre l’éventualité – presque inexistante – que ton fils devienne un métahumain ?

— Peter, c’est mon fils ! Même s’il ne s’agit que d’une minuscule possibilité, je ferai tout pour l’éviter. C’est important pour moi. Je veux savoir. J’ai besoin d’être sûre qu’il ira bien. Toute sa vie !

— Et ?

— Regarde autour de toi ! Étudie cet appartement ! C’est là que les métahumains doivent vivre. Regarde-toi. Je ne te connais pas depuis longtemps, mais je sais que tu n’as pas eu une vie facile. Tu as même voué

ton existence à redevenir humain. Comment pourrais-je accepter un tel risque pour mon fils ?

La quête de Kathryn était futile. Au plus profond de lui, Peter le sentait, sans parvenir à l'expliquer. Il repensa à Thomas.

— Kathryn... Il pourrait devenir un elfe. Les elfes sont complètement acceptés maintenant.

— Mais je ne peux pas en être sûre. Il y aura toujours le risque que...

Elle s'interrompit.

— ... Qu'il se transforme en troll, finit-il.

— Oui. (Elle soupira.) Peter, il ne s'agit pas de toi. C'est mon fils.

Mais il était un troll, et il s'agissait bien de lui.

Il détourna le regard.

— Nous avons besoin de nourriture. De vêtements.

— Peter, attends...

— S'il te plaît, Kathryn. N'en parlons plus. Pas pour le moment.

Les achats furent effectués en silence, Peter et Kathryn ne s'adressant la parole que lorsqu'ils y étaient obligés.

Ils retournèrent à l'appartement avec une tonne de vêtements bon marché, de la nourriture pour une semaine et suffisamment d'insecticide pour espérer remporter la bataille contre les cafards.

Ils venaient de ranger les provisions quand on frappa à la porte.

Kathryn et Peter se figèrent et échangèrent un regard. Puis Kathryn se mit à l’abri et Peter sortit son arme. Pas une parole, pas un signal. Ils se déplaçaient rapidement et en silence. *Une bonne équipe*, pensa Peter.

— Ouais ?

— C’est moi ! dit la voix de la fille qui les avait conduits chez Zunze.

Peter déverrouilla la porte et ouvrit.

— Ouah ! Gros flingue, dit-elle en passant devant lui.

Maintenant qu’il l’observait de plus près, il s’aperçut qu’il s’était trompé sur son âge. Elle devait avoir au moins dix-huit ans. Ses vêtements étaient entassés sur elle en couches successives, tous de différentes couleurs, dépassant suivant différents angles. Elle portait un sac à dos sur l’épaule.

Breena, la mage, l’attendait dans le couloir. Elle était un peu plus grande de quelques centimètres. Peter estima qu’elle devait avoir le même âge que Liaison, mais son visage était plus sérieux. Elle portait un blouson de cuir noir attaché par un ceinturon, des collants noirs et des bottes ferrées. Les épaules de son blouson étaient trop larges pour elle. Une série de colifichets étaient accrochés à son revers. Des fétiches, pour l’aider dans sa magie.

— Entrez, dit Peter, laissant passer Breena.

Il s’adossa ensuite à la porte et jeta un œil dans le couloir.

— Nous n’avons pas été suivies, dit la mage.

— Je vérifie.

— Bien. Mais si vous insistez trop, vous allez blesser ma fierté professionnelle. (Elle regarda l’appartement.) Ça craint.

— Nous le pensons aussi, dit Kathryn.

Breena examina Kathryn des pieds à la tête.

— Vous êtes avec lui ? demanda-t-elle en montrant Peter du pouce.

— Oui, répondit Kathryn en riant. Pour l’instant.

— Vous êtes riche, n’est-ce pas ?

Le sourire amusé de Kathryn disparut aussitôt.

— Je l’étais. Jusqu’à hier, dit-elle. Mais j’ai encore de l’argent. Je peux payer.

— Zunze ne nous aurait pas envoyées ici si vous ne pouviez pas payer. J’étais juste curieuse. Vos vêtements, vos cheveux... Vous avez l’air riche.

Elle s’assit dans un fauteuil, posa ses jambes sur l’accoudoir puis ferma les yeux et fit comme si elle allait s’endormir. Cela dura une bonne minute ; elle s’étira enfin :

— Alors, cette mission ?

— Je dirige l’équipe, dit doucement Peter.

— Ouais, c’est ce que Zunze a laissé entendre. Alors ? Quel est le problème ?

— Je veux que vous retrouviez quelqu’un, dit Kathryn.

— Qui ?

— Le professeur William Clarris.

Breena et Liaison échangèrent un regard, puis haussèrent les épaules en même temps.

— Clarris ?

— Il est à la pointe des recherches en biotechnologie. Il a travaillé pour Cell Works. Puis il a démissionné et s’est fait engager par une autre compagnie.

— Nous devons le retrouver et le ramener à Cell Works ?

— Non, dit Peter. On le retrouve. C’est tout. Ensuite, le travail est fini.

— Ça me semble bien, dit Liaison. Quelles sont les pistes ?

— Nous savons qu’il bosse pour une compagnie discrète qui fait des recherches sur un projet de manipulations génétiques.

— Super, dit Breena.

— Le but du projet est d'empêcher les gens possédant le gène métahumain de se transformer.

Les yeux de Breena s'écarquillèrent de colère.

— Vous plaisantez ?

— Non.

— C'est impossible, dit Liaison. Il y a trop de cellules. Personne ne peut manipuler le corps de manière aussi précise.

— On le peut si on utilise les nanotechnologies.

— Elles n'existent pas, répondit Liaison.

— Ils travaillent dessus. J'ai le nom d'une corpo en France qui pourrait leur procurer les nanotechs.

Breena secoua la tête.

— Je n'y crois pas.

— Pourquoi pas ? La théorie existe depuis des années...

— Pas aux nanotrucs. À l'idée de vouloir arracher la magie des gens...

Liaison regarda autour d'elle comme si elle sentait qu'il fallait changer de conversation :

— Il y a un jack télécom ?

Kathryn dégagea une prise inoccupée près de la fenêtre. Liaison traversa la pièce et déballa son matériel.

— Il ne s'agit pas d'arracher la magie, dit Peter.

— Si, dit Breena en se levant. C'est exactement ça. Ils ont essayé à Londres, dans un des ghettos. Tout ce qui en est sorti, ce sont des bébés qui pouvaient à peine respirer.

— Les recherches avaient été menées sans autorisation, objecta Kathryn.

— Et alors ? Les gamins sont morts pendant les expériences. Ou ils ont été tués par leurs parents quand ils ont vu qu'ils étaient encore plus cauchemardesques que des métahumains. Écoute, mec. Tu ne veux plus être un troll, c'est ton problème. (Elle se tourna vers Kathryn.) Mais vous, vous

voulez trafiquer votre gamin alors qu'il n'est même pas né ? Il peut pas se défendre !

La mâchoire de Kathryn chuta d'un étage.

— L'astral, très chère, dit Breena. Je vous ai inspectés tous les deux il y a une minute. Il y a une petite aura à l'intérieur de votre grande aura. Et la petite aura n'a que faire de vos plans foireux.

— C'est *mon* fils.

— Et alors ? Liaison ?

— Attendez une minute, dit Kathryn, se levant pour toiser Breena. Vous ne pouvez pas m'accuser de faire quelque chose de mal et arrêter la conversation comme ça.

— Si.

Peter jeta un coup d'œil à Liaison qui lui retourna son regard en haussant ses épaules.

— Non, vous ne pouvez pas ! Vous n'êtes qu'une enfant. Vous n'avez pas eu de décision à prendre... Vous ne connaissez pas les responsabilités des parents...

Breena eut un mouvement réflexe du bras, comme si elle avait voulu gifler Kathryn et qu'elle se soit retenue au dernier moment.

— Quatorze ans. J'ai été violé à quatorze ans. J'avais si faim et si froid que j'ai porté le fœtus quatre mois avant de comprendre que les symptômes que je pensais être l'approche de la mort signalaient l'éveil de la vie. Quand j'ai compris, il a fallu que je prenne une décision. J'étais une gamine, je vivais dans les rues. Je n'avais pas encore la magie pour m'en sortir. Je ne connaissais même pas Liaison à l'époque. Je n'avais rien. Et il fallait que je mette un bébé au *monde* ? Quand je volais des sandwiches à des corpos et que je devais détalier pour survivre ? J'allais courir avec un ventre comme ça et un bébé à l'intérieur ? Je ne pouvais pas me protéger moi-même, alors quelqu'un d'autre... Je me suis fait presque éventrer par un chirurgien marron, dans une cave, parce que vous autres, fils de putes, aviez décidé que le respect de la vie autorisait les flics à interdire les avortements, alors que vous avez toutes les cliniques privées à votre disposition. Et vous êtes en train de me dire que je n'ai pas eu de choix à faire ? C'était *moi* qu'on

m'a arraché dans cette cave. Pas juste quelque chose attaché à moi. *Moi*. Je n'avais que quatorze ans de plus que le fœtus. Quand le toubib l'a détruit, j'ai pensé : *C'est ce que le monde me fait et je suis en train de le faire subir à mon enfant*.

Le silence tomba dans la pièce. Kathryn avait une demi-tête de plus que Breena, mais la jeune fille la dominait clairement.

— Je suis navrée, dit Kathryn si bas que Peter eut du mal à l'entendre.

— Ne le soyez pas pour moi, soyez-le pour votre fils, dit Breena en se retournant vers Liaison. Tu es prête ?

Kathryn réfléchit puis se retourna vers Breena :

— Et vous allez m'en vouloir parce que je veux ce qu'il y a de meilleur pour mon enfant ? Quitte à faire tout ce que je peux pour être sûre qu'il ne sera pas désavantagé par un accident génétique ?

— Non. Je vous en veux pour votre intolérance.

— Ce n'est pas de l'intolérance ! Je refuse qu'il souffre de l'intolérance du monde. J'ai besoin de savoir qu'il ira bien.

— Vous jouez leur jeu. C'est la même chose. (Breena se tourna vers Liaison, mais Kathryn l'attrapa par le bras. La fille tournoya et colla son doigt sous le nez de la jeune femme.) Ne me touchez pas !

Peter regarda Liaison. Celle-ci semblait triste de voir Breena souffrir ainsi.

— D'accord, on va changer de sujet, cracha Breena. Des générations durant, même maintenant, les hommes ont vu les femmes comme une sorte d'aberration. Les hommes s'estiment l'archétype de l'humain normal. Les femmes sont inférieures, donc moins humaines. Elles ne sont que des objets, et si elles travaillent, elles doivent être payées moins. Maintenant, disons que quelqu'un, un homme sans doute, vienne vous voir et vous dise : « Nous pouvons vous réparer, nous pouvons vous transformer en homme. En fait, avec la technologie actuelle, nous n'avons plus besoin des femmes pour la reproduction. Nous allons effacer la maladie « femme ». Nous aurons bientôt une race humaine pure, entièrement composée d'hommes. » Quelle serait votre réaction ?

— Mais ce n'est pas la même chose ! protesta Kathryn.

— Si. Parce qu'on vous explique que l'origine de tous les problèmes est la *différence*. Si les hommes ne se sentaient pas menacés par les femmes... (elle jeta un coup d'œil à Peter) ces problèmes n'existeraient pas. Pourtant, qu'est-ce que ça peut faire ? Homme, femme, c'est la même chose. Nous sommes vivants.

— Mais nous parlons de métahumains.

— Les femmes étaient enfermées à cause de leur cycle menstruel. Les hommes ont créé des ghettos à cause de cela. Elles étaient cachées, elles étaient monstrueuses. Ce n'était pas considéré comme naturel. Les gens normaux n'ont pas de cycle menstruel. Les gens normaux sont des hommes.

— Ce n'est pas vrai. Ou c'était vrai, il y a des siècles.

— Mais les règles restent les mêmes. Bien sûr, vous ne le savez pas. Ils vous bourrent le crâne dans vos foutues écoles. Vous n'avez aucune chance de prendre du recul. Vous savez tant de choses, mais vous ignorez comment le monde marche. Il y a toujours des gens étiquetés comme n'étant pas normaux. Mais cela ne veut pas dire qu'ils le sont réellement.

Le silence retomba. Peter décida d'en profiter :

— Bon. Kathryn, je crois que tu as de quoi réfléchir. Breana, tu as de bons arguments. (La mage plissa les yeux et le fixa méchamment.) Mais il est temps de se mettre au travail.

— Ça me va, dit Liaison.

Elle sortit son cyberdeck et le brancha sur le jack. Il ressemblait à un portable sans écran. Juste le clavier.

— Il vous plaît ? demanda Liaison avec une fierté non dissimulée ? C'est moi qui l'ai fait.

Elle s'assit et appuya sur une touche. Une diode s'alluma. Elle prit le câble qui sortait du deck et l'enfonça dans sa tempe.

— Je cherche quoi ?

— Une corpo en France. Geneering.

— Tu as leur adresse ?

— Non, désolé.

— Pas grave, je vais la trouver. Et je glane quoi, une fois là-bas ?

— Des informations sur le professeur William Clarris. *Toutes* les informations sur les projets qu'ils partagent avec une corpo de Chicago. Les manipulations génétiques qui utilisent les nanotechs... C'est vague, je sais.

— Bon, je vais faire de mon mieux. Tu peux m'épeler le nom ? (Elle tapa sur le clavier, fit un clin d'œil à Breena et ferma les yeux.) À toute !

— C'est étrange, dit Kathryn, observant Liaison.

— Oui, dit Breena. Quand je ferme les yeux et que je passe en astral, je vois la vraie nature des choses. Quand elle se branche sur la Matrice, elle voit un mensonge, de fausses images des réseaux de communication.

Peter avait déjà observé des deckers au travail ; il avait utilisé sa personnalité de « troll abruti » pour leur soutirer des détails.

Liaison était à présent dans un univers virtuel composé de constructs en 3D qu'elle pouvait pénétrer à loisir. Elle avait dû se matérialiser quelque part dans le nodal régional des télécommunications de Chicago et avait choisi de se déplacer vers l'Europe. Il fallait qu'elle trouve l'adresse de Geneering et une fois à l'intérieur – si elle réussissait, si elle n'était pas arrêtée par de la GLACE –, elle devrait fouiller parmi des fichiers innombrables.

Mais elle n'aurait pas besoin de les lire. Liaison disposait de programmes qui scannerait toutes les données pour elle et lui feraient un rapport.

Une demi-heure passa. Kathryn s'installa dans un fauteuil de l'autre côté de la pièce et Peter entreprit d'installer les pièges à cafards.

— Les cafards, dit Breena. Nous inventons sans cesse de nouvelles techniques pour les tuer, et ils continuent d'évoluer, avec toujours un cran d'avance sur nous. Toute cette technique, toute cette magie, mais les cafards sont toujours là.

Liaison revint brusquement à la vie. Elle écrasa l'interrupteur de son deck et arracha la prise de sa tempe.

— On se casse ! Maintenant !

En un éclair, Breena avait traversé la pièce et commençait à remballer le matériel de Liaison.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandèrent Kathryn et Peter à l'unisson.

— J'ai trouvé Geneering, dit la jeune decker, arrachant le sac des mains de Breena et y fourrant le deck. Mais le chemin d'accès était trop évident. J'ai cherché une porte de service. J'en ai trouvé une. J'ai lancé quelques programmes de recherche. (Elle regarda par la fenêtre, parut satisfaite et fonça vers la porte.) J'ai consulté un fichier avec le nom du professeur. Rien à redire. Ça avait l'air d'être ça. Je l'ai ouvert et j'ai trouvé un autre fichier qui concernait des protos de nanotechs loués à une boîte de Chicago. Avant que je puisse le lire, je me suis fait choper par le decker de service. Il m'a bloquée tandis que le système lançait une trace.

— Mais ils sont en *France*, dit Peter.

— Oui, mais en contact avec une corpo de Chicago.

Peter jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce. Les cafards allaient gagner par abandon.

Le bruit d'un rotor d'hélicoptère l'attira à la fenêtre. Il ferma le rideau.

— C'est un Stallion de la Métro Police.

— Ça va, répondit Liaison. On peut les éviter.

— Attends. (Un deuxième hélicoptère approchait.) Crusader Sécurité en vue.

— Les Métro vont leur refiler le boulot.

— On les évitera moins facilement, conclut Liaison, sortant un P.M. Scorpion de son sac.

— Il faut dégager.

Peter ouvrit la porte et ils foncèrent vers l'escalier, au fond du bâtiment.

— Nous devons sortir de là. Je ne veux pas un remake du dernier raid sur un lotissement, dit Peter.

Liaison ouvrit la porte et commença à descendre.

— Non, pas par là, souffla-t-il. Passons par en haut...

Liaison regarda Breena qui acquiesça. Ils entendirent la porte d'entrée se faire défoncer sans subtilité.

Liaison ouvrait la marche, suivie par Breena et Kathryn. Peter restait derrière pour être sûr que tout allait bien.

— Hé ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Un jeune troll de neuf ans les regardait par-dessus la rambarde. Le gamin vit les armes pointées sur lui et s'enfuit en hurlant.

Des bottes ferrées se mirent à résonner sur les marches.

— Merde !

Liaison se positionna sur la rambarde centrale et pointa son Scorpion vers le bas.

— Vous, dit Breena à Kathryn, courez jusqu'à la porte. Si les choses s'aggravent, accélérez.

Puis elle recula d'un pas et attendit les gardes. Peter sentit la tension monter en lui. Les Crusaders étaient des humains. Il n'y avait aucuns métahumains parmi eux. Et Peter avait appris au fil des années qu'il adorait descendre des humains armés. Aucun autre groupe ne lui avait fait plus de mal.

C'était contradictoire de son désir de redevenir humain ? Peut-être. Quand il serait à nouveau un homme, il aurait le temps de se pencher sur le problème. En attendant...

Un premier garde montra le bout de son armure et Liaison tira trois balles. Les deux premières s'écrasèrent sur le gilet de la cible, mais la troisième traversa son cou, emportant un morceau de colonne vertébrale au passage. L'homme s'écroula dans un jet de sang. Son compagnon resta en arrière et fit feu au jugé.

— Escalier ouest, dit-il dans un talkie-walkie. Quatrième étage, armés et dangereux.

— On dégage, dit Peter. On monte un étage, on traverse et on redescend.

Les filles se précipitèrent. Peter resta en arrière pour les couvrir. Il tira deux fois pour faire comprendre au garde qu'il était encore là et grimpa à son tour les marches. Le temps qu'il parvienne au cinquième étage, les deux shadowrunners avaient déjà traversé la moitié du bâtiment. Breena et Liaison venaient de dépasser les ascenseurs quand une porte de service s'ouvrit. Un garde jeta un œil et Kathryn s'arrêta net. Il eut l'air surpris et leva son HK227.

— Hé ! cria Peter pour attirer son attention.

Le garde se tourna et appuya sur la détente. Les balles volèrent dans le couloir et ricochèrent sur les murs. Kathryn se jeta au sol. Des hurlements emplissaient l'immeuble.

Peter bondit de l'autre côté du couloir puis plongea à terre. Un éclair bleuté emplit sa vision périphérique et il pensa que le garde venait d'utiliser un taser. Mais au lieu de sentir une douleur fulgurante, il entendit le bruit caractéristique d'une arme tombant sur le sol. Il se releva et vit le garde se tenir le visage. Sa chair commençait à fondre et à couler le long de son uniforme. Il resta un moment debout par réflexe et s'écroula.

Les mains de Breena crépitaient encore d'énergie bleue...

Kathryn regarda le garde et s'en détourna rapidement.

— Go, go, go ! siffla Peter en fonçant vers Kathryn pour la remettre debout. Il n'a pas eu le temps de prévenir les autres, ajouta-t-il en attrapant le HK au passage.

Ils atteignirent l'escalier. Un tonnerre de détonations les arrêta soudain.

— Sur quoi tirent-ils ? demanda Kathryn après avoir vérifié qu'ils étaient tous là.

— Ils canardent les appartements ! hurla Peter en descendant l'escalier. Vous trois, continuez ! Je vais les faire sortir et je vous rattraperai. ALLEZ-Y !

Peter enfonça la porte de tout son poids. Derrière, il entendit des cris et des pleurs. À sa gauche et à sa droite, des types ouvraient les portes et

tiraient des rafales d'armes automatiques.

— Hé ! cria Peter. (Il vida son chargeur sur les gardes les plus proches.)
Visez les bonnes cibles !

Les quatre gardes s'écroulèrent, et des balles s'enfoncèrent dans son cache-poussière. Le pare-balles et son armure naturelle les empêchaient de pénétrer dans sa chair.

Peter retourna dans la cage d'escalier et se mit à courir. Une fois hors de vue, il se pencha dans le couloir et tira sur les gardes qui se lançaient à sa poursuite. Deux hommes s'écroulèrent.

Derrière eux, le dernier flic interrompit son mouvement et partit en arrière. Pendant une seconde, avant qu'il ne rebrousse chemin, leurs regards se croisèrent. C'était un humain pur, mais il arborait le visage d'un animal. Il n'y avait que du mépris dans ses yeux.

On dirait un cochon, pensa Peter.

Il lâcha le HK et fila vers l'escalier en empoignant son Predator.

Au moment de franchir le palier du deuxième étage, il entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Il se retourna pour tirer... et le monde s'écroula autour de lui.

Murs et plafond se fondirent dans l'obscurité. Sous ses pieds, les marches se transformèrent en guimauve. Peter essaya de prendre appui sur le sol avec la main. Il échoua une fois, deux fois, trois fois, rampa pour tenter de s'échapper. Les murs se tordirent autour de lui et il vit les premiers renards jaillir du néant. Il voulut hurler mais rien ne sortit de sa gorge.

Un mage. Il y avait un mage dans le coin. L'homme se cachait quelque part et alimentait le sort en attendant les gardes. Peter aperçut le palier du rez-de-chaussée, à des milliers de kilomètres sous lui. Il pourrait peut-être se laisser rouler et atteindre la porte. Ce qui ne le mènerait à rien si ses dents continuaient à pousser...

Il continua de délirer en descendant l'escalier à quatre pattes. Il essayait de toutes ses forces de ne pas paniquer, mais le monde tourbillonnait et il sentait qu'il allait vomir. La poignée de la porte n'était plus qu'à quelques centimètres. Il n'avait qu'à la toucher...

Il s'appuya contre le mur pour essayer de se relever. Mais ce n'était pas facile avec le nain de jardin qui lui sautait sur la tête pour l'en empêcher. Il se redressa pourtant et, au prix d'un effort surhumain, se laissa tomber contre la porte qui sortit de ses gonds sous le choc.

Il atterrit à plat ventre dans le hall et tourna sur lui-même. Le mage le regarda avec horreur, puis recula de quelques pas. Les gardes s'approchaient.

— Je...

Il fallait qu'il mette la main sur le mage et son calvaire serait fini. L'homme avait des fleurs à la main ; il s'était maquillé en clown pour l'occasion. Deux gardes apparurent dans l'ouverture en dansant la gigue. Leurs HK227 étaient gigantesques et peints en rose.

— Adios, trollos, dit l'un d'eux.

Une autre porte s'ouvrit à ce moment. Peter entendit le tonnerre d'un fusil à pompe. Une giclée de plomb étala les gardes contre le mur.

Le troll se sentit soudain mieux. Sa vision était encore floue, mais il contrôlait ses membres. Au dessus de lui, le mage se préparait à lancer un nouveau sort. Quelque chose qui lui permettrait d'abattre un ork armé d'un fusil à pompe...

Peter lança son bras, attrapa la cheville de l'homme, tira d'un coup sec et le mage s'écroula dans un hurlement de douleur. Peter se mit à genoux et écrasa de toutes ses forces son poing sur le visage grimaçant pour le faire taire. Une fois. Deux fois. Trois fois.

Il aurait continué longtemps si derrière lui, les gardes ne s'étaient pas relevés, choqués mais encore vivants. Leurs armures avaient encaissé les plombs à la place de leurs ventres. Peter empoigna son Predator et, toujours à genoux, vida son chargeur sur les deux silhouettes chancelantes. Les deux hommes oscillèrent un moment, mais une deuxième décharge du fusil à pompe les abattit définitivement.

Peter se releva lentement.

— Merci, dit-il.

— Sors vite, frère, dit l'ork en surveillant le couloir.

Peter jaillit dans la neige en courant. Au même moment, il entendit un bruit de moteur venant de la rue.

Un van Ares Master aux armes des Crusaders fonça sur lui. Peter leva son arme et tira dans le pare-brise, mais les balles s'écrasèrent sur le verre blindé.

Le van fit un tête-à-queue et s'arrêta devant lui. Les portes s'ouvrirent. Sans munitions ni sortie de secours, il se prépara à offrir aux Crusaders un baroud d'honneur. Il ne partirait pas seul.

Peter vit l'éclair apparaître derrière le van et se jeta à terre au moment où les gardes en sortaient. La boule de feu transperça la carrosserie et carbonisa les occupants. Puis le van explosa, projetant ses débris enflammés dans toutes les directions.

Breena était très bonne !

Liaison leva le bras. À son signal, Peter se mit à courir, couvert par la jeune decker.

Les trois filles l'attendaient derrière le coin de l'immeuble. Breena avait l'air épuisée, comme si l'effort avait été trop intense.

— Putain, c'était juste, murmura-t-elle. Il y avait un mage dans le van.

— Un plan ? demanda Peter.

— Voiture, dit Liaison. Et on se casse.

— Où es-tu garée ?

— Là-bas, répondit-elle en montrant la rue.

— C'est parti.

Un des gardes les repéra au moment où ils atteignaient la voiture, une Ford Americar spécialement aménagée pour ce genre de mission. Ses balles s'écrasèrent sur les ailes du véhicule sans faire de dégâts.

Liaison donna un coup d'accélérateur et fonça vers l'homme.

— Tout le monde est là ? demanda Peter. Tout va bien ? Un ork inconnu m'a sauvé la vie...

— Ça va, dit Breena, haletante.

Le garde tenta de se dégager, mais ne put échapper à Liaison. La Ford le percuta et ils entendirent les os craquer sous le choc.

— Maintenant, ça va, répondit Liaison.

Peter sentait Kathryn contre lui. La chaleur du combat et son contact lui montaient à la tête comme un aphrodisiaque.

— Tout va bien ?

— Uh, uh, répondit-elle.

— Bien, dit Peter en se redressant. Au Q.G. des Crusaders.

— Quoi ?

— Tout ce qu'il nous faut se trouve dans ce bâtiment.

Breena le regarda comme s'il était devenu fou mais une lueur de compréhension passa dans les yeux de Liaison.

— Il a raison, dit-elle, tout en gardant un œil sur la route. Comme la plupart des compagnies de sécurité privées, Crusader conserve tous ses enregistrements sur support statique. J'ai déjà essayé de les infiltrer. Il suffit de voir qui les a appelés et on aura le nom de la corpo, son adresse, ou au moins son code télécom... Mais faut y aller.

— Nous avons deux avantages, continua Peter. Primo, un grand nombre de leurs hommes sont dehors en train de nous chercher...

— Ou sont morts.

— ... Et secundo, ils ne s'attendent pas à ce qu'on aille chez eux.

— C'est une véritable forteresse, protesta Breena. Les gardes sont armés de mitrailleuses MAG-5. Ils prient pour que quelqu'un tente ce que tu suggères. Ils sont prêts pour ce genre d'éventualité !

— Écoute, Breena, dit Peter, nous n'avons pas le choix. Le seul lien que nous ayons est en France et Liaison s'est faite jeter. Notre seule piste reste le bâtiment des Crusaders. Seule la compagnie que nous recherchons peut les avoir contactés. Si tu trouves une autre solution, super. Moi, je n'ai pas d'idée.

Kathryn regardait Peter avec fierté.

— Tu n’as pas tort, dit Breena après un moment de réflexion. Mais l’idée est complètement folle.

— C’est ce qui fait le *fun*. Être assez intelligent pour survivre à une véritable folie.

— Il nous faut un plan, dit Kathryn.

Trois regards se fixèrent sur Peter.

Le temps d'arriver au nord de la ville, de sombres nuages avaient envahi le ciel. La neige commençait à tomber.

Liaison gara l'Americar dans une impasse à quelques rues du complexe Crusader, puis alla ouvrir le coffre avec Breena.

Peter se pencha vers Kathryn.

— Ça va aller ?

— Moi ? Tout ce que j'ai à faire, c'est de garder Breena. Je m'inquiète plutôt pour vous. Ça ira ?

— Je ne sais pas. (Il éclata d'un rire joyeux.) Je ne sais vraiment pas.

Être débarrassé du gang Itami le rendait euphorique. Sa vie était enfin sur les rails, tendait vers un but...

Breena attira leur attention d'un violent coup de poing sur la vitre.

— On y va !

Elle s'installa sur un siège et ferma les yeux.

— Tu vas vérifier en astral ?

— Non. Ils ont sûrement un gardien, et la seule chose que je risque, c'est de le réveiller. Liaison et toi, vous partez en aveugles. Dangereux, mais c'est notre seule chance...

Son corps se détendit et elle leva lentement les mains. De fines étincelles bleues se mirent à courir sur sa peau. Liaison se pencha vers elle ; Breena ouvrit les yeux.

— Au revoir, dit-elle doucement.

Leurs lèvres se joignirent et les étincelles remontèrent vers le visage de Breena, se rassemblèrent, puis s'épanouirent sur Liaison. À mesure qu'elles

touchaient sa chair, le corps de la jeune fille s'évanouissait. Bientôt, Breena n'embrassait plus que le vide.

— Je suis là, dit Liaison, sa voix flottant dans l'air.

Un pistolet apparut sur le genou de Breena.

— Voilà pour toi, Kathryn. Protège Breena de ton mieux. Ça, c'est un talkie. Dès que je donnerai le signal, tu fonces. O.K. ?

— O.K.

La voix désincarnée s'approcha de Peter :

— Prêt ?

Peter se retourna et crut apercevoir une ombre de silhouette.

— Je t'ai vue. Juste un dixième de seconde...

— L'invisibilité n'est qu'une illusion. Comme tu sais que je suis là, elle est moins efficace sur toi. Mais cela devrait marcher sur les autres... Passe-moi ton arme.

Peter sortit le Predator de son holster et sentit Liaison l'attraper. L'arme disparut.

— Et pour toi ?

— J'ai pris un Uzi dans le coffre. On y va ?

— Je suis prêt.

Ils descendirent l'allée. Peter émit un petit rire.

— Le baiser est-il indispensable pour que la magie fasse effet ?

— Disons qu'il s'agit de joindre l'utile à l'agréable... (Elle se tut un instant, puis reprit :) Tu es sûr qu'ils ne vont pas faire le lien entre toi et ce qui s'est passé à Byrne ?

— Certain. Pour eux, les trolls se ressemblent tous...

Peter hurla.

Il cria.

Il tituba et dansa sur le trottoir.

Arrivé à une trentaine de mètres de Crusader, il éclata d'un grand rire sonore et aviné.

— Hé ! les mecs ! J'ai envie de casser la tête à des humains, aujourd'hui ! Trois ou quatre, que le combat soit égal ! J'en ai marre de ces lavettes qui deviennent flasques dès qu'on les amoché un peu !

Un épais mur de brique surmonté de barbelés entourait le complexe. Au centre se tenait un bâtiment high-tech de trois étages. L'œil exercé de Peter remarqua sur le toit de fines meurtrières destinées à laisser passer les balles.

Il se remit à rire encore plus fort.

En haut d'une tourelle, un projecteur s'alluma. En quelques secondes le rond de lumière fut sur lui, s'élargissant jusqu'à atteindre environ trois mètres de diamètre.

Peter s'immobilisa et fixa le halo, comme si son arrivée l'étonnait. Puis il s'agenouilla et effleura le cercle, lentement, comme un scientifique ivre en train d'étudier une fleur.

— Hé ! tête de nœud ! hurla quelqu'un du haut de la tour. Casse-toi !

Peter leva les yeux d'un air perdu. Titubant, il avança vers la tour d'où provenait la lumière.

— Tu t'amuses bien ? souffla la voix de Liaison, à quelques centimètres du cercle du projecteur.

— OUI ! hurla-t-il. OUI, je hais toutes les chairs roses et molles !

Il se mit à danser autour le rond de lumière comme dans un ballet abstrait.

— TU FOUS LE CAMP D'ICI MAINTENANT ! hurla un mégaphone.

— Qui parle ?

— QUITTE CET ENDROIT !

— Tu es un humain ? Un être tout rose qui casse entre les doigts ?

Quelques gardes passèrent leurs têtes au-dessus du mur.

— Je le descends ? demanda l'un d'eux.

— NON ! hurla le mégaphone.

Une autre voix reprit :

— On a assez d'emmerdes comme ça avec Byrne. Laissez tomber.

Peter désigna du doigt un des gardes.

— T'es un lâche, c'est ça ? Hein ? Un lâche ? Viens ! Descends et viens te battre !

Les gardes le huèrent, mais pas un ne bougea.

— Putain de lâches. Ils ont peur d'en découdre avec un troll dès qu'ils n'ont pas un minigun à la main. Pauvres types ! J'en prends quatre à la fois. Ouais. Quatre.

Les gardes échangèrent des regards indécis.

— Cinq ! Je vais vous montrer, espèces de déchets, qui devrait commander sur cette terre. Alors ! Vous en avez pas marre d'être les uns sur les autres, tas de pédés ?

Derrière le mur, les têtes disparurent. Peter entendit les éclats d'une violente discussion, puis la porte s'ouvrit.

— Au revoir..., souffla Liaison.

Le battant révéla huit gardes, dont trois pointaient des armes directement sur Peter. Il leva les bras en rigolant.

— Hé ! C'est quoi, ça !

Un des gardes, apparemment le chef, sourit à Peter, un enregistreur à la main.

— Alors tu veux te battre ?

— Ouais !

— Tu es sûr que tu veux te battre ?

— Et comment que je veux, fesses d'huître !

— Juste pour le *fun*, hein ?

— Ouais. Même que je vais adorer réduire vos petites têtes roses en purée. J'suis comme ça.

Le chef éteignit l'enregistreur et le confia à un des gardes.

— Pas d'armes. Lutte à main nue.

Deux des hommes passèrent rapidement leurs mains sur le costume de Peter.

— O.K., confirma l'un d'eux.

— Bien. Cinq contre un, c'est ça ?

— C'est ça.

Devant les yeux de Peter, les cinq hommes sortirent des coups-de-poing américains.

— Hé !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous avez ces trucs, là...

— Ouais ?

— Et moi j'ai rien ?

— Tu ne veux pas que ça soit facile, non plus ?

— Heu... Qu'est-ce que tu entends par là ? dit Peter, cherchant à gagner du temps.

Il était presque sûr de remporter la victoire. Presque sûr... mais pas complètement. S'il arrivait à gagner encore quelques minutes, peut-être que Liaison reviendrait avec les données et qu'il pourrait éviter de se battre...

— Tu es un gros troll bien costaud, reprit l'homme. Et nous, on est juste des petits amas de chair rose, hein ?

— Heu... Ouais, mais...

Ils se jetèrent sur lui. Peter bougeait bien et vite, mais ses adversaires travaillaient en équipe, bloquant ses flancs, ne lui laissant aucune ouverture.

Il se tourna vers la droite et se jeta en avant, espérant bloquer la première attaque. Il se catapulta dans un garde et celui-ci roula à terre. Essayant d'éviter un coup aux genoux, il trébucha et perdit l'équilibre. Les autres gardes se jetèrent sur lui, bourrant son dos de coups-de-poing. Il fit un geste pour les écarter, mais une violente douleur vibra le long de sa colonne vertébrale ; pendant quelques secondes, sa vision se brouilla.

Les coups-de-poing américains n'étaient pas que des morceaux de métal. Ils donnaient aussi des chocs électriques... De toute sa carrière, Peter

n'avait jamais rien rencontré de pareil. Il tomba, les mains devant lui pour bloquer sa chute, puis roula sur le côté le plus rapidement possible, sans éviter de multiples coups sur son ventre et sa figure.

N'y avait-il pas une meilleure stratégie ?

Il lança ses bras sur les côtés, dessinant un gigantesque arc de cercle, frappant de toutes ses forces les chevilles de ses adversaires. Des os se brisèrent avec une série de petits bruits secs. Pendant que les gardes tombaient, il se releva et se trouva nez à nez avec le premier qu'il avait frappé. L'homme leva le poing ; Peter bloqua le coup et cogna le type au menton. Le garde alla valser quelques mètres plus loin. Peter se retourna pour faire face aux autres.

L'adrénaline commençait à monter, il se sentait en forme...

— Peter. On a un problème, souffla la voix de Liaison à sa droite.

— C'est une blague ! hurla-t-il.

— Je ne peux pas entrer dans le bâtiment. La porte est fermée par une serrure à code, et je peux pas la craquer à cause des rondes incessantes. Ils ne me verront pas, mais ils verront la plaque de protection disparaître...

— Il faut attendre..., grogna Peter de sa voix la plus terrifiante. Que quelqu'un rentre, ajouta-t-il tout bas.

— J'ai attendu. Les gardes dans la cour suivent le combat, et je suppose que les autres, à l'intérieur, font de même par l'intermédiaire des caméras.

Peter jeta un coup d'œil aux murs du complexe. Sur les miradors, les gardes observaient le combat à travers les fils barbelés.

— Et on n'a pas le temps d'attendre qu'ils se décident.

Le souffle rauque d'une hélice déchira les airs. Un Stallion approchait, venant du nord. Sans doute celui qui était intervenu à Byrne, et qui rentrait après sa recherche infructueuse...

— Approchez ! hurla-t-il soudain. Je vais vous montrer de quoi je suis capable, bande de pervers ! Je vais vous écraser comme mon frère vous a écrasés à Byrne !

Les mains des gardes se baissèrent.

— Qu'est-ce que tu fais ? souffla Liaison, inquiète.

Le chef pointa un doigt vers lui.

— Ton frère était à Byrne ?

— Et comment ? Il a buté une douzaine d’humains, bandes de lavettes !

Les deux gardes toujours à la porte levèrent leurs armes. Peter se raidit, mais le chef cria :

— Les mains en l’air !

— Quoi ? dit Peter avec son air le plus stupide.

— Les mains en l’air, crétin !

Peter leva les mains.

— On ne se bat pas ?

— Non. Où est ton frère ?

Peter se mit à rire.

— Ça, je ne vais pas vous le dire. Après tout, c’est mon...

— Ta gueule ! Où est-il ?

— Je ne vais pas vous le dire... Allez ! On se bat ?

Les gardes tirèrent quelques rafales devant les pieds de Peter.

— Hé !

— AMENEZ-LE À L’INTÉRIEUR. ON VA L’ATTACHER, dit le mégaphone.

— Les mains derrière le dos. Passe la grille lentement.

Peter avança.

On le conduisit à la porte du bâtiment.

Un des gardes tapa le code. La porte s'ouvrit. Peter entra, ne pouvant qu'espérer que Liaison suivrait.

À l'intérieur, les hommes l'observèrent avec des regards glacés.

Ils l'amènèrent dans une petite pièce aux murs grisâtres. Au milieu trônait une large chaise à courroies. À son côté, se trouvait une petite table équipée de machines que Peter ne connaissait pas.

Il commença à nourrir de sérieux doutes sur le bien-fondé de son plan.

— Assieds-toi.

— Pourquoi ? demanda Peter, feignant l'imbécillité.

— Mais tu es vraiment stupide ou quoi ! Tu le fais parce que je te le dis !

— Oui, mais pourquoi...

Un des gardes lui frappa la colonne vertébrale de la crosse de son arme. Le dos de Peter lui faisait mal. Il décida d'obéir. Dès qu'il fut assis, les gardes attachèrent les courroies, ce qui lui rappela l'hôpital. Et les infirmiers.

La peur l'envahit.

— Donnez-moi la boîte, dit le chef.

Un des gardes sortit d'un tiroir un étui en bois moisi. Le chef en extirpa une sorte de petit générateur, relié à une manivelle et à deux câbles.

— C'est un instrument un peu dépassé, annonça-t-il. Mais nous avons découvert qu'il faisait merveille sur les trolls.

Un des hommes enroula un câble autour du cou de Peter et un autre sur son poignet droit. Les aimants du générateur se mirent à tourner lentement, et les muscles de son bras et de son cou commencèrent à chauffer et à se tendre.

Cela ne faisait pas mal, mais c'était inquiétant.

Il voulait que ça s'arrête.

— Vous n'allez pas me poser de questions ?

— Pas encore, dit le chef en souriant. D'abord nous allons te faire mal. Te faire mal comme ton frère a fait mal à mes hommes...

— Ce n'est pas moi qui les ai attaqués...

Sa voix suppliait un peu ; Peter eut honte de lui-même.

— Et ce n'est pas moi qui suis mort. Nous restons donc dans la logique...

Le chef tourna d'un coup sec la manivelle et le dos de Peter s'arc-bouta de douleur. Ses doigts se raidirent et tentèrent de s'arracher de sa main. Sa glotte s'écrasait contre la courroie. Le seul son qui parvenait à ses oreilles était le grésillement de l'appareil et sa propre respiration étouffée...

Le chef arrêta le générateur.

— Pas mal pour une machine aussi simple, non ?

Peter tenta désespérément de retrouver de l'air.

— S'il vous plaît...

La manivelle tourna, le corps de Peter se jeta de nouveau contre les courroies, les muscles de son cou tendus à se rompre... La douleur dura une éternité...

La main de l'homme retomba. Peter s'affaissa dans la chaise.

— Leçon numéro un : tu ne parles pas tant que je ne pose pas de questions. Compris ?

Peter essaya de répondre, mais son cerveau ne parvenait plus à contrôler les muscles de sa bouche.

— Leçon numéro deux...

Une fois de plus la manivelle tourna. Le bras droit de Peter se mit à trembler de façon incontrôlée. Quand le courant cessa, il ne s'arrêta pas, mais continua à tressauter convulsivement.

— ... Quand je demande quelque chose, tu réponds. Compris ?

— Ou... Ou... Oui...

L'effort nécessaire pour émettre un son était immense.

— Maintenant, où est ton frère ?

Il ne fallait pas qu'il réponde. Il devait gagner du temps, du temps pour Liaison. Si...

La porte s'ouvrit. Peter remercia le destin. Quelques secondes de répit.

Grâce à un effort surhumain, il tourna les yeux vers le nouveau venu.

Le visage de l'homme était fermé et las. Il adressa un sourire amer aux hommes réunis dans la pièce. Une vraie tristesse passa sur l'assemblée, un moment de respect silencieux pour leurs camarades tombés au combat.

Peter sut qu'il allait mourir.

Quelque chose toucha sa botte gauche.

Il jeta un coup d'œil. La courroie qui retenait sa cheville glissa doucement hors de sa boucle.

Liaison.

La respiration de Peter se calma un peu.

— On m'a dit que vous aviez attrapé le frère du troll ?

— Il est là, dit le chef.

L'homme approcha.

Peter sentit Liaison travailler sur la seconde cheville.

— Toi..., commença le nouveau.

Il s'interrompit. Peter essaya de détourner la tête.

— Attends une seconde...

Il attrapa la tête de Peter entre ses mains et tira son visage vers lui. Le cou du troll se mit à trembler de manière incontrôlable. Il eut envie de crier,

mais sa langue refusait d'obéir.

— C'est le troll.

— Quoi ?

— C'est le même troll. C'est LUI ! Même figure, même expression. Ce n'est pas son frère. C'est ce putain de bâtard !

L'arme du type apparut devant le visage de Peter, pointée entre ses deux yeux.

— Au revoir, troll.

Le bruit d'une arme automatique déchira l'air et la poitrine de l'homme se constella de fleurs pourpres.

— À toi, Prof ! hurla Liaison.

Un Predator se matérialisa dans l'air et atterrit sur les genoux de Peter. Celui-ci s'aperçut que sa main gauche était libre.

Les gardes, abasourdis par l'intervention d'un agresseur invisible, mirent quelques secondes à réagir et à tirer leurs armes. Aucun d'entre eux ne remarqua le Predator.

Ils commencèrent à tirer dans la direction d'où était venue la rafale, mais Liaison était déjà de l'autre côté de la pièce. Peter attrapa le Predator et fit feu. Ils répliquèrent. Encore retenu à la poitrine, au cou et au poignet, Peter ne pouvait pas esquiver. Trois balles le percutèrent en pleine poitrine, lui coupant la respiration. Pendant quelques secondes, il n'entendit plus que le bruit des coups de feu.

Quand il leva les yeux, tous les gardes gisaient sur le sol, morts ou mourants.

— Allons-y, souffla Liaison.

Elle enleva les courroies de son cou et de sa poitrine pendant que Peter retirait maladroitement celle de son poignet droit.

— Breena, Breena, Breena..., dit Liaison d'une voix régulière et tendue.

Une alarme retentit.

— Merde !

— Tout va bien, mentit Peter, la tête si cotonneuse que le monde extérieur n'était qu'un vague brouillard. Ma poitrine, articula-t-il finalement.

— Hou-là... Ça a l'air mauvais.

— Merci. Je me sens tout de suite mieux.

— Prêt ?

— Non... Mais allons-y !

— Ouvre-moi la porte. Je vais foncer à travers le hall.

Peter obéit, mais il resta à l'intérieur de la pièce, protégé par le battant. Deux gardes avancèrent ; Liaison les abattit.

— Maintenant ! On fonce !

Peter bondit hors de sa salle de torture et se mit à courir. Une rafale jaillit du néant à ses côtés et déchiqueta un garde contre le mur du corridor. Ils arrivèrent près de la porte d'entrée. Un code la bloquait. – Le code ! Quand nous sommes entrés... Tu as vu le code ?

— Oui ? Et alors ?

— Essaye ! C'est peut-être le même.

Il entendit le bruit de l'Uzi qui changeait de main. Le bras de Peter était encore ankylosé, mais en se concentrant, il arrivait à contrôler ses muscles.

— Rien.

— Quoi ?

— Rien ! À quoi ça servirait, deux portes avec la même combinaison !

— Court-circuite-la. Étant donné la situation, on se fiche de déclencher une alarme de plus.

Des gardes apparurent à l'angle du corridor et tirèrent. Liaison hurla. Un jet de sang macula le mur.

— Foutre, grogna Peter. Tu vas bien ?

— Plus pour longtemps...

Peter se retourna vers les gardes et tira pour protéger Liaison. Celle-ci se remit à travailler.

— J’ai mal...

— On y est presque. On y est presque.

— C’est bon ! hurla-t-elle soudain dans le talkie. Kathryn ! Vas-y ! Maintenant !

Les gardes avaient manœuvré pour trouver une meilleure position de tir, et le dos de Peter encaissa plusieurs balles. Il se sentit soudain très proche de l’évanouissement. Baissant les yeux, il vit Liaison apparaître. Elle joignit deux fils...

La porte s’ouvrit.

Ils se mirent à courir vers la grille principale, les détonations labourant le sol à leurs côtés. Une rafale atteignit Liaison à la cuisse, et elle s’effondra.

Peter fit instantanément demi-tour. La shadowrunner pleurait, serrant sa jambe entre ses mains, implorant Breena de ne pas la laisser mourir. Peter jeta l’Uzi, souleva Liaison dans ses bras et se remit à courir vers la grille.

Celle-ci n’était plus qu’à quelques dizaines de mètres. Il évalua ses chances. Le métal était solide : la voiture ne passerait pas à travers. Il fallait qu’il se débrouille seul. Il accéléra, poussant jusqu’à l’extrême limite de ses forces. Ignorant la douleur, il s’obligea à penser. Passer la grille... Entrer dans la voiture... Rouler... Être avec Kathryn... Penser, penser à n’importe quoi sauf à l’instant présent... Le mur arrivait sur lui...

Il bondit aussi haut qu’il le pouvait. Derrière, il entendit le bruit de la voiture qui freinait. Sa poitrine frappa contre le métal de la grille. De la main droite, il agrippa instinctivement les barbelés, au-dessus de sa tête. Les pointes pénétrèrent dans sa paume, il serra les dents et, à la force du poignet, se souleva lentement le long du mur.

Il n’était pas sûr d’y arriver...

Quelque part de l’autre côté, il entendait Kathryn crier :

— Je ne sais pas comment...

Et Breena hurlait :

— Fais-le !

Venu de la rue, un crépitement de mitrailleuse déchira la nuit. Une boule de feu apparut du néant et la tourelle explosa. Peter était arrivé en haut du mur. Il arracha les barbelés et fit glisser Liaison sur ses genoux. L’Americar était juste en dessous de lui. Kathryn tirait à l’Uzi en direction d’une autre tourelle et Breena était appuyée contre la porte.

Le trottoir arriva plus tôt qu’il ne s’y attendait. Sous le choc, il eut l’impression que sa colonne vertébrale se fendait en deux. Par un dernier effort de volonté, il s’obligea à se relever...

— Qu’est-ce qui lui est arrivé ? demanda Breena.

— Pas maintenant ! Fonce !

Kathryn courut s’asseoir sur le siège avant tandis que Peter poussait Liaison sur la banquette arrière. Il se glissa derrière elle. Quand il se retourna, il vit que Breena se tenait immobile dehors, des étincelles rouges et oranges tournoyant autour d’elle.

— Si tu te fais tuer, nous n’irons pas loin, cria-t-il.

— Et s’ils nous attrapent, nous n’irons nulle part...

Elle leva la tête vers le ciel étoilé. Peter suivit son regard et vit l’hélicoptère apparaître de derrière le mur de Crusader. Le bruit des rotors, terrifiant, emplît l’atmosphère, et le souffle fit voler les cheveux de Breena. Lentement, elle leva les mains. La boule de feu fila dans les airs.

Elle percuta la porte de la cabine ; le souffle éjecta les gardes, leurs uniformes carbonisés. Une seconde explosion atteignit le moteur et des éclats d’acier tourbillonnèrent à travers la nuit.

Breena se jeta dans la voiture et claqua la porte.

— Ça fait du bien, lança-t-elle à la ronde avant de faire démarrer le moteur.

L’Americar bondit en avant, mais derrière eux, la grille s’ouvrait. Une Westwind, une SAAN Dynamit et un van Leyland-Rover apparurent.

— On a de la visite !

— Pose Liaison par terre et bascule le siège.

Peter obéit aussi vite qu’il le pouvait. Il eut un hoquet de stupeur en voyant l’arsenal : grenades, lance-grenades, mitrailleuses légères...

— Je ne sais pas me servir de la moitié de ces trucs-là, lança-t-il à Breena.

Elle appuya sur l'accélérateur pour gagner quelques dizaines de mètres.

— Prends le minigun, et passe les grenades à la rouquine.

Peter tendit la boîte à Kathryn, qui la prit précautionneusement.

— O.K. Et je fais quoi, maintenant ? protesta-t-elle.

— Relax. Il y a trente ans, tu ne savais pas utiliser une carte de crédit. L'éducation se fait sur le tas, souffla Peter.

— Je n'ai que vingt-huit ans...

Une série de balles s'écrasèrent contre le pare-brise arrière. Certaines rebondirent, d'autres explosèrent.

— Merde !

Peter souleva le minigun et repéra l'interrupteur relié à la batterie. Il l'alluma. La masse de métal commença à vibrer pendant que Breena expliquait à Kathryn comment se servir des grenades.

— Accrochez-vous, ajouta-t-elle. Ça va accélérer sec.

Le véhicule fonça vers l'entrée de la rampe I-94. Breena négocia le tournant puis fonça plein gaz, faisant grimper le compteur à plus de cent cinquante km/h. Les gardes suivaient. Une série de balles explosives se ficha dans le pare-brise arrière, créant un réseau complexe de fissures.

— Attention... Maintenant !

À travers la fenêtre gauche, Peter tira sur le Leyland Rover. Le minigun rugit, vomissant les balles, mais le troll perdit rapidement le contrôle de l'arme et bascula l'interrupteur. Quelques projectiles avaient touché leur cible, la plupart s'étaient perdus dans le décor.

Des fleurs de feu s'épanouirent soudain sur la route. Peter jeta un coup d'œil à Kathryn, qui dégoupillait et lançait ses engins de mort avec l'air d'un enfant à la fête foraine.

Il se retourna et tira de nouveau vers le van, bloquant le minigun avec son épaule pour mieux viser. Le Westwind et le Dynamit entamèrent des manœuvres complexes pour esquiver les tirs.

Soudain, une des grenades de Kathryn explosa sous les roues du Leyland-Rover. Le véhicule fit quelques boucles, sortit de la route et alla s'écraser contre un mur.

La vibration de l'arme déchirant son épaule, Peter parvint à viser la grille du Dynamit. Les balles lacérèrent l'armure du véhicule et pénétrèrent dans le moteur. Le Dynamit pila. À quelques mètres derrière, le Westwind tenta désespérément de changer de direction, mais il était trop tard : la collision envoya les deux voitures dans une fosse de travaux publics.

— Oui ! s'écria Peter. Oui !

Kathryn riait et pleurait. Peter se laissa glisser sur les sièges arrière, et tâta les poignets de Liaison. Le pouls battait. C'était l'essentiel.

Il s'évanouit.

La première chose que Peter aperçut en se réveillant fut un gigantesque tableau.

Il représentait des promeneurs dans un parc, et occupait la majeure partie du mur qui lui faisait face. Le style était étrange. Peter l'observa longuement, fasciné. Un bruit à son côté lui fit reprendre contact avec la réalité. Breena était agenouillée près de sa tête, visiblement plongée dans une sorte de transe. Une aura verte ondulait autour d'elle. Ses mains reposaient sur les épaules de Peter.

Il s'aperçut qu'il se sentait beaucoup mieux que... quand...

Quand quoi ?

Quand il était dans la voiture.

Les souvenirs lui revinrent d'un coup.

Il tourna la tête et vit Kathryn, endormie sur un matelas, le visage innocent et détendu. Il l'avait toujours vue arborant une sorte de masque. Belle, mais constamment sur la défensive, même quand elle était effrayée. Tandis que là... Elle était toujours aussi belle, mais il découvrait toute une gamme d'expressions inattendues...

Son regard revint sur Breena, dont le visage était calme et paisible, puis sur le tableau.

Il ne l'avait jamais vu auparavant, et pourtant il l'aimait. Et en même temps il ne l'aimait pas.

Il détailla l'illustration.

Un couple en train de se promener, des costumes anciens. Un homme assis sur l'herbe, fumant la pipe. Toutes sortes de gens, appréciant la beauté d'un jour ensoleillé au parc. Ou presque. Leurs corps étaient trop raides.

Il réalisa soudain que la peinture n'était pas constituée de coups de pinceaux, mais de points.

— Tu aimes ?

Liaison se tenait à la porte. Elle était habillée d'une large chemise bleue, libéralement constellée de taches de peinture.

— Où sommes-nous ?

— À la maison. Chez Breena et moi. Dans le Noose.

— Comment avez-vous réussi à me transporter ?

— Ce n'est pas moi, j'étais hors de combat... Tu devais juste être assez conscient pour te laisser guider.

— Je ne m'en souviens pas...

— Tu étais presque mort.

— Oh. Et Breena ?

— Tout va bien. Elle aura fini dans quelques minutes. Mais elle devra se reposer toute la journée de demain.

— As-tu l'adresse ?

— Et comment !

Elle s'assit en tailleur à son côté, un grand sourire sur les lèvres.

— Une société appelée ABTech, dans le quartier ouest. On a regardé sur les listings officiels... Rien. Je suis allée faire un tour dans la Matrice, rien non plus. Mais je ferai une recherche plus sérieuse demain matin. Alors ? Que penses-tu de notre appart ?

Peter jeta un coup d'œil sur les centaines de peintures qui décoraient les murs, les plafonds, les portes.

— Coloré.

— Tu aimes le tableau ?

— Oui.

— C'est un original. Il vient de l'Art Institute.

— De l'Art Institute ?

— Un mec que je connaissais l’a eu d’un ami, qui l’avait volé à un comptable, qui l’avait piqué à son associé, qui l’avait sorti discrètement de l’Art Institute au moment de la fermeture, quand la tour IBM s’est effondrée.

— Sa structure est intéressante...

— Les points. Ce sont les points qui font tout. (Elle se leva et désigna l’ensemble.) Ça a été peint par un mec qui s’appelle Georges Soorat. Il a inventé une nouvelle technique de peinture : le pointillisme. Pas de lignes, rien que des points. Il devait être une sorte de peintre futuriste... Il peignait comme un ordinateur avant même que les ordinateurs aient été inventés. (Devant le regard étonné de Peter, elle reprit :) En fait, il peignait des pixels. Regarde. Il n’a utilisé que trois couleurs : rouge, bleu et vert. Là, par exemple, on croit que c’est du violet. En fait, ce sont des points rouges et des points bleus côte à côte... qui se mélangent dès que tu t’éloignes. Et tous les petits points font une image.

— Comme l’ADN.

— Heu... (Elle prit l’air perplexe, puis sourit.) Oui... Comme l’ADN. Nous ne sommes que des petits points de *chromosotes*, tout en étant aussi des entités à part entière.

— *Chromosomes*.

Elle le regarda, l’œil pétillant.

— Est-ce que tu es vraiment professeur ?

— Non.

Breena leva les mains et l’aura verte commença doucement à s’effacer. Liaison se jeta à son cou.

— Comment te sens-tu ?

— Très fatiguée.

— On va au lit ? dit Liaison avec un sourire plein de promesses.

— On va dormir, répliqua Breena d’un ton neutre.

Elle se leva, épuisée.

— Merci de m’avoir soigné, dit doucement Peter.

— Ça fait partie du boulot.

— On n’a plus de lit, dit Liaison. Il faudra que tu dormes par terre. Il y a des couvertures dans le coin. O.K. ?

— Pas de problème.

Les deux jeunes femmes quittèrent la pièce, et les lumières s’éteignirent. Peter resta quelques secondes les yeux ouverts dans le noir, imaginant les petits points du tableau dansant dans l’obscurité. Puis les ténèbres l’envahirent et il plongea dans l’inconscience.

La voix de Kathryn le réveilla. Il faisait encore noir.

— Heu... bonjour ?

L’inquiétude perçait dans le ton de la jeune femme.

— Kathryn ?

— Qui est là ?

— Peter.

— Oh, Peter. Peter, répéta-t-elle, intensément soulagée. Où sommes-nous ?

— Chez Breena et Liaison. Dans le Noose. Un vieil immeuble de bureaux, je pense.

— Oui... Oui. Ça y est, je me souviens. (Elle soupira.) Je ne suis pas habituée à ces rebondissements. Tu aimes ? Vivre comme ça ?

Il réfléchit. Sa vie était devenue nettement plus frénétique depuis quelque temps. Il le lui dit.

— À vrai dire, ajouta-t-il, à partir de mes quinze ans – quand je suis devenu troll –, ma vie ne s’est plus du tout déroulée comme je l’imaginais.

— La mienne s’est toujours passée comme prévu. J’ai été élevée à Cell Works. L’organisation était comme une grande famille. J’ai fait des voyages d’affaires, bien sûr, mais rien qui ressemble à ça. Hier... j’ai cru que j’allais mourir. J’étais terrifiée.

— Moi aussi.

— Vraiment ?

Sa surprise était flatteuse, et Peter sentit son cœur s'accélérer. Il se rapprocha du matelas de Kathryn et s'assit près d'elle dans l'obscurité. Elle sentait la rose et les fleurs exotiques...

— Tous ces gens qui me tiraient dessus, qui me frappaient... Bien sûr que j'avais peur. Mais la sensation est différente. C'est sans doute la première fois que tu te trouves embarquée dans une histoire pareille.

— Oh oui ! dit-elle en riant.

— Je me suis fait battre dès mes premiers jours dans la rue. Je suis habitué.

— Tu as vécu dans la rue ?

— Oui.

— Je mourrais. Je mourrais...

— Non... Tu découvrirais ce qu'il faut faire pour survivre et tu le ferais.

— Non, Peter. Non. Toi, Breena, Liaison, peut-être... Mais pas moi. J'ai été élevée dans une corporation. Le mot clé y est la stabilité. Les profits à long terme préférés au court terme. La spontanéité y est acceptée, à condition d'être planifiée...

Ils rirent tous deux.

— Alors, reprit-elle. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Liaison a une adresse. Elle ira fouiller demain dans la Matrice, et je vais essayer d'aller jeter un coup d'œil sur le site. Breena va se reposer, et tu devrais aussi rester là. Tu es enceinte. Te mêler à des combats ne doit pas devenir une habitude.

Le silence retomba.

— Quelle est ton histoire préférée ? demanda soudain Kathryn.

— Mon histoire préférée ?

— *Le Magicien d'Oz ? L'Odyssée ? Alice au pays des merveilles ?* Toutes les histoires que j'aimais quand j'étais gamine parlent de gens qui vont dans des endroits étranges et qui prennent des risques. Et maintenant

que je suis au cœur d'une histoire de ce genre, je me demande comment ils faisaient pour supporter la tension...

— Kathryn, dit Peter doucement. Si Cell Works était vraiment ta famille, pourquoi la quitter ?

— Pour mon bébé. J'ai besoin de savoir que le traitement avance, où il en est. Ton père était censé me tenir au courant de ses recherches.

— Tout cela pour un enfant à naître...

— Ce n'est pas un enfant à naître, Peter. C'est le fils de l'homme que je voulais épouser.

— Oui. On m'a dit qu'il était mort. Je suis désolé.

— Un accident de voiture. Un de ces stupides, stupides accidents... La science peut tout faire, ou presque... Mais elle ne peut pas empêcher une voiture de se renverser. On ne peut pas sauver tout le monde, et on ne peut pas sauver l'homme qu'on aime le plus au monde...

Il leva maladroitement la main et lui effleura le bras. Elle eut d'abord un mouvement de recul, puis se détendit et le laissa glisser ses doigts jusqu'à son épaule.

— Je veux que mon fils naisse, Peter. Je veux qu'il vive, et qu'il soit heureux. Je veux être sûre qu'il va naître humain, et le protéger... Pour lui donner une chance, j'ai abandonné tout ce que j'avais...

— Tu vas t'en tirer. Tu es forte.

— Non. Je suis forte uniquement quand je connais les règles. Comme dans le monde des corporations. (Elle se dégagea et enfouit son visage entre ses mains.) Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait à ma vie ? À mon fils ?

Peter attendit en silence que ses sanglots se calment.

— Je suis désolée.

— Il n'y a aucune raison d'être désolée, dit-il d'une voix douce. Mais je crois que nous avons tous les deux besoin de dormir.

Elle laissa échapper un dernier sanglot.

— Oui.

— Ça va aller ?

— Oui. (Elle s'étira sur le matelas.) J'ai juste envie d'un peu de sommeil.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit, Peter.

Après quelques secondes de silence, elle reprit :

— Tu ne ressembles pas tant que ça à un assassin, finalement. (Peter resta silencieux, ne sachant trop quoi répondre.) Je pensais que tu étais... enfin, tu m'avais menacé avec cette arme. Mais tu n'es pas comme ça.

— Je suis navré...

— Tu ne faisais que ton travail.

Peter se sentit soudain empli de honte. Son job était devenu tellement naturel qu'il fallait les paroles de Kathryn pour qu'il réalise que prendre quelqu'un en otage sous la menace d'une arme n'était pas un acte banal.

— Le moment est venu de changer de travail.

— Bien.

Il se roula dans la couverture et ferma les yeux.

Le lendemain matin, Peter et Kathryn parlèrent peu, mais une chaleur agréable régnait entre eux. Liaison, qui préparait un petit déjeuner de gâteaux de soja et de bacon, fredonnait des chansons. Breena demeurait silencieuse.

Le bâtiment ABTech ressemblait plus à un gigantesque entrepôt qu'à un laboratoire de recherches. Ne voyant personne entrer ou sortir, Peter se demanda un instant si ABTech n'avait pas donné une fausse adresse.

Ce fut juste après midi qu'il vit enfin quelqu'un apparaître. Une femme sortit par une petite porte, au sud du bâtiment. C'était une orke. Habillée d'un manteau d'hiver de bonne coupe, mais passé de mode, elle avait visiblement consenti des efforts de toilette.

Comme il n'avait rien de mieux à faire, Peter décida de la suivre. Il ne s'attendait pas à de grands résultats : sans doute n'était-ce qu'une femme de ménage qu'on avait envoyée chercher le déjeuner.

Comme toutes les orkes, elle était de stature assez lourde. C'est pourquoi Peter était si peu attiré par elles. Les orkes n'avaient ni la magnifique musculature des femmes trolls, ni la délicate fragilité des humaines... Mais celle-ci avait visiblement du cran. Devant les passants qui s'écartaient ou se détournaient sur son passage, elle faisait de son mieux pour conserver l'air digne, son manteau serré contre elle, la tête haute. Une femme entraîna sa petite fille de l'autre côté de la rue, puis lui jeta un regard indigné.

L'enfant observait l'orke avec une intense curiosité. Sa mère l'attira contre elle et commença à la rassurer, bien que la petite fille n'ait visiblement aucun besoin de l'être.

L'orke tourna vers le nord et se dirigea vers la gare. Peter accéléra. Il remarqua qu'elle serrait fortement la rampe de l'escalier d'entrée, et que son pas était lourd. Arrivé sur le quai, il nota également que son ventre était un peu rond. De près, le manteau d'hiver ne dissimulait pas complètement sa grossesse. Peter s'aperçut qu'elle le regardait avec curiosité. Il lui lança un sourire embarrassé, qu'elle lui rendit. Puis ils détournèrent tous deux le regard.

Peut-être... Peut-être qu'elle ne travaillait pas pour ABTech, mais qu'elle était volontaire pour une sorte de programme expérimental...

Le train entra en gare. Peter attendit que la femme monte puis choisit une voiture adjacente. Bien qu'il y ait foule autour d'elle, les humains regardaient ailleurs et tentaient de s'écarter.

Le train roula pendant vingt minutes. La femme descendit à Logan Square, Peter derrière elle. Il lui laissa prendre une bonne avance.

Elle continua de marcher vers le nord. Peter se souvint qu'il y avait un ghetto ork à quelques rues de là.

La frontière, bien qu'invisible, était très nette. Tant que Peter était sur le trottoir opposé, les orks ne le regardèrent même pas. À la seconde où il traversa la rue, une dizaine d'yeux inquiets se posèrent sur lui. Sur un signe de leur mère, deux enfants lui emboîtèrent le pas.

Peter fit semblant de ne pas les remarquer, et continua sa filature jusqu'à un immeuble rongé par l'humidité. L'orke passa une série de doubles portes en verre, puis ouvrit sa boîte aux lettres. Après avoir vérifié son courrier, elle s'enfonça dans un couloir et disparut parmi les ombres.

Peter entra à son tour. Sur l'étiquette de la boîte aux lettres, il lut « Wilson 5-G ».

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Personne. Même ses petits anges gardiens avaient disparu. Il entra dans le hall et se trouva face à une porte fermée. Grâce à un bout de métal, il fit tourner la serrure. Le battant s'ouvrit. Peter allait entrer quand il entendit la porte en verre grincer derrière lui.

Il s'était trompé au sujet des enfants qui le suivaient. Ils n'avaient pas laissé tomber..., ils étaient partis chercher de l'aide.

Les cinq orks le dévisagèrent. Leurs blousons en cuir noir étaient décorés de patchs rouges.

Ils devaient avoir environ quinze ans.

— Hé, mec... Qu'est-ce tu fous ?

— Je vais voir un ami.

— T'as pas d'amis par là.

— Je viens voir M. Donner, dit Peter qui avait repéré un nom sur la boîte. Il vient de m'appeler.

— N'importe qui sait lire un nom sur une boîte, troll. Tu ferais mieux de te casser d'ici et de rentrer dans ton antre puant, et vite.

— Désolé. J'ai du travail.

Peter avança d'un pas et les jeunes orks foncèrent à sa poursuite. Il leur claqua la porte au nez, bondit vers l'escalier...

Puis s'arrêta.

Il n'était pas venu pour faire une course poursuite avec des orks. Il était là pour tenter d'apprendre ce que la femme faisait chez ABTech, pas pour démarrer une baston devant sa porte. Et il en avait marre de se battre. Il se retourna vers les jeunes, qui s'arrêtèrent au bord de l'escalier, indécis.

— Je suis un shadowrunner et je vais vous couper en tranches si vous ne me foutez pas la paix, dit-il d'une voix caverneuse.

Les gamins reculèrent, le plus grand – leur chef – un peu moins que les autres.

— Va te faire foutre, mec. T'as rien à glander ici.

Peter sauta sur ses pieds. Les orks reculèrent de deux pas.

— Tu ne comprends pas, mec ? Je hache à la mitrailleuse tous ceux qui se mettent sur mon chemin. C'est mon travail, O.K. ? Tuer les gens, c'est mon boulot ! Alors reculez, ou je vous massacre...

— Personne ne bouge, jeta le chef à son gang. C'est toi qui es venu sur notre turf, mec. C'est toi qui nous agresse. Alors que tu nous tues ou pas, on s'en fout, parce qu'on a pas le choix.

Les muscles du cou de l'ork se tendirent légèrement, son couteau se leva... et Peter frappa, un coup dans le poignet, l'autre dans la poitrine. Le gamin valsa en arrière et s'écrasa sur un de ses camarades. Les trois autres se placèrent autour de lui, prêt à bondir.

Peter les regarda un instant, puis cogna dans le tas. Bien qu'il prît des précautions. Ses coups auraient suffi à briser les os d'un humain normal. Cependant c'étaient des orks, et il était un troll...

Les trois gamins furent par terre en quelques secondes, mais le chef et son compagnon s'étaient relevés. Le chef fonça sur Peter, qui le frappa deux fois à l'estomac. Il s'écroula et, d'un tour de bras, Peter écrasa le visage de l'autre.

Les orks gémissaient, étendus sur le sol. Peter sentit soudain toute adrénaline l'abandonner. Félicitations. Il venait de remporter une glorieuse victoire contre une bande d'adolescents qui protégeaient une femme qui n'aurait, sûrement, aucune envie de lui parler...

Il grimpa les marches quatre à quatre et frappa à l'appartement 5G.

— Un instant, dit une voix féminine.

La poignée tourna et le battant s'ouvrit. La femme orke l'observa un moment, étonnée, puis elle se souvint du quai de la gare et ses yeux s'agrandirent. Elle secoua la tête, comme pour nier la réalité et tenta de fermer la porte.

Peter mit sa main sur le battant et poussa.

— Madame Wilson. Madame Wilson. S'il vous plaît. Je voudrais juste vous parler.

Elle se mit à hurler.

Peter flanqua un coup violent dans la porte et l'arracha de ses gonds. La femme tenta de s'enfuir, mais Peter l'attrapa par le bras et lui mit une main

sur la bouche.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Les murs étaient fissurés, les meubles fatigués, mais on avait visiblement fait un effort pour essayer de rendre l'endroit avenant. Le papier peint était marron et blanc...

Deux enfants orks pénétrèrent dans la pièce – deux petites filles. L'une tenait une poupée humaine toute rose dans ses bras ; elle avait des nœuds assortis dans les cheveux. Pendant quelques secondes, les enfants regardèrent la scène sans comprendre, puis leurs yeux s'emplirent de peur. La plus petite, celle qui tenait la poupée, se mit à pleurer.

— Chut..., souffla désespérément Peter.

Il se sentait très mal. La situation lui échappait. Il se rendit compte que jamais il n'était tombé aussi bas. Il venait de frapper des gamins, et maintenant il brutalisait une mère...

Il lâcha la femme qui courut vers ses filles et les serra dans ses bras. Toutes trois regardèrent Peter avec des yeux hagards, certaines qu'il allait les tuer.

— S'il vous plaît..., dit la mère. Laissez-les partir. Elles sont si jeunes...

— Je ne vais faire de mal à personne...

La petite fille se remit à pleurer.

— Je veux juste vous poser quelques questions...

Le regard de la femme croisa celui de Peter.

— À quel sujet ?

— La société ABTech.

— Sortez ! hurla-t-elle. Sortez ! Sortez !

— Je...

— S'il vous plaît... S'il vous plaît... Je ne peux pas en parler. Je ne peux pas.

Peter fit un pas. La femme poussa ses deux filles derrière elle.

— Vous pouvez parler. Je ne répéterai à personne ce que vous direz.

— Si vous avez la moindre décence, partez.

Elle sursauta soudain, son regard posé sur un point, derrière Peter.

Il se retourna, s'attendant à voir réapparaître le gang. Mais il n'y avait qu'un ork entre deux âges, debout devant le chambranle. Son regard passa de la porte à Peter, de Peter à la porte, puis la colère envahit son visage :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Cet homme...

— Je dois parler à votre épouse.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Mark..., dit la femme d'une voix suppliante.

Le mari avança lentement dans la pièce. Il était grand et assez musclé – *une jeunesse dans les gangs, puis un travail sur les docks*, pensa Peter. Il sentait l'alcool.

— Je veux juste poser quelques questions à votre femme.

— Il veut que je lui parle d'ABTech.

Les yeux de l'homme se plissèrent et ses poings se crispèrent. Quand il reprit la parole, sa voix était rauque mais lourde de menace :

— Foutez-moi le camp d'ici.

— Je ne partirai pas sans...

— FOUTEZ-MOI LE CAMP !

— Que faisait votre femme à ABTech ?

Peter s'aperçut que la scène avait une douzaine de spectateurs. Deux des gamins du gang, des voisins, en robes de chambre, en peignoir...

C'est pas bon, c'est pas bon, c'est pas bon..., pensa-t-il.

Mais au lieu d'appeler les autres à l'aide, Wilson se mit à enguirlander les curieux, leur ordonnant de partir. D'abord surpris, les orks finirent par obéir. Les yeux brûlant d'une rage froide, il se retourna vers Peter :

— Je ne sais pas qui vous êtes ou ce que vous voulez. Mais sortez. Sortez maintenant. Je ne veux plus entendre un seul mot...

— Je ne partirai pas sans...

L'ork envoya son poing dans le menton de Peter, qui recula de quelques pas, trébuchant contre le bord de la table.

Il est fort, pensa Peter. Efficace.

L'homme attaqua de nouveau. Son pied atteignit Peter en pleine face, avant qu'il ait eu le temps de dire un mot. Sa joue droite s'enflamma.

— Merde, grommela Peter, envoyant l'homme à terre d'un revers du bras.

Il bondit et atterrit sur la poitrine de son adversaire. L'ork expira un grand coup, puis remonta son genou d'un coup sec entre les cuisses de Peter. Celui-ci gémit et frappa l'homme à la tête...

— Arrêtez ! gémit la femme. Arrêtez ! S'il vous plaît.

Peter avait oublié leur présence. Derrière leur mère les deux petites filles sanglotaient.

Il tourna la tête... L'ork en profita pour lui envoyer son poing dans le foie. *Il est très efficace*, corrigea mentalement le troll. Ils roulèrent tous deux à terre et l'ork se dégagea, du sang coulant sur son front. Peter le frappa encore au visage. L'homme retomba à terre.

La femme se jeta entre les deux adversaires, la main levée.

— S'il vous plaît... Que voulez-vous savoir ?

— NON ! hurla l'ork, se relevant d'un bond.

Il se jeta sur Peter et le plaqua à terre. Essayant désespérément de reprendre le contrôle de la situation, Peter lui attrapa le bras et le tordit. L'ork hurla de douleur.

— Non ! criait la femme. Arrêtez... S'il vous plaît, arrêtez...

— Tais-toi, grogna le mari, la voix caverneuse.

Les petites filles avaient cessé de pleurer et martelaient le dos de Peter de coups de poing. Il les ignora.

— Parlez, ou je lui casse le bras.

— Oui...

— Non. Tais-toi, répéta le mari.

— Qu'est-ce que vous faisiez à ABTech ?

— Je... je sers de sujet d'expérience.

— Ils vous payent ?

— Stop !

Le mari tenta désespérément de se dégager, mais ses efforts furent vains.

— Oui, ajouta-t-elle, la voix hésitante.

— Sur quoi travaillent-ils ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'ils vous font ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ? Vous ne savez pas ce qu'ils vous font ?

— Ce n'est pas sur moi. C'est sur l'enfant.

Peter ne comprit pas tout de suite.

— Quoi ?!

— Nous avons besoin de cet argent...

— Laurie !

— Nous avons besoin de cet argent, répéta-t-elle, comme pour le convaincre. Les enfants devaient manger. Nous n'avions pas de quoi nourrir Suzie et Anne...

— Je ne comp...

— Mon enfant ! hurla la femme. Je leur ai vendu mon bébé !

Elle enroula désespérément ses bras autour de son ventre.

— Ils font des expériences sur votre bébé ?

L'idée lui semblait tellement absurde qu'il ouvrit les mains, libérant l'ork. Celui-ci tomba à terre et se releva aussitôt, frappant les épaules du troll à l'aveuglette. Mais toute sa haine avait disparu et ses coups étaient inefficaces. Leurs regards se croisèrent. Des larmes coulaient sur le visage de l'ork.

Les coups cessèrent de pleuvoir. Les deux hommes continuaient à se regarder.

— Je suis désolé...

— Partez..., dit simplement le mari. Partez.

— Oui.

Peter se retourna vers la femme, hésitant.

— Votre bébé..., que va-t-il lui arriver ?

— Il sera avorté. Certains d'entre eux arrivent à terme. D'autres sont avortés. Mais ils appartiennent tous à ABTech.

— D'autres ?

— Oui, d'autres. Vous ne croyez quand même pas que je suis la seule, monsieur avec le beau costume ?

— Non, je...

— Sortez. Vous avez eu ce que vous vouliez. Sortez...

Peter se dirigea vers la porte puis se retourna.

L'homme tenait sa femme et ses filles étroitement enlacées. La petite aux nœuds roses massait le cou de son père.

— Tout va bien, papa. Tout va bien, papa. Nous allons bien, papa.

Peter trouva une autre sortie et marcha jusqu'à la rue. Il jeta un dernier coup d'œil à l'immeuble, devant lequel une foule d'orcs se tenait.

Puis quelque chose accrocha son attention. Debout sous un réverbère, Eddy le Rapide essayait désespérément d'avoir l'air naturel. Il surveillait la foule et le bâtiment, attendant la réapparition de Peter.

Puis il se retourna et vit Peter. Il grimaça et s'enfuit en courant.

Sans s'occuper de la foule, Peter fonça à la poursuite d'Eddy.

Il bouscula involontairement un groupe d'orks.

— Hé ! Fais gaffe ! cria le plus grand.

Mais personne ne le suivit.

Eddy avait bien cinquante mètres d'avance. Il courait comme un épileptique shooté à la coke, ses bras ballottaient dans tous les sens, mais la vitesse qu'il maintenait était impressionnante.

Peter se mordit les lèvres. Il fallait qu'il le rattrape. Il fallait qu'il sache ce qu'Eddy avait vu. ABTech ? L'appartement de Liaison et Breena ?

Eddy tourna un coin de rue, puis un autre... Peter faillit le perdre deux fois, mais peu à peu, il gagna du terrain. Eddy tourna encore : Peter lui sauta dessus, le souleva dans ses bras, le jeta derrière un tas de sacs d'ordures et lui bloqua le cou d'une main ferme.

— Salut, mon pote.

— Salut, Prof. Comment comment ça va ?

— On ne peut mieux. Beaucoup de gens veulent me tuer.

— Et cette pute que tu as levée... ?

L'étreinte de la main de Peter se fit plus serrée.

— Eddy, je t'ai laissé parler comme ça parce que je ne savais pas de qui il s'agissait. Et toi non plus. Tu parles des femmes, mais ce ne sont pas des femmes, c'est ton *idée* des femmes. Aujourd'hui, il s'agit d'une personne réelle. Alors, arrête.

— O.K., Prof, Prof, dit Eddy, tentant un sourire charmeur avec ses lèvres ravagées.

Peter relâcha un peu la pression.

— Tu me cherchais ?

— Oui... Écoute, Peter, je suis vraiment désolé. Vraiment désolé. Désolé. Ce que je t'ai fait, ce n'était n'était pas bien. Je n'aurais pas dû.

Peter se sentit aussitôt soupçonneux.

— Et pourquoi ce changement d'avis ?

— Quoi ? Tu ne me crois pas capable, tu crois, de penser penser que j'ai fait quelque chose de mal et que je suis désolé ?

— Non.

— Tu as raison. Complètement, complètement. Il y a autre autre chose. Je suis foutu, Peter. Ils m'ont jeté. Je suis mort. Je suis condamné, comme toi. Je voulais, tu sais, qu'on refasse équipe. Comme avant... S'il te plaît, Peter. (Eddy détourna les yeux, mais Peter aperçut les larmes qui brillaient dans son regard.) Je vais je vais vraiment pas bien. Ma main, Peter...

Il désigna sa main droite, entourée d'un bandage sanguinolent.

— Ils ont pas voulu me faire la magie, Peter. La magie. Je vais pas bien pas bien.

Peter soupira.

— Eddy, je ne te fais pas confiance.

— Pas confiance ? C'est toi qui décide, sans dire pourquoi, de ne pas tuer la... heu... fille, et tu ne me fais pas confiance ? C'est toi qui as commencé. Commencé. Est-ce que ce n'est n'est pas moi qui t'ai fait entrer dans le gang ? Est-ce que je ne t'ai pas aidé à avoir ces trucs dont tu avais besoin ?

Peter savait qu'Eddy essayait de le manipuler. Mais cela n'empêchait pas l'argument de porter.

— Oui.

— Oui !

— Qu'est-ce que tu veux, Eddy ?

— Qu'on soit comme avant. Nous deux. On n'a pas besoin besoin du gang. Tous les deux, on se débrouille et on trouve assez assez d'argent pour réparer ma main. Hein ?

— Non, Eddy. Je ne veux pas recommencer.

— Pourquoi ? À cause d'elle ?

— En partie à cause d'elle, et en partie parce que... je ne sais pas. Je ne veux pas retomber là-dedans.

Eddy laissa échapper un rire rauque.

— Tu veux te te ranger ?

— Peut-être.

— Comment tu... Attends. Elle a lu lu lu ton truc. Ton truc sur les trolls. Tu vas redevenir humain, c'est ça ?

Peter hésita.

— C'est possible. Ce n'est pas sûr, mais c'est possible.

— Tu as de la chance. Toi, on peut te te réparer. Ça va marcher. Marcher. Moi ? Je suis une loque loque. Je peux plus rien faire. Je donnerais n'importe quoi pour être être guéri.

— O.K., Eddy. Je vais te faire réparer la main. C'est d'accord.

Ils se relevèrent et avancèrent vers la gare.

— Et heu... Tu as retrouvé ce mec que tu cherchais ?

— C'est pas tes affaires, Eddy.

— O.K. D'accord. O.K.

— Qui est ce type ? demanda Breena d'une voix glaciale.

— Un pote. Il a des ennuis.

Kathryn, qui lisait les recherches de Peter sur un des portables de Liaison, se leva d'un bond.

— C'est l'homme qui t'a trahi.

— Bonjour, dit Eddy d'une voix sans timbre.

— Je ne comprends pas, répéta Breena. Qui est ce type ? Pourquoi est-il là ?

— Il a besoin d'aide. J'ai une dette envers lui.

— Pas moi. Toi ! Sors d'ici !

— Écoute, Breena... Sa main est vraiment en mauvais état. S'il te plaît. Je paierai ce qu'il faut. Répare-le.

Breena ouvrit la bouche pour refuser, puis hésita. Elle observa Peter un long moment avant de répondre :

— D'accord.

Quelques heures plus tard, pendant qu'Eddy dormait dans la salle à manger, l'équipe tint conseil devant un assortiment de soupes déshydratées.

— J'ai trouvé des trucs dans la Matrice, dit Liaison. ABTech est bien protégée. Personne ne semble savoir quoi que ce soit sur ses activités. Mon scoop, je l'ai construit en piochant des infos ici et là... Alors voilà. ABTech est une filiale de Biogene Technology, une corpo de Seattle spécialisée dans la biotechnologie. Biogene a eu quelques problèmes avec Aztechnologie, il y a de ça quelques années...

Peter et Kathryn réagirent à l'unisson :

— Aztechnologie !

— Relax, repris Liaison. Depuis, les choses se sont calmées. Je ne pense pas qu'Aztechnologie ait quelque chose à voir avec notre problème. Bref... Biogene a été affaiblie par cette histoire, et une corpo nommée Yamatetsu en a profité pour sauter dessus. Pour le dissimuler à Aztechnologie, ils l'ont changée de nom... et l'ont appelée ABTech Entreprise.

— Ça correspond, dit Kathryn, le regard pétillant. Ça correspond. Il y a deux ans, tout le monde a dit qu'Aztechnologie s'était fait voler de l'information... quelque chose de très chaud. Si c'était Biogene qui avait monté le coup ? Ils doivent travailler sur la recombinaison des gènes...

— ... Ils ont accéléré leurs recherches grâce aux infos volées à Aztechnologie, ajouta Peter. Et cela fait deux ans qu'ils travaillent à Chicago...

— Peut-être qu'ils ont le traitement...

— En tout cas, s'ils ne l'ont pas, ils n'en sont pas loin, dit Peter en leur racontant ce qu'il avait appris dans le ghetto.

Après son récit, le silence régna pendant quelques minutes. Kathryn se leva en frissonnant et s'appuya contre l'évier.

— C'est horrible, dit Breena. Je n'arrive pas à y croire... Ils veulent faire disparaître la magie...

— Il ne s'agit pas exactement de la faire disparaître, dit doucement Peter. Selon ma théorie...

Les yeux noirs de Breena le fusillèrent sur place.

— Je viens seulement de réaliser à quel point tu es égoïste. Tu ne veux plus être troll ? Parfait. Mais est-ce que tu réalises combien de gens tu vas emmener avec toi ? Tout ce que tu vas détruire ? (Elle imita amèrement la voix de Peter :) Selon ma théorie, il ne s'agit pas de faire disparaître la magie...

— Mais c'est vrai ! Cela la bloque. Ça rend inopérant les gènes liés aux caractéristiques métahumaines. Il ne s'agit pas de charcuter ou de recombinaison des gènes...

— Et tu fais ça comment ?

— Oh, c'est ingénieux, coupa Kathryn d'une voix étrangement neutre. Il évite que les gènes se recombinent. C'est comme... ne pas exposer quelqu'un au soleil. Si tu ne te mets pas au soleil, ta peau ne bronze pas. Les gènes ont des « contrôleurs » qui réagissent aux différents environnements. Peter... Prof veut tenter de remettre ces contrôleurs dans l'état où ils seraient s'il n'y avait pas de magie, de manière à ce que les gènes ne réagissent pas...

— Ingénieux, dit Liaison, le regard brillant.

— Et tout le monde sera blanc lavabo, ajouta Breena.

— Pardon ?

— Si personne ne s'expose au soleil, tout le monde restera blanc lavabo, expliqua Peter. C'est ça ?

Breena acquiesça.

— Vous pourriez m’enlever ma magie.

— Je ne sais pas si ça marcherait. Et je ne pense pas que je pourrais le faire sans ton accord...

— menteur...

— Écoute, dit Peter. J’ai changé. Je sais ce que c’est. Et je n’ai pas « gagné » quelque chose... J’ai été rejeté de la société. Je ne suis plus ce que j’étais. Je veux retrouver ma place... Comment me reprocher de vouloir ça ?

— C’est toi qui ne comprends pas, Prof. Tu es un troll ! Une créature de légende ! La magie est revenue, et tu es là...

— N’essaye pas de me faire croire que c’est merveilleux...

— Mais ça l’est ! Le monde renaît, avec de nouvelles règles. Nous pouvons en profiter pour le rendre meilleur !

— Et en attendant ce monde meilleur, moi, je... (Il eut soudain honte de s’apitoyer sur lui-même.) Laisse tomber... Toi, cela te paraît merveilleux. Moi, je suis juste un type coincé dans un corps qui n’est pas le sien...

— Tu parles vachement bien pour un troll, coupa Liaison, admirative.

— Merci.

— Phase suivante ? dit Breena, changeant abruptement de sujet.

Peter laissa errer son regard sur la pièce.

— Il faut que nous pénétrions à l’intérieur d’ABTech, pour voir ce qu’ils ont. Pour voir s’ils peuvent traiter le bébé de Kathryn. Voir s’ils retiennent le professeur Clarris.

— Même en supposant que leurs recherches aient abouti..., ils refuseront d’aider Kathryn.

— C’est le problème. Si nous nous apercevons que leur technologie est au point, il faudra réussir à la glisser là-dedans. En la déguisant, ou quelque chose comme ça. Liaison, pourrais-tu pénétrer dans leurs fichiers et ajouter le nom de Kathryn sur les listes ? Elle se présente, elle se fait traiter et elle ressort...

— Pas mal, dit Breena, réellement impressionnée. C’est si énorme que cela pourrait marcher. Tu as peut-être trouvé la faille...

— Je devrais y aller le premier. Pour voir où ils en sont, à l'intérieur.

— Bon choix. Tu t'y connais mieux que nous. Tu vas te mêler aux scientifiques...

— Il faudrait que je sois invisible. Comme tu as fait pour Liaison...

— Ça ne te laisserait pas assez de temps. Prof. T'inquiète pas. On va t'habiller pour l'occasion. Liaison..., peux-tu me dénicher la liste des employés ?

— Attends, Breena. Je suis un troll ! Ils n'emploient pas de trolls à ABTech.

— Il y a des illusions pour ça, Prof. Si tu crois que...

— Je ne veux pas y aller, dit soudain Kathryn.

Breena et Peter se retournèrent lentement vers la jeune femme.

— Quoi ?!

— On arrête tout. Je ne veux pas y aller. Je ne veux pas...

Elle se mit à courir vers la salle de bains, les larmes aux yeux. Peter hésita un instant puis partit à sa poursuite. La porte des toilettes pour dames était ouverte. Après quelques minutes d'attente, Peter poussa le battant.

Kathryn était à genoux par terre, respirant difficilement. Il prit une serviette et lui tendit avec douceur. Elle le regarda d'abord sans réagir, puis s'essuya lentement le visage.

— Merci...

— Est-ce que ça va ?

— Je... Parfois, je ne me sens pas très bien...

— Tu es enceinte.

Elle émit un petit rire amer.

— Ça doit être ça. (Elle se tourna vers Peter :) Pourquoi ces femmes font elles cela ?

— Vendre leurs fœtus ?

— Oui.

— Je... je pense qu'elles croient ne pas avoir le choix.

Kathryn approuva.

— J'avais le choix. Et j'allais quand même vendre mon bébé. Breena a raison.

Peter fronça les sourcils.

— Non ! Tu...

— Si. (Les pleurs recommencèrent à couler silencieusement.) J'avais abandonné la lutte. Je refusais d'admettre la réalité. J'utilisais mon bébé... J'allais lui faire subir un traitement... pour pouvoir continuer à contrôler la situation...

Elle entoura son ventre de ses mains.

— Peter... Je veux ce bébé. Je veux le fils de John. Et tant pis si je n'ai pas le contrôle des choses, si je ne sais pas à quoi il ressemble... Je voulais le meilleur pour lui. Mais le meilleur, ce n'est pas la perfection. Le meilleur, c'est lui... tel qu'il est... (Elle ferma les yeux et tendit la main.) Peter ?

— Kathryn ?

— Est-ce qu'on sait, un jour, ce qu'on est ? Est-ce qu'on apprend à s'accepter ?

— Je ne sais pas. Je ne m'accepte pas très bien moi-même. Je suis un troll...

Elle ouvrit les yeux et le regarda en souriant à travers ses larmes.

— C'est vrai. Tu es un troll... Mais ne te crois pas tiré d'affaire pour autant... (Elle se mit à rire et secoua la tête.) Grands dieux ! Comment je vais faire, maintenant, pour retrouver ma place dans la société ? Puisque j'ai décidé de ne plus courir après les chimères, une vie tranquille et un joli petit appartement me semblent être ce qui me convient le mieux...

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Breena se tenait dans l'encadrement, le visage figé par l'indignation.

— Prof ? Ton ami. Ton pote. Il est parti.

— Je le savais, grommela Breena. Je le savais... Liaison ! Reste avec la rouquine !

Les couloirs du bâtiment étaient déserts et obscurs. Peter avança à tâtons, suivant le mur d'une main. Il marchait précautionneusement, tentant de ne pas trébucher sur les écrans brisés qui jonchaient le sol.

— Attends, souffla Breena.

Elle sortit de sa poche un anneau et le passa à son doigt. Le bijou émit une vague lumière.

— Allons-y...

Ils se mirent à courir vers l'escalier. Peter se rendit compte qu'il n'avait pas son arme, et en fut heureux. Au point où en étaient les choses, son devoir aurait été d'abattre Eddy dans le dos, ce qu'il n'avait aucune envie de faire.

Arrivé au premier étage, il vit Eddy traverser le hall en courant.

— Eddy ! Arrête ou je tire !

— Non, Peter ! Tu ne comprends pas ! cria Eddy sans ralentir.

— Où est ton arme ? souffla Breena.

— Je ne l'ai pas sur moi.

Elle s'immobilisa, atterrée.

— Fils de cafard. C'est pas vrai...

Eddy venait d'atteindre la porte. Peter aperçut du coin de l'œil une lueur rougeâtre derrière lui. Il se retourna, et vit une boule de feu se former dans les mains de Breena. Un instant, il pensa se jeter sur la trajectoire pour

sauver Eddy, puis se rappela soudain qu'il ne pouvait pas lui faire confiance.

Il se jeta à terre.

La boule de feu fila et les ombres devinrent folles. Sentant le danger, Eddy se retourna à la dernière seconde, et son visage se déforma. Il plongea à l'extérieur et la boule s'écrasa sur le chambranle, explosant en jets de flammes et de métal fondu. Peter entendit Eddy hurler. Il se releva et fonça. Eddy se tordait sur le sol en tentant vainement d'éteindre les flammes.

Des silhouettes sombres se mirent à courir vers le Rapide. Peter crut un instant qu'il s'agissait de goules, puis il identifia des hommes armés vêtus de grands manteaux noirs. Il s'immobilisa. Un des gangsters aperçut Peter et leurs regards se croisèrent. Souriant, l'homme leva lentement son Uzi III.

Peter fit demi-tour et se remit à courir vers le hall, poursuivi par les balles. Breena fonçait vers lui. Il bondit et la plaqua à terre, amortissant leur chute avec ses bras. Une rafale crépita et deux balles frappèrent l'épaule de Peter. L'anneau de Breena était tombé à côté d'eux, les illuminant : la cible idéale. Peter agrippa l'anneau et ferma la main, replongeant le bâtiment dans l'obscurité.

À l'extérieur, quelqu'un criait des ordres en japonais. Il comprit « maintenant ! », « tuer » et « plus tard ». Les armes s'étaient tues.

— Enlève ta sale patte de là, articula Breena d'une voix glaciale.

Il la lâcha et courut vers la porte, lui abandonnant l'anneau. Un coup d'œil lui permit de voir que deux hommes embarquaient Eddy dans une petite Westwind noire.

— Merde !

Il approcha de la voiture, se dissimulant derrière les carcasses de véhicules qui traînaient sur le parking. Il entendit le moteur tourner ; quand il déboucha sur la rue, la Westwind accélérait déjà. Peter rassembla ses forces, sauta et atterrit sur le toit du véhicule. Il entendit des cris de surprise tandis que la voiture oscillait sous le choc.

Il leva un poing et frappa le pare-brise, qui explosa. La Westwind vira sur la gauche et Peter s'accrocha. Il entendit la voix d'Eddy :

— Peter, Peter ! Arrête ! Tout va bien...

Quatre balles traversèrent le côté gauche du toit et Peter roula aussitôt sur le côté, pendant que quatre autres traversaient le métal à l'endroit où il se trouvait quelques secondes auparavant. La voiture approchait du pont de Michigan Avenue. Retournant sur le côté gauche du toit, il fracassa la portière du conducteur et lança des coups à l'aveugle, espérant toucher quelque chose. Soudain, il sentit ses ongles s'enfoncer dans le visage d'un homme. Il hurla et la voiture accéléra, fonçant vers les barrières métalliques du pont. Peter vit le vide arriver. La voiture suivit le mouvement, traversa le garde-fou et plongea.

La sensation était étrange, irréelle. Il tombait lentement vers la rivière glacée. Il était Alice dans le trou en compagnie du lapin blanc. Il prenait son temps, il volait...

Son corps pénétra dans l'eau glacée, et tous les bruits moururent. Il s'enfonça dans une obscurité totale.

La panique le saisit. Où était le haut ? Il se tordit désespérément, s'apercevant qu'il n'avait pas retenu sa respiration avant de plonger. Il se força à se détendre, laissant le poids de ses chaussures et de ses vêtements le tirer vers le bas. Là. Il se tourna dans le sens opposé et commença à nager.

Ses poumons brûlaient. Tout son corps voulait respirer.

Il monta. Aucune lumière au-dessus de lui. Le noir, toujours.

Ses bras lui faisaient mal. Encore un peu...

Il ne pourrait pas tenir. Il fallait qu'il ouvre la bouche, qu'il respire.

N'abandonne pas.

Encore un peu. Il supplia ses poumons de tenir. Encore un tout petit peu.

Il n'y arriverait pas.

Soudain, ses mains déchirèrent la surface de l'eau. Puis sa tête. Il prit de courtes inspirations, jouissant du simple contact de l'air. Des morceaux de glace le percutaient, mais il s'en moquait.

— Peter ! hurla Eddy.

Une rafale heurta l'eau. Peter plongea dans la direction du tir, nagea dix mètres et sentit quelque chose. Il refit surface devant le visage d'un des

hommes et frappa. Le gangster glissa lentement dans l'inconscience et dans les profondeurs du fleuve. L'arme s'accrocha à un des mini-icebergs ; Peter l'attrapa.

— Peter..., la voix d'Eddy s'étrangla.

Peter regarda autour de lui. Eddy n'était qu'à quelques mètres, luttant de plus en plus faiblement contre le courant. En quelques brasses, Peter fut à son côté. La chair de son ancien ami était horriblement brûlée, son visage tordu et carbonisé.

— Peter ! continua-t-il à appeler, comme s'il était loin, très loin.

Peter le tira sur le rivage, gardant sa main droite et l'arme hors de l'eau. Ils atteignirent la rive sud et Peter grimpa la pente bétonnée, tirant son ami derrière lui.

— Eddy ? Eddy ?

Eddy se mit à trembler ; ses yeux s'ouvrirent.

— On y va, dit Peter, rangeant l'arme dans son pantalon. (Il se pencha pour le prendre dans ses bras.) Breena va arranger ça.

— Non.

— Chut...

— Non, Peter. Peter. Peter. Je suis foutu. Je ne ne veux plus continuer à vivre.

— Ne parle pas, Eddy, dit Peter en le portant vers l'escalier.

— Non. Non. Je suis foutu. Mais j'ai arrangé les choses. J'ai arrangé. Je leur ai dit que tu avais tué tué la pute. (Il toussa, crachant un mélange de sang et d'eau.) Désolé.

— Chut...

— Je leur ai dit que tu l'avais tuée. J'ai pas parlé de tes amis. J'ai juste dit que je savais où était le laboratoire. Laboratoire. Laboratoire. Ils ont dit que si je le trouvais, ils me répareraient.

— Te réparer ?

— Il y a des tas de nouvelles opérations, maintenant. Ils peuvent me réparer les nerfs. Ils peuvent me requinquer complètement.

— Eddy, ils... Ce n'est pas possible. On ne sait pas comment marchent la moitié des neurones. Ils t'ont menti.

Eddy détourna la tête.

— Ne t'inquiète pas. Breena va te soigner.

La voix d'Eddy se mit à vibrer :

— Non. Non. J'aurais voulu être comme toi. J'aurais tellement voulu être comme toi...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis un troll.

— Tu fais arriver les choses. Tu tu tu voulais redevenir humain, et tu tu as trouvé comment faire. Et et toutes ces choses qui arrivent, tu tu sais pourquoi. Tu es fort...

— Non. Non..., chuchota Peter.

— Peter, je ne veux plus vivre. S'il te plaît. S'il te plaît, tue-moi.

Peter sursauta.

— Non !

— Mais je t'ai trahi. Deux fois. Je n'arrive même pas pas à avoir confiance en moi. Je ferais n'importe quoi... Je veux mourir.

— Mais moi je ne veux pas, Eddy...

— Il faut que je te dise quelque chose.

— Vas-y...

— Mais d'abord, j'ai besoin de savoir. Est-ce que tu regrettes ? Est-ce que tu regrettes les années passées passées ? Le travail que tu as fait ?

L'image du désespoir de la famille ork revint à l'esprit de Peter.

— Cela m'a permis de survivre, d'arriver jusque-là. Et maintenant, je peux faire autre chose.

— Donc ?

— Donc je ne le regrette pas.

Eddy plaça sa main sur la poitrine de Peter et, en un effort terrible, tourna sa tête vers lui.

— Bien. Bien. Peter, tu te rappelles des flics, près du lac ? Quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ? (Peter hocha la tête.) C'était du pipeau.

Peter arrêta de marcher.

— J'avais tout organisé. J'ai payé les les mecs. Je voulais travailler avec toi. Tu avais avais un truc... Je l'ai vu tout de suite. Tu avais besoin d'aide. Et et je t'ai aidé, hein ? Je t'ai aidé ?

L'esprit de Peter était vide de toute idée et de toute émotion.

— Je ne sais pas quoi dire, Eddy.

— Dis dis dis que tu te rappelleras de moi pour quand je t'ai aidé, et pas pas pour quand je t'ai trahi...

Avant que Peter puisse réagir, Eddy glissa sa main dans le pantalon de Peter, sortit le pistolet et le plaqua contre son menton.

— Non ! hurla Peter.

Eddy appuya sur la détente.

Kathryn se leva d'un bond en le voyant arriver. Elle détailla ses vêtements, cherchant des traces de blessures, puis leva les yeux vers son visage.

— Peter... Que s'est-il passé ?

La sincérité de son inquiétude donna à Peter envie de pleurer. Il détourna les yeux.

— Où sont, heu... Breena et Liaison ?

— Elles emballent leurs affaires. Elles disent qu'il faut partir d'ici tout de suite.

— Non. Ce n'est pas la peine.

Le froid, la douleur et la peine le rattrapèrent soudain et il se mit à trembler.

— Il faut que tu changes de vêtements...

Kathryn partit en direction de la salle de bains, croisant Breena qui portait un vieux sac de voyage en vinyle noir.

— Tu reconnais ce code ? lança-t-elle à Peter en désignant l'écran du téléphone.

— Breena, nous n'avons pas besoin de partir.

— TU RECONNAIS CE NUMÉRO ?

Peter jeta un regard. Le coup de fil avait été passé environ une demi-heure auparavant.

— C'est le numéro de mes anciens employeurs. Le gang Itami.

— Ils savent où nous sommes, articula Breena d'une voix neutre.

— Non. Eddy ne leur a pas dit.

— Et comment sais-tu ça ?

— Il me l’a juré.

— Ah oui ? Et après, tu as laissé ce petit rat partir tranquillement ?

— Il s’est tué.

Peter réalisa que Kathryn était derrière lui, une dizaine de serviettes sèches dans les bras. Il lutta pour se calmer.

— Il est mort. Les autres sont morts aussi. Il leur a dit où était le professeur Clarris. Mais il n’a pas parlé de vous, ou de moi. Il leur a affirmé que Kathryn était morte.

— Je suis désolée, dit doucement Kathryn.

Peter évita soigneusement son regard.

— Et tu l’as cru ? jeta Breena.

Peter s’avança vers elle, le regard dur.

— Oui. Je l’ai cru. Maintenant, si vous voulez partir, allez-y. Mais il n’y a aucun risque. Compris ?

— Excusez-moi, coupa Liaison de sa voix la plus aimable. Je sais bien que je ne suis pas très futée, mais j’ai un peu perdu le fil.

— Oui ?

— Kathryn, continua-t-elle. Tu as bien dit que tu ne voulais plus te faire traiter, c’est bien ça ?

Kathryn approuva.

— Et toi, Prof. J’ai jamais trop bien compris ce que tu venais faire dans l’histoire. Tu as encore besoin de voir ce type ?

Peter eut une pensée pour les puces « Mon Traitement », qui attendaient, dissimulées dans les plantes vertes.

— Oui. Je... j’aimerais le voir...

— Il « aimerait », répéta Breena, levant les yeux au ciel.

Liaison fit signe à Breena de se taire.

— Est-ce que c’est si important ?

Peter ferma les yeux. Eddy, mort dans ses bras, dont le corps reposait maintenant au fond du fleuve. Thomas, mort dans les Shattergraves. Landsgate, devenu goule. Jenkins. Jenkins. Jenkins. Tous ces gens déjà morts. Son désir de montrer son travail à son père valait-il toutes ces vies ? Pourtant, tant d'années de travail... Et son père, pour qui c'était devenu une obsession au point d'avoir rompu le contrat qui le liait à Cell Works afin de continuer son travail.

Peter avait-il vraiment besoin de rencontrer cet homme ?

Son regard se posa sur le visage de Kathryn. Si belle, si forte.

— Non, dit-il doucement, se surprenant lui-même.

Ce n'était pas seulement à cause de Kathryn, ou de ceux qui étaient morts. C'était la somme de tout cela, c'était lui...

— Non. Je n'ai pas besoin de le voir.

Kathryn sourit en le regardant, fière et heureuse.

— Eh bien c'est réglé, reprit Liaison. Ce que le gang Itami manigance, on s'en fiche ! Le boulot est fini.

Peter sentit le soulagement l'envahir. Fini. Il pouvait vivre, maintenant, sans porter sur ses épaules le poids du passé...

— Non. (Kathryn avança d'un pas.) Pas tout à fait. Je veux Clarris. Pas pour qu'il me traite... Pour récupérer ma place à Cell Works. Si Itami veut enlever le professeur, c'est pour que Garner s'en serve comme monnaie d'échange. J'ai la même idée.

Liaison réfléchit, puis son visage s'éclaira.

— O.K. On fait ça.

— Attends une minute, Kathryn, interrompit Peter. Ce n'est pas si simple. Itami a des infos sur toi. Ils ne te laisseront pas faire. Ils te détruiront par tous les moyens.

— J'ai donc besoin de quelque chose qui les en empêche.

Peter se frotta le menton.

— Ça ne va pas être facile... Attends. Ils te tiennent parce qu'ils ont des enregistrements qui prouvent que tu as aidé Clarris à s'échapper, puis que tu as loué les services de shadowrunners pour le rechercher.

— Oui.

— Garner est leur seul contact à Cell Works. Le maillon faible de la chaîne. Il suffit que nous obtenions des preuves de son lien avec le gang... Ensuite, voilà le *deal* : on efface nos infos, il efface les siennes. Je suis sûr que Liaison peut nous aider à faire ça...

Les yeux de Liaison se mirent à pétiller.

— Peut-être, dit lentement Breena. Mais Clarris sait que Kathryn l'a aidé à s'enfuir. Si on le ramène de force à Cell Works, qu'est-ce qui l'empêchera de lâcher le morceau ?

— On peut lui trouver une bonne raison de mentir, dit lentement Peter.

— À quoi penses-tu ?

Peter se retourna vers Kathryn.

— Je suppose qu'il était aussi surpris que toi de ne pas se retrouver chez Fuchi Genetics...

— Oh oui...

— Et vous aviez promis de rester en contact ?

— Oui. Ce qu'il n'a pas pu faire. Mais si tu essayais de lui parler, il t'écouterait. O.K., Kathryn, je crois que j'ai un plan.

— Est-ce que tu vas recommencer le truc de l'alcool ? dit Liaison, qui avait visiblement apprécié le coup de Crusader.

— Non... Je vais être un scientifique d'une sobriété exemplaire. Exactement comme Breena me l'a suggéré. Liaison, tu bosses avec Kathryn. Dénichez tout ce que vous pouvez comme infos sur Garner. Cherchez au boulot, chez lui... Breena, il faudrait aller faire un tour en astral à ABTech. (Elle lui jeta un regard glacé.) Si tu penses que tu le peux...

— S'ils sont vraiment en train de trafiquer des fœtus à l'intérieur de femmes désespérées, les ondes risquent d'être un peu brouillées. Mais je peux toujours essayer. Et toi ?

— Moi ? dit Peter, empoignant une serviette. Je vais préparer un petit cadeau pour le professeur Clarris.

Liaison se brancha sur la Matrice. Aidée par les mots de passe de Cell Works fournis par Kathryn, elle commença à fouiller. Peter les entendit rire comme des collégiennes en découvrant les petites magouilles légales et illégales du charmant professeur Garner... Liaison passa ensuite en France, où elle choisit un spécialiste de haute taille travaillant à Geneering et commença à réunir des informations sur son compte.

Breena appela Zunze, et négocia un moyen de transport ainsi que l'appui de quelques shadowrunners expérimentés. Une fois son boulot effectué, elle se mit au lit, voulant être bien reposée au moment où il lui faudrait lancer le sort.

Peter emprunta le portable de Breena, y glissa une puce « Mon Traitement » et travailla toute la nuit. Le travail le mit de bonne humeur, et son rire, plus d'une fois, se joignit à celui des filles...

Il sentit une main passer sur son visage, et, pendant quelques secondes, crut qu'il s'agissait de son père. Il ouvrit les yeux. Kathryn lui souriait.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, répondit-il.

— Rien ne t'oblige à faire tout cela, tu sais.

— Je sais. C'est ça qui est merveilleux.

Elle se mit à rire et il se leva, encore tout courbatu.

— Comment vous en êtes-vous tirées ?

— Très bien. Je comprends pourquoi Itami a engagé Garner. Il est assez ambitieux pour faire des tas de choses intéressantes, et pas assez malin pour qu'on ne puisse pas avoir prise sur lui...

— Et la lettre ?

— Je viens de l'envoyer...

Breena s'assit à côté d'eux, puis versa un petit sachet de poudre dans un bol argenté.

— J'ai fait un tour en astral chez ABTech. C'est bien ce que pensais. L'endroit est un nid d'horreurs... S'il y a des magiciens, ils sont bien sinistres.

Liaison tendit à Peter son petit talkie-walkie.

— Prends ça. Si tu as besoin de moi, tu n’auras qu’à m’appeler.

Breena regarda Peter et lui lança un de ses rares sourires.

— Alors, Prof... Prêt à devenir humain ?

Peter lança un regard à Kathryn.

— Tout n’est qu’illusion...

Breena se concentra sur la photo du scientifique français choisi par Liaison, un certain Thomas Renard. Elle plongea ses doigts dans le bol en argent, puis les passa sur la photo, puis de nouveau dans le bol... Elle souleva le papier lentement, et murmura très doucement quelques mots que Peter ne parvint pas à saisir.

De l’électricité commença à se former sur ses doigts. Au-dessus de la photo, la poudre se mit à danser. La magie... Peter l’avait toujours considérée comme un outil, un « truc ». Utile, mais secondaire.

Jamais il ne s’était penché sur ce qu’elle avait à offrir. Il était né de la magie. Comment son corps était-il lié à tout cela ? Il avait tant de choses à apprendre, à découvrir...

Autour des mains de Breena, la lumière grandit.

Breena. Avec quelque part en elle des gènes magique qui s’étaient recombines.

— Penche-toi.

Peter s’exécuta et Breena effleura doucement sa figure. Sur ses doigts, la puissance dansait. Peter eut soudain envie de rire ou de pleurer, mais il se retint, pensant qu’un bruit intempestif pourrait faire échouer le sort. La sensation courut le long de ses épaules, descendit dans son dos, ses jambes.

Breena laissa échapper un cri rauque ; Peter ouvrit les yeux. Liaison avait passé ses bras autour des épaules de Breena, et la consolait doucement.

— Quoi ? Qui y a-t-il ?

— Rien de grave, souffla Liaison. Il y a parfois un effet retour.

Peter se retourna et croisa son reflet dans le miroir. Il se vit, mais il y avait, par-dessus l'image du troll, une autre silhouette... Un homme de haute taille, aux cheveux blonds et fins, habillé d'un costume impeccable.

Un bel homme. Mais ce n'était pas lui. Le troll dans le miroir..., ça, c'était lui.

— Je vois les deux. Ça n'a pas marché ?

— Moi aussi, dit Kathryn en plissant les yeux.

— Même principe que l'invisibilité, expliqua Liaison. Tu sais la vérité, donc l'illusion n'a pas la même force sur toi. Prof n'a pas changé : c'est la manière dont nous le voyons qui a évolué. Mais sur des gens qui n'ont aucune raison de se méfier, ça devrait tenir. Et ça marche même sur les caméras.

— Breena ?

— Il va falloir qu'elle reste concentrée sur le sort pendant toute l'opération, et c'est épuisant. Il n'y a pas de temps à perdre, Prof.

— J'y vais.

Peter descendit à grands pas Michigan Avenue.

Son aspect de troll ne pouvant plus effrayer les éventuels assaillants, il garda la tête droite et une démarche assurée. Personne ne vint l'agresser, mais il trouva l'expérience étrange. Être troll était une affirmation de force. Humain, Peter avait l'impression d'être nu, vulnérable.

Au milieu du pont, il sortit trois puces de sa poche. L'une était étiquetée « Mon Traitement », la seconde « P. Clarris » et la troisième « CW ». Il écrasa « Mon Traitement » entre ses doigts et jeta les morceaux dans le fleuve. « P. Clarris » atterrit dans sa poche gauche, « CW » dans la droite. Son père hériterait d'une de des deux.

Il reprit sa marche. Devant des immeubles de bureaux, des secrétaires et des cadres descendaient des bus d'entreprise. Les femmes lui jetèrent des coups d'œil admiratifs. Les hommes jaugèrent sa taille. Les gens le *regardaient*. Peter détourna la tête. Il ne savait plus comment agir. Cela faisait si longtemps qu'il était invisible, qu'il n'existait pas pour les autres.

Et maintenant il était de retour dans le monde des humains. Une jolie femme lui décocha un sourire en passant.

Est-ce que c'était vraiment si simple ?

Le van était garé à quelques centaines de mètres. Il devait avoir un certain âge, et sa peinture était écaillée et rayée. Le troll frappa trois fois sur la porte arrière.

— Oui ?

— C'est Zunze qui m'envoie, dit Peter.

La porte arrière glissa, révélant un jeune garçon et le canon d'un fusil à pompe, braqué sur Peter. Il prit garde de ne marquer aucune réaction.

— Seul ?

— Ouaip.

Le shadowrunner posa le fusil à terre et Peter monta dans le van. Celui-ci s'affaissa de quelques centimètres. Le jeune garçon leva un sourcil, mais ne dit rien.

Au fond de la camionnette se tenait une femme interfacée.

— B'jour, fit-elle d'une voix lasse.

Elle se glissa sur le siège du conducteur. Peter jeta un coup d'œil autour de lui. Bien que l'aspect extérieur du véhicule soit assez délabré, le matos, à l'intérieur, paraissait de pointe. Le van démarra.

— Voilà notre numéro, dit le garçon en désignant une radio encastrée dans le mur. (Peter la mit en veille de manière à n'avoir qu'à appuyer sur un bouton pour lancer l'appel.) Nous allons avoir besoin de noms de codes. Je te laisse choisir.

L'enthousiasme du garçon était communicatif. Peter sourit.

— Je t'appellerai « Anderson ». Et moi, c'est « Caneton ». D'accord ?

Le shadowrunner éclata de rire.

— Caneton. Ça marche !

Le van se gara à quelques rues du bâtiment d'ABTech. Peter fit le reste du chemin à pied. Les environs étaient déserts. Le troll s'approcha de la grande porte en métal et frappa.

Quelques secondes plus tard, il entendit le grincement du métal contre le métal et la porte s'ouvrit, révélant un homme en combinaison de travail grisâtre qui avait l'air de sortir d'une usine, pas d'un laboratoire de recherches.

— Ouais ?

— Bonjour, je suis Thomas Renard. Je viens visiter les installations d'ABTech.

— Oh, bien sûr, dit l'homme en souriant. Entrez.

Peter fit un pas et s'écroula, frappé derrière les genoux par une barre en métal.

Félicitations. Une heure que je suis humain et je ne suis déjà plus sur mes gardes.

— Putain... Il a les jambes solides, celui-là, dit une voix derrière lui.

Peter roula à terre en grimaçant, exprimant plus de douleur qu'il n'en ressentait réellement. L'homme en gris et deux gardes armés de Predator l'observaient. L'un d'entre eux avait une barre à mine à la main.

— Ça ne vous ennuerait pas de me dire ce qui se passe ?

— TAIS-TOI ! cria l'homme en gris.

Il commença à fouiller le costume de Peter, sortit sa carte d'identité, observa longuement son prisonnier, puis la carte.

— J'ai rendez-vous. Ma secrétaire...

— Hum, dit l'homme en inspectant les papiers. (Il les tendit à celui qui tenait la barre à mine.) Fais vérifier ça.

Les faux papiers ne tiendraient pas contre des contrôles high-tech. Le plan de Peter prévoyait que le courrier électronique les convaincrail de leur véracité...

— Ça suffit ! hurla-t-il.

Les gardes s'immobilisèrent et l'homme en gris se retourna, furieux.

— On ne joue pas à ce jeu avec moi ! continua Peter. Quand je raconterai à Geneering comment vous recevez ses employés, je pense que leur intérêt pour le projet va baisser. Je n'y crois pas ! Merde ! Je ne regrette pas d'avoir quitté ce foutu pays !

Le visage de l'homme en gris s'adoucit légèrement, et il observa Peter avec curiosité.

— Oui, Geneering. C'est nous qui vous prêtons les nanotechs. Nous avons envoyé une lettre pour prévenir de mon arrivée.

L'homme fit un signe aux gardes.

— Amenez les papiers au professeur Tumbolt. Qu'il vienne confirmer l'identité de ce mec.

Tumbolt arriva à bout de souffle.

— Professeur Renard ! (Il courut vers Peter et l’aida à se relever.) Professeur... Pardonnez-nous... Nous ne savions pas... Je veux dire, la lettre a dû échapper à notre attention... Nous aurions fait des préparatifs...

Il reprit lentement son souffle.

— Comment avez-vous découvert notre adresse ?

— Vous pensiez vraiment que nous ne surveillerions pas nos prototypes ? Je serai direct, puisque votre personnel paraît préférer cette approche. Nous aurions été prêts à laisser les choses comme elles sont si quelqu’un n’avait pas pénétré dans nos fichiers la semaine dernière. Je me doute bien que vous n’y êtes pour rien... Mais mon voyage a pour but de rassurer ma hiérarchie. Ils veulent être sûrs que tout se passe comme prévu.

— Nous vous envoyons des rapports hebdomadaires..., balbutia Tumbolt.

— Oui... Des rapports. Nous avons décidé que le moment était venu d’une inspection sur site. Et je ne sais ce que vous avez fait de notre lettre, mais quelqu’un d’ici nous a répondu que cela ne poserait aucun problème. Je peux passer un coup de fil et leur demander de nous la retrouver, si vous le désirez.

— Pas tout de suite, vous devez être fatigué. Voulez-vous vous allonger un peu ? Je peux vous proposer un lit...

— Si ça ne vous fait rien, je préférerais commencer tout de suite l’inspection.

— Bien sûr.

Tumbolt jeta un regard meurtrier à l’homme en gris, puis mena Peter à une porte qui donnait sur un couloir stérile d’un blanc immaculé. Les gardes demeurèrent silencieux, mais Peter n’avait pas besoin d’un dessin pour savoir que l’homme en gris allait vérifier tous les courriers électroniques d’ABTech dans les minutes qui suivaient...

L’ascenseur s’enfonça dans les sous-sols. Il s’ouvrit sur une large baie vitrée, derrière laquelle s’étendait une grande pièce. Il y avait là une cinquantaine de tables d’opération protégées par des bulles de plastique.

— Où sont les patients ?

— Cette salle n'est pas occupée à temps plein. Il n'y a rien là d'anormal, répondit nerveusement Tumbolt.

— J'ai entendu dire que vous aviez récemment ajouté le professeur Clarris à votre équipe...

Tumbolt le regarda, impressionné.

— Vos sources sont bonnes...

Peter fit un signe de tête approbateur.

— Je ne voulais pas mentionner ce fait devant vos vigiles, mais il se trouve que la véritable raison de ma présence est liée au professeur Clarris. Je voudrais que nous ayons une discussion sur l'impact de ses théories dans le contexte de nos recherches nanotech. (Il se pencha vers Tumbolt, comme s'il partageait avec lui un secret de valeur :) Je suis sûr que vous comprenez.

Tumbolt lui sourit en retour, visiblement honoré par la confiance de son interlocuteur.

— Bien sûr. Par ici...

Ils suivirent un long couloir, croisèrent un humain à la carrure impressionnante et aux yeux cybernétiques rougeoyants qui observa avec attention Peter, la main sur l'arme qui dépassait de son holster.

— Votre sécurité a l'air stricte...

— Ce n'est pas de notre fait. Notre maison mère à Seattle nous a envoyé ces gros bras après le raid informatique dont vous avez été victime. Il paraît que notre compagnie de sécurité n'a pas réussi à retrouver les responsables.

— Hum.

Tumbolt poussa la porte d'une salle de conférence.

— Clarris est là ?

Par-dessus l'épaule de Tumbolt, Peter aperçut deux femmes et un homme en train d'écrire des symboles sur un tableau noir. Ils portaient le même genre de bijoux que Breena.

Des mages. Peter retint sa respiration. S'ils passaient en astral, ils verraient instantanément à travers l'illusion...

Les trois mages jetèrent un coup d'œil distrait à Tumbolt et firent un vague geste de dénégation. Le professeur referma la porte.

— Allons voir à la cafétéria.

Ils passèrent une série de portes et un deuxième long couloir. Tumbolt poussa un battant.

— Ah ! le voilà.

Peter sentit ses membres se pétrifier. Son père était assis à une table, seul.

Ils s'approchèrent. Peter constata avec chagrin que son père avait l'air vieux, très vieux. Il mangeait une salade avec des gestes mécaniques, le regard dans le vague.

— Professeur Clarris ? Je voudrais vous présenter Thomas Renard. Professeur Renard, professeur Clarris...

Son père sourit. D'un sourire si artificiel et si indifférent qu'il glaça Peter jusqu'aux os.

— Très heureux de vous rencontrer, dit-il d'une voix neutre.

— De même, fit Peter.

Il se sentait déchiré entre deux désirs – le premier de se conformer au plan, l'autre de tout laisser tomber et de révéler sa véritable identité à son père. Il n'arrivait pas à détacher les yeux de son visage. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait vu... La moitié de sa vie.

Il eut l'impression que la puce « P. Clarris » le brûlait à travers sa veste. *J'ai réussi, papa. J'ai réussi l'impossible...*

Peter s'obligea à se secouer.

— Professeur Tumbolt, si vous voulez bien nous excuser...

Son père ne réagit pas, mais Tumbolt le regarda avec des yeux peïnés.

— Juste un instant, reprit Peter. Il s'agit d'un sujet délicat.

Tumbolt se mordit les lèvres et sortit de la cafétéria sans ajouter un mot.

Peter se pencha vers son père :

— Professeur... Pourrions-nous aller dans un endroit plus calme ?

Clarris leva les yeux.

— C'est à quel sujet ?

— J'ai un message important pour vous. De la part de... Kathryn.

William Clarris cligna deux fois des yeux, l'air aussi étonné que si Peter venait de le complimenter sur ses nouvelles chaussures.

— D'accord. Allons dans ma chambre.

Ils sortirent de la cafétéria et se dirigèrent vers un couloir garni de deux séries de portes. L'une d'elles était marquée « Clarris ». Le professeur sortit une carte et la glissa dans la serrure.

— Je vous en prie.

Peter rentra, suivi par son père.

La porte se referma derrière eux.

Un lit, un bureau, un système informatique, une pile de puces. Rien sur les murs, rien pour le lier au passé. Ou même au présent. Tel père, tel fils.

Peter avait envie de dire : *Papa, arrêtons cette comédie*, mais il déclara :

— Professeur Clarris, je viens de la part de miss Amij. Elle m’a engagé pour vous porter un message.

— Oui, répondit son père. Je pensais... Je me demandais si elle allait me retrouver. Le plan... n’a pas fonctionné comme prévu.

— Je vous ai retrouvé. Et elle veut que vous me suiviez.

— Quoi ?

— Votre vie est en danger. Nous avons des raisons de croire qu’une autre faction est en chemin pour vous tuer.

— Tout le monde sait donc où je suis ?

— Il y a eu quelques complications, dit Peter. Mais la vérité est que de nombreuses personnes veulent votre peau.

— Les mercenaires de Seattle. Ils sont là à cause de vous...

— Et à cause de l’autre faction. Et à cause de vous. Maintenant, si vous voulez bien vous donner la peine...

— Non. Non, je ne pars pas.

Peter remarqua que les mains de son père tremblaient.

— Pa... Professeur Clarris. Il faut... (Peter ne trouvait plus ses mots.) Des tueurs professionnels vont venir pour vous *extraire* de ces bâtiments. Si vous ne venez pas avec moi, je...

— Ils ont envoyé des gardes du corps et des magiciens... Je ne sais si vous les avez rencontrés, mais ils me semblent très professionnels. Je reste.

— Vous êtes un employé de miss Amij.

— Sa société refuse de financer mes recherches. Je reste ici.

Peter se figea un instant.

— Où en sont vos recherches ?

— Quoi ?

— Vous m'avez compris. Vos recherches aboutissent-elles ?

— Ce n'est qu'un début.

— Les installations sont impressionnantes.

— Oui.

— Vous avez des cobayes ?

— Oui.

— Vous avez de la chance d'avoir des volontaires...

— Quoi ? Que voulez-vous insinuer ?

Peter était à deux doigts de tout faire échouer. Mais il devait être sûr de son père. Il sortit de sa veste une puce étiquetée *CW*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un pot-de-vin. Je vais vous le montrer dans une minute. Ces recherches sont très importantes pour vous ?

— Oui.

— Oui ?

— Oui, elles sont très importantes. J'ai mes raisons.

— Un fils ? Vous aviez un fils, c'est ça ?

Le professeur Clarris le fixa avec intensité.

— Oui, j'avais un fils. Si vous le savez, pourquoi jouons-nous à ce jeu stupide ?

— Que lui est-il arrivé ?

— Que me...

— Que lui est-il arrivé ? Après qu'il se fut transformé en troll ?

Son père baissa les yeux.

— Je ne sais... Il est mort... je ne sais pas.

— Mais pourquoi ce travail ? Pourquoi chercher le remède mutagénique ?

Clarris regarda Peter avec des yeux froids.

— Personne n'aura plus à subir ce que j'ai subi. Ce qu'il a subi.

— Qu'en savez-vous ?

— Pour qui vous prenez-vous ?

— Pour un homme qui vous apporte une offre de miss Amij, qui désire que vous conduisiez vos recherches à Cell Works. (Il tint la puce entre son pouce et son index.) Ce document volé vous ouvrira de nouvelles voies.

— Je suis déjà bien avancé.

— Quels progrès avez-vous fait ? Ne voulez-vous pas au moins voir ce qu'il y a sur cette puce ?

— Peut-être.

— Mais avant que je vous la donne, répondez à une question. Pourquoi ? Pourquoi éliminer les métahumains ?

— Je ne veux pas *éliminer* les métahumains. Je veux donner aux gens le choix. Le contrôle de leur destinée.

— Peter aurait-il pu contrôler sa destinée ?

— Oui...

— Et s'il ne s'était pas transformé en troll, s'il avait eu le choix, quelle aurait été sa destinée ?

— Je ne sais pas. Une carrière dans la recherche. En sciences appliquées. Ce qu'il voulait. Il aurait pu faire ce qu'il voulait.

— Et en tant que troll, il ne pouvait pas.

— Bien sûr que non.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Quoi ?

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Comment savez-vous ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas faire ?

— Mais c'était un troll !

— Donc, même si vous ne voulez pas *éliminer* les méta, tout le monde serait plus heureux s'ils n'existaient pas.

— Oui, dit Clarris. Je suppose...

Mauvaise réponse, pensa Peter. Il posa la puce sur la table. C'était une copie de « Mon Traitement », mais contenant des erreurs volontaires. Quatre, toutes très subtiles. Si subtiles, qu'elles conduiraient n'importe qui dans le brouillard...

Son père prit la puce et l'introduisant dans son ordinateur. Peter se retourna et cassa discrètement la puce *P. Clarris*. Il sentit le fermoir exploser sous ses doigts.

— Jetez juste un œil, vous aurez tout le temps à Cell Works.

Deux heures plus tard, William Clarris était toujours en train de lire. Une explosion secoua les murs.

— Ils sont là, dit Peter.

— Quoi ? demanda son père en se retournant.

— L'autre faction. Un gang. Ils sont là. Maintenant, venez-vous avec moi ?

— C'est bon, dit-il en regardant l'écran. C'est une approche que je n'ai jamais envisagée.

— La voulez-vous ?

— Oui, je viens avec vous.

Une tristesse et une grande joie saisirent Peter. Il était heureux parce que le plan fonctionnait, ce qui voulait dire que Kathryn récupérerait Cell Works. Il était triste parce que son père avait disparu. Tout ce qui restait de lui était un homme froid, peureux, haineux, avec lequel il n'avait plus aucun lien.

Ils se dirigèrent vers la cafétéria. Les haut-parleurs diffusaient un message laconique : *Attention. Attention. Les installations viennent d'être infiltrées. Veuillez vous présenter immédiatement à votre poste de sécurité.*

Peter tint solidement son père par sa blouse. Ils atteignirent une cage d'escalier et le troll ouvrit la porte. Des coups de feu venaient d'en haut.

— Nouveau plan, dit Peter.

Il y avait peut-être une entrée de service dans la cuisine, utilisée pour l'approvisionnement. Le flot d'employés allait à contresens et il dut pratiquement porter son père pour se frayer un passage. Ils foncèrent à travers la salle pour atteindre la cuisine. Ils étaient à mi-chemin quand une porte s'ouvrit brutalement derrière eux.

Le samouraï que Peter avait croisé un peu plus tôt était suivi par une jeune femme en costume écarlate. Elle avait des fétiches accrochés aux revers de sa veste. La magicienne fixa Peter et son regard se fit de glace.

— Descends-le !

— À terre ! hurla le samouraï au professeur Clarris en dégageant son HK97.

Peter envoya valser son père sur la droite et plongea à couvert derrière des tables. Trois balles le suivirent.

Il sortit son Predator et commença à arroser au jugé. Il leva la tête et vit le samouraï progresser rapidement vers sa position.

Mais où était donc la fille ? Il jeta un coup d'œil sur la droite et aperçut un mur d'écume grise qui avançait vers lui. Il s'immobilisa. Jamais il n'avait vu une telle chose.

Il sauta hors de son chemin, mais paniqua et rata sa réception. La plus grande partie de l'écume déferla sur la droite ; quelques gouttes le touchèrent et attaquèrent ses jambes. Le tissu de ses vêtements et le cuir de ses bottes fondit et se mêla à sa chair. Des fumées corrosives tourbillonnaient autour de lui.

Il inspira profondément et courut vers son père, ses jambes le faisaient souffrir à chaque pas. Ils pouvaient encore s'en sortir, mais ce serait dur. Il tira deux balles vers le samouraï pour lui faire baisser la tête.

— Venez ! dit-il à son père en l'entraînant dans les cuisines.

Le visage du professeur Clarris exprimait une profonde terreur. La situation était donc si mauvaise ?

Peter se retourna. La magicienne, épuisée par le sort, était à genoux par terre et se tenait les mains. Peut-être resterait-elle assommée pendant la durée du combat... Mais il ne pouvait pas prendre ce risque. Le Predator aboya ; la jeune femme s'écroula.

Une ombre portée prévint Peter une seconde trop tard. Le samouraï atterrit sur lui et tous deux roulèrent par terre. Avant que Peter ne retrouve son équilibre, l'autre était déjà en train de cogner sur ses blessures. La douleur était telle que le troll faillit s'évanouir.

Le samouraï regarda un instant Peter en souriant, puis, d'un geste sec, lui heurta la tête contre le mur ! Du coin de l'œil, Peter vit la forme de son père qui tentait de s'éloigner en rampant.

Le samouraï le frappa à nouveau. Peter commençait à ne plus sentir les coups. Un coup de plus. Deux. L'homme sourit à nouveau et trois longues lames s'extrudèrent de son poing. Elles plongèrent vers Peter qui les bloqua dans un sursaut. Il éprouva soudain une étrange sensation : quelque chose était en train de glisser sur son corps. Les yeux du samouraï s'écarquillèrent. Il y avait un troll devant lui. Breena avait laissé tomber le sort.

Peter sourit, comme s'ils allaient partager un moment rare. La botte ferrée du troll entama le second round. Le samouraï vola en arrière, paré pour une visite chez le prothésiste dentaire le plus proche.

Peter ne comptait pas perdre l'effet de surprise. D'un bond, il se retrouva sur le samouraï, ses deux cents kilos écrasant sa cage thoracique. Il évita le coup de griffes, se releva et se servit de l'inertie de son adversaire pour lui retourner le bras. Comme dans un combat de catch, il força jusqu'à entendre l'os quitter son logement, malgré les muscles et les tendons artificiels. Le samouraï hurla. Il se débattit comme un pantin désarticulé jusqu'à ce que Peter ait fini de lui fracasser le crâne sur le carrelage.

Quand il se retourna vers son père, celui-ci le regardait avec des yeux horrifiés. Peter imagina l'image qu'il donnait : son terrible visage de Troll,

couvert de sang, et, derrière lui, le samouraï gisant au milieu du carrelage défoncé et d'une mare rouge.

Peter approcha ; son père le repoussa. Alors il se baissa et, sans ménagement, le mit sous son bras. Le poids le fatiguait, mais il n'avait pas le temps de discuter.

Il ne retrouva pas son arme sur le champ de bataille. Pas le temps.

Il se jeta sur la première porte et dévala les marches aussi vite que ses jambes et son « chargement » le lui permettaient. Il voulait juste s'en aller. Loin des hommes d'Itami, des mercenaires, des mages, des samouraïs.

Un instant, le calme revint. Il ouvrit une porte qui donnait sur un couloir et sortit.

Trois tueurs débouchèrent à une extrémité et l'aperçurent. Ils levèrent leurs armes. Peter courut dans l'autre sens. Les balles volèrent autour de lui et frappèrent son dos déjà insensible.

— Venez, dit-il à son père en repérant un monte-charge. Nous avons presque fini.

— C'est de la folie...

— Oui.

Il entendit les truands lancés à sa poursuite. Il traîna son père jusqu'à la cabine et écrasa le bouton.

— Donne-nous le professeur !

La porte s'ouvrit. Peter se laissa tomber dans la cabine et entraîna son père avec lui. Les balles s'écrasèrent contre les parois. Peter appuya frénétiquement sur le bouton « niveau rue ».

Vite, vite !

Les portes se fermèrent. Les truands tambourinèrent aux portes ; le monte-charge s'éleva. Quelques secondes plus tard les portes s'ouvrirent sur une zone de chargement.

Peter pianota le numéro du Bulldog.

— Anderson.

— Anderson, siffla Peter. C'est Caneton. Vous êtes prêts ?

— Ça marche !

Peter fonça vers la rue, traînant son père autant qu'il le portait. Quand il atteignit le trottoir, des truands dissimulés dans des voitures ouvrirent le feu. Il essaya de protéger la petite silhouette du professeur avec son corps massif. C'était tout ce qu'il pouvait encore faire. Servir de pare-balles.

L'une des voitures explosa dans un jaillissement de feu.

Un crissement de pneus attira son attention. Le Bulldog fonçait vers le bâtiment, l'interfacée au poste de pilotage. Le jeune garçon était penché à la portière du côté passager, un lance-grenades à la main. Un nouveau projectile transforma une autre voiture en brasier. Le Bulldog s'arrêta net et la porte s'ouvrit. Les autres voitures continuaient de tirer, et Peter encaissait de plus en plus de balles. Il n'aurait jamais la force de grimper dans le van. Il n'en eut pas besoin. Des mains l'agrippèrent et le tirèrent à l'intérieur.

Le troll s'écroula sur le sol. La porte du van se referma et il sentit l'accélération agressive du véhicule fonçant dans les rues.

Quelques minutes plus tard, Peter sentit le jeune garçon se pencher sur lui.

— Oh, putain, réussit-il à dire après un examen rapide.

— Clarris ? cracha Peter. Est-ce que Clarris est là ?

— Le paquet dans la blouse de labo ? Ouais, il est là.

— Amenez-le à Amij.

— On a réussi, mec. Quand j'ai vu les truands arriver, je pensais vraiment pas que tu t'en tirerais. T'inquiète pas, Breena n'attend plus que toi, et elle...

Peter n'entendit pas la suite. Il perdit toute sensation de ce qui se passait autour de lui. Tout allait bien, il en était au moins sûr. Son corps était chaud et fort, c'était une partie de lui. Il ne désirait plus un autre avenir. Ce qu'il avait lui suffisait.

ÉPILOGUE

ÊTRE

Peter ressemblait de nouveau à un troll.

Il en était profondément heureux. À la vie, à la mort, pour le meilleur et pour le pire, c'était son corps, c'était lui.

L'hélicoptère atterrit devant les immeubles de verre et d'argent de Cell Works. Peter observa Kathryn, assise à côté du pilote. Son visage était impassible. Le masque « corporation », pensa Peter. Elle s'aperçut qu'il l'observait, lui adressa un radieux sourire, puis replongea dans ses pensées.

Son père était assis derrière lui, aussi indifférent à l'architecture superbe qu'au troll installé près de lui. Peter avait insisté pour garder son identité secrète. Il ne voulait pas que son père ait de nouveau l'occasion de le juger. Une attitude lâche, peut-être, mais pourquoi souffrir encore s'il pouvait l'éviter ?

William Clarris se moquait des gens, de la société dans laquelle il allait travailler. Tout ce qu'il voulait, c'était la sécurité et les murs blancs d'un laboratoire. Il avait accepté de dire tout ce que voudrait Kathryn à condition de pouvoir continuer son travail.

Il aurait l'argent nécessaire pour passer la fin de sa vie à explorer les fausses pistes que lui avait procurées Peter.

L'hélicoptère atterrit en douceur. Sur le terrain se tenaient des gardes en uniforme de Cell Works, quelques corpos, ainsi que Billy et deux de ses porte-flingues. Peter savait, bien sûr, que Billy serait là, mais le voir en chair et en os lui coupa le souffle. Il tenta de contrôler sa nervosité et descendit, se plaçant légèrement derrière Kathryn, comme s'il était son garde du corps.

— Miss Amij, quelle joie de vous revoir, dit un des corpos aux cheveux gris. Nous étions très inquiets.

— Avec raison, répondit Kathryn en lui serrant la main. (Les autres salariés de Cell Works rirent poliment, et Kathryn jeta un coup d’œil amusé à Peter.) Je suis également très heureuse de vous revoir, Monsieur Serveno. Comment va votre fille ?

— Bien mieux. Merci beaucoup, miss Amij.

Elle se tourna vers Peter, qui se força à avancer d’un pas.

— Hello, Billy.

Billy refusa de croiser son regard.

— Prof.

— Billy Shaw, miss Amij. Miss Amij, voici Billy Shaw.

— J’ai beaucoup entendu parler de vous.

Billy haussa les épaules.

— Alors ? Quel est le *deal* ?

— Il n’a pas évolué, monsieur Shaw, dit Kathryn d’une voix calme et claire. Vous gardez vos actions, je garde ma place. À la tête de la société, comme c’est mon droit. Je fais des profits, vous gagnez de l’argent. Et vous fichez la paix à Pet... à Prof.

Son ton ne laissait aucune place à la négociation.

— Et Garner ?

— Il est à vous. Nous avons ses aveux enregistrés sur bande, en sécurité. Si nous les lâchons, le tribunal corporatiste demandera un audit et une enquête sur tout ce que vous avez jamais acheté, touché, regardé. Vous êtes allés très loin... sans payer les bons pots-de-vin.

Billy se tourna vers Peter, puis sourit.

— Je l’aime bien. Tu vas aller loin, petit. (Il tendit la main à Kathryn.)
Deal.

Elle la serra.

— *Deal.*

Billy se tourna de nouveau vers Peter :

— Je ne sais pas si tu as pris la bonne décision, mais tu t’y es tenu. Et pour cela, tu as droit à mon admiration.

La gorge de Peter se serra.

— Merci, Billy. À un de ces jours.

Billy lui lança un regard en coin.

— Il vaudrait mieux pas. (Puis il sourit.) Fais attention à toi, Prof.

Il leur tourna le dos et se dirigea vers l’ascenseur, toujours suivi de ses gardes du corps. Peter aurait aimé passer quelques minutes de plus avec lui, mais les portes se fermèrent et il disparut.

Kathryn se retourna vers Serveno :

— Emmenez le professeur Clarris en bas, voulez-vous ? Il possède un document de valeur et aimerait pouvoir l’étudier dès que possible.

Peter baissa les yeux. Qu’y avait-il de plus affreux qu’envoyer son propre père finir sa vie dans une quête perdue d’avance ? Mais c’était la seule manière de l’empêcher d’achever ses recherches. À moins de le tuer, ce que Peter ne pourrait jamais faire.

Serveno, William Clarris et les gardes quittèrent la plate-forme. Peter jeta un coup d’œil au pilote de l’hélicoptère qui fredonnait silencieusement, un walkman sur les oreilles, puis se retourna vers Kathryn.

— Voilà, dit Peter.

— Voilà.

— Tu fais ça très bien, ajouta-t-il. Négociateur. Être le patron. Demander des nouvelles de la fille du type. Impeccable.

Elle se mordit un peu les lèvres, à la fois amusée et ennuyée qu’il ait remarqué tous ses trucs.

— N’est-ce pas ? Je suis bonne dans ce job.

— Mais tu t’es également très bien débrouillée en situation de combat. Que dirais-tu de devenir shadowrunner à mon côté ?

— Non. (Elle sourit.) Non. J’appartiens à ce monde. C’est ça que je désire. Le calme, l’ordre, la sérénité. Et toi ? Tu veux une place ?

Peter retint sa respiration, ne sachant pas si elle plaisantait.

— C'est une offre sérieuse ?

— Tu fais du bon travail. Tu es quelqu'un de bien. Oui, c'est une offre sérieuse. Mes subordonnés seront sûrement un peu étonnés au début, mais ils s'habitueront. Je suis le patron. Je les ferai s'habituer.

Il sourit, flatté. Heureux.

— Je vais réfléchir. Je pensais aller à Byrne. Mettre sur pied une sorte de programme d'éducation. Essayer de... je ne sais pas. Améliorer les choses.

— Dans tous les cas, il va te falloir un job. Tu pourras dépenser le salaire faramineux que je vais t'offrir à ce que tu veux... Acheter des puces. Peindre. Ce qui te chante...

— Oui. Je vais y réfléchir. Promis.

— D'accord.

Ils restèrent silencieux quelques instants, heureux de se regarder dans les yeux.

— Hum, reprit Peter, la voix un peu rauque. (Il s'interrompit pour regarder un tourbillon de neige se disperser sur le toit.) Est-ce que je pourrais t'inviter à dîner, un de ces jours ?

Kathryn sourit malicieusement et lui fit signe de se baisser. Incertain, il approcha son visage et elle lui donna une pichenette sur la joue. Il se redressa, soudain très heureux.

— Oui. Oui, tu peux.

— Tu es sérieuse à propos du boulot ?

— Oui, encore une fois.

— D'accord. Il faut que je file maintenant. Je vais trouver un appartement, et je t'appelle dans un ou deux jours.

— Je n'en doute pas, dit-elle en riant.

Peter se retourna et grimpa dans l'hélicoptère. Kathryn l'observait à travers la vitre. Elle lui fit un signe que Peter lui rendit.

L'elfe se retourna.

— Où on va, mec ?

Peter réalisa qu'il n'en avait aucune idée.

— Est-ce qu'on peut... juste se balader un moment ?

— C'est parti !

Les pales se mirent à rugir. Kathryn resta sur le toit jusqu'à ce que l'hélicoptère décolle, puis, après un dernier signe, elle pénétra dans le bâtiment.

Peter s'installa au fond du siège, aussi confortablement que possible. Les immeubles couverts de neige montaient et descendaient comme d'immenses vagues blanches.

Il y a tant à voir, se dit Peter. *Tant à découvrir*. Il se pencha de nouveau vers l'elfe :

— Dites... Je crois que je vais dormir un peu. Il y a assez de carburant pour une heure ?

L'elfe jeta un coup d'œil au cadran et acquiesça.

— Parfait. Réveillez-moi dans une heure, et j'aurai trouvé une destination.

— *So ka...*

Peter ferma les yeux, bercé par le son régulier des pales.

Il allait dormir, et quand il rouvrirait les yeux, il aurait un plan. Ou il en improviserait un.

Mais ce qui importait, quand il se réveillerait, c'est qu'il serait encore un troll.

Dieu merci.